
3 1761 07966687 1



HISTOIRE
DE MADAME
DE BELLERIVE,
OU
PRINCIPES SUR L'AMOUR
ET SUR L'AMITIÉ

*PAR M. LE CHEVALIER D****.*

(Le Marquis de Puységur.)

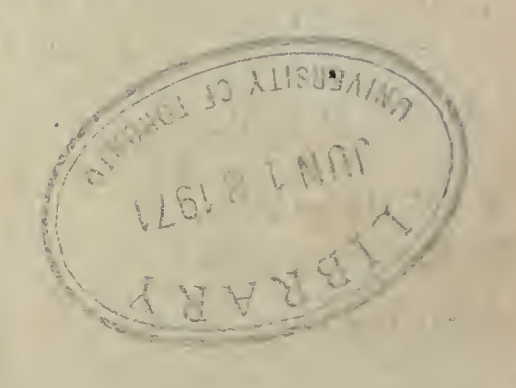


A FRANCFORT,
&
A LEIPSIG, *en Foire.*

M. DCC. LXIX.

... 1768. Paris. in-12.
... 1780 - in 12 - ...

voyez: ... relatives au clergé séculier et régulier (recueillies par de Puységur) 1771 - 3 vol. in-8. —


UNIVERSITY OF TORONTO
JUN 18 1971
LIBRARY



HISTOIRE
DE MADAME
DE BELLERIVE.

OUI, Madame, c'eſt la bonne éducation qu'a reçu de ſa mere la Marquiſe de Liſſeval, qui m'engage à vous aſſurer qu'il n'y a ſurement rien de vrai dans le conte ridicule qu'on vous a fait ſur elle. Daignez réfléchir, Madame, ſur les principes qui menent à préſent les gens d'un certain ton; nous ne ſommes plus aujourd'hui eſclaves des préjugés du peuple, nous ſçavons apprécier tous ces dehors de ſageſſe, cette modeſtie affichée, & cette régularité dont ſe piquoient ſi ridiculement nos vieux peres, & qu'ils appelloient bonnement *vertu*. Nous ſçavons à préſent que

la vertu consiste uniquement dans l'*honnêteté*, & que c'est manquer essentiellement à soi-même, & au public, que de donner la moindre atteinte à cette *honnêteté*. La Marquise de Lisseval, personne bien née, nouvelle mariée, vivant avec la meilleure compagnie, pénétrée certainement de la vérité de ce principe, n'a donc point été capable d'afficher la conduite sécrette d'une amie respectable par son rang, & par son état; ainsi, ce qui fait le fond de l'Histoire qu'on vous a rapportée, n'est que ces médisances ordinaires que se permettent les plus frivoles de nos jeunes gens qui n'ont pas encore acquis cette *honnêteté* par principe, qui est la véritable & seule vertu. Vous sçavez, d'ailleurs, que c'est à la publication de la Paix, après la guerre en 1748, que la Marquise est sortie du Couvent où vous l'avez vue; & que, depuis l'âge d'environ dix ans, elle a toujours demeuré avec sa mere, jusqu'à son mariage, au commencement de cette année, & vous ne pouvez douter de la bonne éducation qu'elle en a reçu. J'ai souvent été moi-même témoin des leçons les plus utiles que lui a donné la Comtesse de Bellerive; je puis répondre que la Marquise en a bien profité, & qu'elle n'est pas

capable de manquer à l'*honnêteté*. Mais pour vous persuader encore mieux, je veux vous rapporter mot à mot la meilleure de ces leçons que j'ai entendu donner bien attentivement, & à laquelle je donnai lieu, c'eſt l'hiſtoire véritable & ſincère de la mere, c'eſt l'expreſſion de tous ſes ſentiments & de ſes plus ſecretes penſées, enfin c'eſt le recit qu'elle nous fit pendant deux jours à ſa Campagne, & qui nous occupa bien plus agréablement que le meilleur Roman. Le petit triomphe que ce recit m'a procuré, m'engagea ſur le champ à le mettre par écrit, j'en ai fait part depuis à la Comteſſe ; c'eſt avec elle-même que je l'ai revu & corrigé, & je vais le copier exactement : ainſi vous pouvez compter ſur l'exactitude la plus ſcrupuleuſe de ce que je vous marque aujourd'hui 3 Septembre 1761. Voici donc la converſation, telle qu'elle a été tenuë ; c'étoit il y a trois ans à B***, le 18 Août, deux heures après le dîné.

La converſation, qui, juſques-là, n'avoit été que vive & plaiſante, devint alors trop agitée ; on ne raiſonnoit plus : je me ſouviens, qu'il faut ſe taire quand on n'écoute plus que les ſaillies de l'imagination, & que chacun, pour placer une

plaiſanterie, donne au ſyſtême le plus ſagement amené, la tournure qu'il croit la plus agréable d'exciter le rire.

On me croyoit battu ſur certaine aſſertion que j'avois mis en avant, lorſque la maîtreſſe de la maiſon, dans les yeux de qui j'avois lû cette approbation raiſonnée, qui vient de la conviction à laquelle la complaiſance n'a aucune part, & que de beaux yeux rendent ſi noblement, m'ayant écouté avec attention, prit tout d'un coup la parole avec une modeſte vivacité : Meſdames, dit-elle, vous êtes jeunes, le ſyſtême du Chevalier vous a d'abord étonnées, il vous offenſe peut-être ; ſi dans ce moment vous écoutiez un peu la raiſon, mon expérience vous apprendroit que le Chevalier n'a pas tort, & que nous aurions ſouvent raiſon d'adopter ſon ſyſtême. On rit beaucoup ; mais cependant l'eſprit, & ſur-tout le caractère de vérité qui brilloit dans toutes les actions & juſques dans les moindres diſcours de la Comteſſe de Bellerive, attiroit l'attention. Ce n'eſt point des raiſonnemens, dit-elle, que je voudrois faire, ils ſervent peu quand on eſt jeune & jolie, on les trouve ſi languiſſans, ſi froids, ſi gênans ; mais ſi vous aviez plus de patience que vous n'en témoignez,

au lieu de faire la lecture, je vous raconterois des faits, qui prouvent beaucoup en faveur de ce systême. En vérité Monsieur le Chevalier, dit-elle, si vous pouviez sçavoir l'histoire de ma vie, j'aurois cru que vous tiriez sur moi; mais je vois que la vérité se montre toujours la même à ceux qui la cherchent de bonne foi. Sans doute que vous avez rencontré, par la grande justice de votre esprit, ce que je n'ai appris qu'à mes dépens, mais que j'ai cherché avec bien des soins, car, Mesdames, vous direz tout ce qu'il vous plaira, nous n'avons rien de mieux à faire, dans toute notre vie, qu'à nous procurer un véritable ami; & la personne qui abrége la route qui mene à ce but, est sans contredit la plus habile & doit jouir du plus grand bonheur.

Ce début, après tout ce que l'on venoit de dire, parut bien plus singulier. La jeune Marquise de *** qui s'étoit déchaînée contre un sentiment qui revoltoit, disoit-elle tous les principes, lui dit: Madame, je vois qu'après nous avoir dit sans doute des faits vrais, nous resterons persuadées, que si l'on a des amis l'on ne sçauroit les devoir qu'à des façons de se conduire fort différentes de ce ridicule systême,

& j'ai trop bonne opinion de vous, pour vons croire dans d'autres ſentimens; il ſeroit trop affligeant pour les honnêtes femmes de renoncer à l'amitié, ou de ne pouvoir y prétendre, qu'à des conditions auſſi ſingulières. Madame, lui dit la Comteſſe, votre colère eſt trop intéreſſante pour la blâmer légèrement, mais vous avez trop d'eſprit pour prendre de travers un principe qui eſt fait pour nous faire plutôt éviter des écueils, que pour nous y entraîner. N'outrons rien, Madame, voyons chaque choſe dans le juſte point de vue du motif qui y engage, & ne jugeons point ſans un peu de réflexion. J'ai de l'expérience, mon âge me met en droit de le dire; à quarante-cinq ans, on voit bien différemment qu'à l'âge de vingt ans. Ne jugez pas le Chevalier digne de votre courroux, avant de m'avoir entendue. Il ne veut pas ſe donner la peine de développer les raiſons qui parlent en ſa faveur; il ne vous a expoſé que ſes idées; il ſe tait par méchanceté; je vois dans ſes yeux qu'il ne vous juge point aſſez raiſonnable, pour qu'il perde ſon temps à vous éclairer; mais je m'en charge: nous autres femmes, nous ne comptons pas pour ruineux les frais que nous faiſons en paroles,

nous n'avons rien à faire, je vais parler ſi vous me promettez de ne pas m'interrompre. Imaginez-vous que je tiens un livre, & que je vous lis un Roman bien à la mode.

La fille de la Comteſſe, jeune, vive, quelquefois étourdie, au moins maman, vous n'en êtes pas l'Heroïne, dit-elle bruſquement. Je vous aſſure que ſi, ma fille, je vous ai toujours dit que quand vous auriez dix-huit ans, je vous traiterois comme mon amie, vous les aurez demain, ainſi je vous traite à l'avenant, & je ne veux plus vous inſtruire, qu'en vous ouvrant mon cœur, & mon ame. Les foibleſſes que vous y lirez vous préſerveront des mêmes erreurs; &, connoiſſant les moyens par leſquels j'ai pû réuſſir, il ne tiendra qu'à vous d'en faire des régles de conduite.

Toute la compagnie, qui reſpectoit & aimoit ſincérement la Comteſſe de Bellerive, lui promit une attention & un ſilence excité par la curioſité, ainſi il fut bien obſervé, & Madame de Bellerive commença de la ſorte.

Mon éducation & mon entrée dans le monde n'ont rien eu d'intéreſſant : à dix-ſept ans, je ſortis du Couvent; l'on me

maria par convenance, ſix mois après. M. de Bellerive avoit vingt-quatre ans, & cet âge qui me paroiſſoit déjà avancé, ne lui avoit pas acquis toute la raiſon deſirable; il n'avoit nul défaut eſſentiel, mais il n'exiſtoit point par lui-même. Attaché par préjugé aux uſages, il s'en étoit fait des principes, & ſa conduite étoit réglée par eux, ſans qu'il eut ni la force ni l'adreſſe de ſe détacher de ceux-même qui le gênoient. J'étois jolie, très-naïve; je le trouvois bien, & je ne doutai jamais que je ne dus l'aimer à la folie. Pour lui au contraire, il ne put jamais s'imaginer qu'il fut capable d'en venir à ce qu'il appelloit, cette extrêmité; il avoit de l'honneur, il n'étoit ni préſomptueux ni exigeant, &, pour rien au monde, il n'eut voulu me rendre malheureuſe; mais il n'imaginoit pas pouvoir être néceſſaire à mon bonheur; de ſorte que mes projets d'amour, & ce que mes bonnes Religieuſes m'avoient annoncé du bonheur que l'on goûte, ſelon elles, dans l'union de deux cœurs, tout cela, à meſure que j'acquerois des connoiſſances, me paroiſſoit s'éloigner de moi.

Pendant les premiers mois, j'aimois mon mari à la folie; j'aurois crû être la plus

malheureuſe & la plus perfide des femmes, s'il avoit ignoré la moindre de mes penſées ; mais, accoutumée à réfléchir quelquefois, je ne tardai pas à m'appercevoir qu'il ne répondoit que par la politeſſe à cette confiance, qu'il la traitoit même d'enfantillage, & que j'étois bien éloignée de gagner la ſienne : il me donna quelques fètes d'aſſez bon goût ; mais elles étoient dédiées au public, je n'en étois la reine que parce que l'uſage le vouloit ; la première me plût beaucoup, je lui témoignai ma reconnoiſſance, avec cette bonne-foi que l'on n'imite point. Nous étions ſeuls ; il ne m'entretint que de ſon dépit : il n'y a pas eû, me dit-il, la moindre petite hiſtoire, pas même une tracaſſerie. Je vous réponds, me diſoit-il réellement fâché, que c'eſt autant de peines & de dépenſes perdues ; on n'en parlera pas dans huit jours ; il n'y a que ces choſes-là qui rendent les fêtes célébres. Vous êtes étrange, Monſieur, lui diſois-je, pour moi j'en ſuis comblée de joie : je ſerois au deſeſpoir que quelqu'un ſe fut plaint, ou dût avoir du regret de s'y être trouvé. Bon, Madame, me répondit Monſieur de Bellerive, il n'y a rien qui caractériſe les fêtes brillantes comme les avantures ; toute

ma reconnoiſſance fut comptée pour zéro : le Comte s'endormit en colére contre tout le monde, & moi, je reſtai fort étonnée de ſa ſingularité.

Je ne vous conte ces riens, Meſdames, que pour vous peindre le caractére de mon mari, & pour vous faire voir ce qu'une perſonne de bonne-foi, & qui ne demande qu'à aimer, dût faire de démarches inutiles pour y parvenir. Chaque jour je me reprochois, comme ſi j'en euſſe été coupable, de n'avoir pas encore éprouvé la moindre des ſatisfactions que l'on m'avoit dit ſe trouver dans l'amitié même. Quant à l'amour, l'on m'avoit dit ſouvent que c'étoit une fable, que les romans ſeuls avoient miſe en vogue, mais qui n'exiſtoit plus depuis bien des ſiécles : ainſi j'étois bien-aiſe de ne pas le connoître, puiſqu'il ne me paroiſſoit pas que mon mari en fut capable.

Cependant j'exiſtois, pour ainſi dire, ſeule au monde. Quoiqu'entourée de gens aimables, je ne croyois devoir de la confiance à perſonne encore, & l'on étoit bien éloigné d'en prendre en moi.

Au bout de ſix mois, abſolument convaincue que je ne devois attendre de M. de Bellerive que des bonnes manières, une grande liberté, mais aucune confiance,

ni même aucun attachement, je me fis un plan de conduite. Ma mere qui vivoit pour lors, & qui avoit aſſez de raiſon, me diſoit chaque jour, que j'étois trop heureuſe, & que je menerois la vie du monde la plus douce, tant que je ſçaurois retenir Monſieur de Bellerive, non pas dans mes filets, (elle voyoit comme moi qu'il n'étoit point épris), mais dans ſa maiſon, en y recevant bien ſes amis & ſes ſociétés. C'eſt pourquoi je me fis un plan de rendre ma maiſon gaie & délicate; d'y donner à la bonne compagnie une liberté qui l'y attirât, & de mettre dans mes intérêts ceux que cette vie douce & commode y amenoit.

Peut-être, diſois-je en moi-même; qu'avec le temps, parmi des gens bien élevés, j'en trouverai un qui fera autant de cas que moi de l'amitié. Je n'ai jamais fait ce projet vis-à-vis d'aucune femme; j'en avois déjà eſſuyé quelques perfidies en entrant dans le monde, & celles qui étoient d'un caractère que j'aurois pû goûter, ſe tenoient chez elles; je n'en voyois que d'aimables; mais je trouvois que de-là à la raiſon, il y avoit encore bien loin.

Au bout d'un an M. de Bellerive eut un Régiment de Cavalerie; pluſieurs Offi-

ciers m'en furent préſentés. Un jour à dîner, il y avoit trois des Capitaines de ce Régiment à peu près de l'âge de leur Colonel, il vouloit leur plaire, ils étoient de bonne compagnie. Un des trois, nommé le Comte de Lérac parloit peu, mais avec aſſez de ſageſſe & toujours à propos. Sa politeſſe étoit un peu rude, à ce qu'il me paroiſſoit, il m'en impoſoit plus que les autres; je le craignois & je n'en étois pas fâchée, parce que le trouvant moins attentif que tout ce que je voyois, je m'étois figurée que je ne lui plairois pas. A ce même dîner quelqu'un de la compagnie parlant du départ de Monſieur de Bellerive pour le Régiment, lui demanda pour combien de temps il ſeroit abſent. Il répondit à cette queſtion qu'il l'ignoroit, parce qu'il n'en vouloit pas revenir ſans avoir acquis l'amitié de ſon corps, & ſur-tout de ceux qui étoient préſens. Il ajouta galamment que s'il falloit pour cela y paſſer ſa vie, il y étoit déterminé. Les deux Officiers que je n'ai pas nommé, répondirent fort bien à cette galanterie. La converſation s'anima ſur cette amitié, qui étoit trop-tôt deſirée & trop-tôt offerte pour rendre cette abſence bien longue. Le ſeul Comte de Lérac n'avoit rien dit, un de

ſes amis voulut l'agacer ſur ſon ſilence. Preſſé de répondre, il dit à Monſieur de Bellerive, qu'il ne lui conſeilloit pas de faire ce marché de bonne-foi, puiſqu'il ne croyoit pas que l'on pût acquérir de vrais amis ſans une connoiſſance de dix ans ; vous trouverez, dit-il, parmi nous de la reconnoiſſance de votre façon de penſer, l'on vivra bien avec vous à ce que je prévois, vous avez tout ce qu'il faut pour cela, & le Régiment eſt bien compoſé & fort uni, nous n'aimons pas les petits maîtres, mais certainement M. de Bellerive, qui ne le paroît pas, connoît trop les hommes pour qu'il croie acquerir des amis en trois mois. L'on ſe remit à dire quelques phraſes ſur cette matière, & la converſation changea. Je vous rends mal tout ce qu'il dit ſur cet objet ; mais ce fut à peu près le ſens de ſes paroles. Quelque dure que cette façon de penſer de M. de Lérac me parut, elle ne me déplût pas.

Au ſortir de la Table, voulant le faire parler, je lui dis, vous croyez donc, Monſieur, qu'il faut dix ans de connoiſſance aux hommes pour s'aimer, & combien croyez-vous qu'il faille à une femme pour avoir des amis ? Ah, Madame, me

dit Lérac, il leur faut bien long-temps quand elles sont faites comme vous. L'amitié n'est pas un sentiment que les yeux seuls inspirent ; il faut se connoître ; on ne connoît point ce qui nous séduit. Je plaisantai sur la sévérité de ses principes ; je trouvois une espéce de satisfaction à le voir penser comme moi. Je feignois de le combattre, & je lui répondois de ma façon de penser ; je ne sçaurois répondre de la mienne, Madame, me dit-il, avec un peu d'émotion ; on parla d'autres choses, Lérac s'éloigna, & le hazard n'ayant plus amené ce sujet de conversation, il continua de venir chez moi par bienséance, & moi je continuai de le regarder avec la même indifférence par le peu de frais qu'il paroissoit faire pour me plaire ; il est vrai que je ne tenois pas grand compte à beaucoup d'autres de ceux qu'ils faisoient.

J'étois entourrée de connoissance ; mais si j'avois la moindre petite peine, je ne sçavois à qui la confier. Mes plaisirs me mettoient dans le même embarras, je trouvois insipide de dire à des gens qui n'étoient que polis ; que j'avois eu quelques plaisirs la veille.

Il y avoit près de deux ans que j'étois assurée de l'indifférence de M. de Belleri-

ve,

ve, & que je n'avois encore trouvé aucune de ses connoissances, & des miennes que j'eusse voulu préferer; lorsque le Marquis de Garence, qui, depuis quelques mois ne nous quittoit guères, entra un matin dans mon cabinet & me pria de renvoyer ma femme-de-chambre, c'étoit pour me demander conseil, me dit-il, sur une tracasserie qu'on avoit voulu lui faire avec une parente dont il attendoit du bien : il me parla avec confiance sur ses intérêts. Je fus infiniment flattée de voir un des hommes que je voyois se conduire le mieux dans le monde, me donner sa confiance en choses assez délicates ; je raisonnai avec lui de mon mieux ; il sortit avec l'air reconnoissant; il fit ce dont nous étions convenus, & vint me rendre compte trois jours après du bon succès de notre résolution. Nous nous applaudimes beaucoup de notre habileté, il me donnoit tout l'honneur de l'expédition & m'assura dès lors d'une confiance qui me flattoit d'autant plus, que c'étoit la premiere que l'on avoit en moi.

A quelque temps de là, une femme de notre société fit chez moi une scène assez ridicule, je craignois une récidive, je voulois engager M. de Bellerive à trouver bon

que je lui fermaſſe ma porte, ce n'étoit pas une choſe aiſée. M. de Garence pouvoit y contribuer, je lui parlai avec ouverture de cœur, ſur ce chapitre, le plus important que j'euſſe encore eu à traiter. Il me ſervit avec autant de zéle que de diſcrétion. Il parut flatté de ma confiance, & m'aſſura qu'il vouloit la mériter toute entière ; vous penſez bien que j'en étois trop embarraſſée pour ne pas la donner à un homme qui m'en paroiſſoit digne.

Il n'avoit que vingt-trois ans, mais moi qui n'en avois que vingt, je ne trouvois pas que cette jeuneſſe fut un défaut dans un ami, ainſi je regardois Garence comme celui que je ſort m'amenoit ; je m'applaudiſſois d'autant plus de ce bonheur, que j'avois ſondé mon cœur ; il ne me diſoit point que l'amour put jamais me faire repentir de m'être livrée ; j'aimois le Marquis comme mon frere ; tous les ſentimens que je lui voyois avoient l'air de repondre aux miens : j'agiſſois avec lui en pleine liberté. Il y avoit près d'un an qu'il avoit quitté les Mouſquetaires, un parent, dont il avoit une grande fortune à attendre, ayant exigé de ſon pere, de l'obliger à ne pas reſter au ſervice, & je m'applaudiſſois de ce qu'il ne me quitteroit jamais. Il

étoit gai naturellement; je l'étois beaucoup aussi quelquefois, mais toujours sur le ton de la plaisanterie; il me parloit de mes yeux, de mon teint, louoit ce que j'avois de bien, & je trouvois volontiers qu'il avoit raison : s'il poussoit trop loin ses plaisanteries, je le lui disois avec plus de confiance que de sévérité, & jamais il ne s'échapoit au point d'exciter mes craintes. Comme il voyoit mon ame à découvert, ainsi que mon cœur; il avoit trop d'esprit, pour ne pas s'appercevoir qu'il n'avoit pas fait sur moi l'espéce d'impression qui m'auroit peut-être allarmée : quand il avoit joui de quelque sensibilité de ma part pour ce qui le regardoit, & qu'il essaioit d'attendrir cette partie de mon cœur qui n'étoit pas touchée, il la retrouvoit aussi libre, qu'il desiroit qu'elle le fut peu; & la crainte de me perdre, s'il me pressoit à contre-temps, ainsi que le respect qu'ont les hommes pour la vérité & pour ce que nous appellons la vertu, peut-être aussi la timidité qui accompagne toujours le véritable amour, tout cela me défendoit du Marquis, sans que je crusse avoir besoin d'aussi bons retranchemens.

J'ai réfléchi depuis à tout ce qui s'est passé entre nous, & je ne peux l'accuser

d'aucun projet, peut-être commença-t-il à m'aimer d'amitié, & qu'il n'envifageoit rien au de-là ; mais à vingt-trois ans, comment voir le matin, le foir, la nuit, le jour, à toute heure, & dans toutes les pofitions, nue femme qui eft jeune, qui a de la vivacité, des agremens, & qui nous dit qu'elle nous aime, fans paffer les bornes qu'elle voudroit nous prefcrire? Monfieur de Bellerive trouvoit le Marquis fort à fon gré, l'envie que je lui avois infpirée de me voir fans ceffe, le rendoit d'une complaifance affez naturelle, & d'autant plus féduifante pour un mari comme le mien, lequel n'auroit pas, je crois, défaprouvé ce que les autres ont coutume de regarder comme le plus fâcheux des accidens du ménage.

Le Marquis de Garence perdit fon pere qu'il refpectoit avec raifon, malgré quelques caprices dont fon fils avoit eu à fouffrir, & avec lui l'efpérance d'hériter de ce parent, qui avoit exigé qu'il quittât le fervice. Je voyois fa pofition fâcheufe du côté de la fortune. Mon mari étoit abfent, je n'héfitai point à lui dire de venir loger chez moi ; j'avois affiché l'amitié avec tant de confiance que, fûre que mon mari feroit fatisfait de ce que je ferois, je ne craignois rien. Je lui donnai donc un loge-

ment chez moi. Ma mere, avec qui je vivois, voulut me repréſenter ma jeuneſſe; fière du témoignage de mon cœur, je trouvai une grande ſatisfaction à ſacrifier le préjugé à l'amitié : je répondis à ma mere avec reſpect, mais avec cette fermeté que donne la bonne conſcience.

M. de Bellerive, à qui je l'écrivis, m'approuva en tout : la reconnoiſſance du Marquis m'attachoit de plus en plus; ſi je n'avois pas connu depuis de plus grand bonheur, je n'héſiterois pas à croire que le ſort dont je jouiſſois, n'eut jamais d'égal.

L'arrivée de M. de Bellerive ne changea rien à ma ſituation; ſon retour, cette année, me fit plaiſir, par le parti qu'il prit de lui-même. Ce fut de déterminer Garence à demeurer dans l'appartement que je lui avois donné pour arranger d'autant ſes affaires qui l'obligoient à ſe défaire de la maiſon où ſon pere étoit mort, ainſi j'eus la ſatisfaction de poſſéder mon meilleur ami chez moi, & de le voir ſi bien lié avec Monſieur de Bellerive, que rien déſormais ne pouvoit troubler ma tranquillité. Garence, de ſon côté, enchanté de voir que tout ſuccédoit à ſes idées & à ſon goût, étoit dans mon appartement à toute heure; il ne m'arrivoit rien qu'il ne fut appellé bien

vîte : ſi c'étoit quelque peine, il y prenoit une part ſi ſincère que je me trouvois ſoulagée de la lui avoir contée ; ſi c'étoient des plaiſirs, je n'en aurois eu aucun, ſi je ne les euſſe partagés en les lui racontant.

Nous le déterminâmes ſans effort, puiſque ſon goût l'y portoit, à rentrer au ſervice. Libre de ſuivre cette inclination qui avoit toujours été contrainte, il s'y portoit avec plaiſir ; mais il avoit alors vingt-cinq ans, c'étoit un peu tard ſans grade ; c'étoit la ſeule réflexion qui le retenoit. Heureuſement M. de Bellerive trouva occaſion de lui faire avoir une Compagnie dans ſon Régiment, on oublia qu'il avoit quitté les Mouſquetaires. Pour moi, perſuadée que j'étois, que d'entrer au ſervice intéreſſoit ſa gloire, je le preſſai & le déterminai, non pas ſans peine ; mais je combattis ſes raiſons avec tant de chaleur qu'il ne put douter que je ne préféraſſe ſon intérêt au plaiſir de le voir ſans ceſſe. Cette idée l'affligea ; cependant, comme il aimoit à ſe flatter, il crut tirer avantage de ſon nouvel état. Il ſçavoit que l'abſence d'un amant fait éclore & développer, dans le cœur de bien des femmes, des ſentimens que le plaiſir de la préſence empêche ſou-

vent de connoître. Il ne pouvoit s'imaginer la vérité du principe qui m'attachoit à lui ; il suppofoit, partant de cette idée, qu'il falloit des événemens extraordinaires pour m'apprendre, à moi-même ma paſſion. Je le vis partir fans regret ; il faifoit fon devoir, & c'étoit mon ouvrage.

Il m'écrivit en arrivant. Sa lettre avoit l'air embarraſſé ; je crois qu'il eut eû befoin pour l'écrire, que ma préfence l'eut mis à fon aife : ne me voyant plus, il ne trouvoit pas fes expreſſions par la crainte où il étoit, fans doute, que je ne les interpretaſſe de façon à lui impofer filence ; car j'étois un dragon de vertu. Avec lui cela ne me coûtoit rien. Je fis réponfe à cette première lettre fur mon ton ordinaire, c'étoit celui de la plaifanterie, je lui mandois entre autres chofes : comme vous écrivez de mauvaife grace que vous m'aimez, j'aime mieux le croire fans que vous l'écriviez, & vous feriez le plus ingrat des hommes fi vous penfiez autrement. Pourquoi vouloir me le perfuader, dans le temps que je veux en croire plus qu'il n'y en a ; n'en parlons plus, contez-moi vos affaires. Notre commerce fut aſſidu ; je le trouvois intéreſſant, puifqu'il m'apprenoit ce qui fe paſſoit autour de lui, & que je regardois ces miféres

comme des ouvertures de cœur; au bout du compte, ni lui ni moi n'avions à gouverner des Etats, il falloit bien causer des riens qui nous entourroient.

Il revint après quatre mois d'absence. Je le trouvai changé ; la gaieté ne faisoit plus le fond de son humeur ; je fus contente de son empressement à me rejoindre ; il me paroissoit à la vérité penser toujours aussi bien en ma faveur; mais, dès qu'il arrivoit quelqu'un, au lieu de défrayer la conversation, il se retiroit chez lui; il fuioit le monde & ne sortoit plus de la maison; le spectacle, qu'il aimoit avant son départ, ne l'amusoit plus. Sans doute qu'il ne voyoit plus de ressource, puisque notre séparation n'avoit pas fait chez moi l'effet qu'il en attendoit, & je m'imagine que cet effet, au contraire s'étoit fait en lui. Sa passion s'étant sans doute accrue, elle le tirannisoit : cela pouvoit se lire assez facilement avec des yeux expérimentés; mais les miens ne l'étoient pas. Je regardois son sérieux comme un effet d'un âge plus avancé, & le trouvant toujours aussi empressé à recevoir ma confiance, & à me rendre la sienne, je n'imaginois rien qui put m'affliger.

Trois mois depuis son retour s'étoient écoulés, à mon sens, assez rapidement; nous

étions ſeuls, je venois de lui conter quelque petit chagrin domeſtique que m'avoit cauſé ma mere : il s'attendriſſoit à m'entendre ; je lui vis une émotion qui me toucha, & qui produiſit en moi le même effet. Cet inſtant lui parut favorable. Croyez-vous, me dit-il, Madame, avec une vivacité qui me fit peur, que je puiſſe vous voir dans cet état ſans être hors de moi-même ? Je n'y tiens plus, mépriſez ma paſſion, condamnez-la, mais du moins ſçachez que je n'en ſuis plus le maître. Le changement de mon humeur eſt le fruit des violences que je me fais pour me taire, c'eſt en vain que je vous tromperois davantage ; ce que vous prenez en moi pour de l'amitié, Madame, c'eſt l'amour le plus vif, le plus tendre, le plus reſpectable. Trois ans de fidélité & de contrainte doivent être les garans de mon cœur ; vos froideurs me font tourner la tête ; je ſuis le plus malheureux des hommes, puiſque je ne peux me flatter d'aucun bonheur ; donnez-moi du moins les moyens de vous fuir ; j'aime mieux m'y réſoudre que d'encourir votre haine. Si je vous quitte, je ſuis un ingrat, ſi je reſte près de vous, qui peut me promettre de ne pas vous déplaire ? Comteſſe, ayez pitié de ma ſituation ; ce cœur

ſi digne d'être occupé par une paſſion reſpectable, ne vous parlera-t-il jamais en faveur du ſeul homme qui le mérite, qui le deſire & qui le connoiſſe.

Je ne l'avois jamais vû dans cette ſituation; il faut avoir connu tout le ſentiment de l'amitié pour ſentir l'impreſſion que me fit la connoiſſance certaine du malheur de ce que j'aimois uniquement. Bien loin de m'offenſer de ce que je venois d'apprendre, je ſentis en moi un reproche violent, & comme d'une injuſtice que j'aurois commiſe. Je cauſois le malheur du Marquis, & ſi je n'euſſe eu aucun principe, je crois que ſans conſulter mon goût, j'aurois peut-être eſſayé de le tromper, en le rendant moins malheureux. Mais tout ce que l'on m'avoit inſpiré, dès l'enfance, ſur cette vertu dont nous prétendons tirer notre principal mérite, & tout ce que je devois à un mari qui en uſoit avec moi auſſi honnêtement qu'il lui étoit poſſible, tout cela, dis-je, combattit contre le Marquis. Je gardois le ſilence; j'avois les yeux baiſſés; j'évitois les ſiens afin de pouvoir lui répondre avec plus de liberté.

Il prit mon ſilence pour du trouble, il voulut m'aider à en ſortir. S'étant jetté à mes genoux, il me ſerra dans ſes bras, avec un tranſport de vivacité, d'amour & de

crainte tout enſemble, qui eſt plus aiſé d'imaginer, que de peindre. Je n'étois point offenſée, je l'embraſſai avec un ſentiment de compaſſion qu'il interpréta ſelon ſes deſirs, mais, en même-temps, l'ayant prié de m'écouter, l'idée de ſon bonheur prochain calma ſon impétuoſité; & j'obtins ſans réſiſtance, qu'il ſe remît dans ſon fauteuil.

Mon cher Marquis, lui dis-je, vous venez de m'accabler par la plus affligeante découverte; ſi vous m'avez dit vrai, je dis adieu à cette vie ſi douce & ſi agréable que je devois à l'amitié que vous ne ſentez plus pour moi; je ne puis renoncer à tout ce que je me dois, ſans prendre en même-temps une averſion pour moi-même, qui me rendroit la vie odieuſe. Perſonne ne connoît mon ame & ne l'a vue auſſi à découvert que vous. L'amitié tendre que je vous ai vouée fait tout mon bonheur, je ſerois indigne de celle d'un galant homme, ſi je le trompois; laiſſons cette vertu, que la paſſion ne veut ni entendre, ni connoître; mais un cœur auſſi généreux que le vôtre mérite des tranſports d'un eſpèce telle qu'il n'eſt pas au pouvoir du mien de vous en promettre. Faites taire votre paſſion, vous me retrouverez toujours la même; mais l'amour n'eſt pas plus en mon pouvoir à votre égard, qu'il

eſt au vôtre de ne pas en reſſentir. Examinez-vous bien. Si vous êtes encore capable d'amitié, éloignez-vous pour quelque tems, voyez des femmes, vous êtes fait pour leur plaire, & pour trouver un objet qui vous dédommageroit. Vous me reviendrez comme à une amie, toujours empreſſée de vous recevoir & de vous conſoler dans les peines de ce genre de vie. Vous guérirez de cette frénéſie, & vous me reſterez tel que je vous veux, heureux, tranquille, & rempli de confiance pour une amie qui voudroit de tout ſon cœur vous rendre les mêmes ſentimens que vous lui offrez, ſi ſon devoir lui permettoit de former pareil projet. Croyez, mon cher Marquis, que je m'intéreſſe à votre bonheur, que je voudrois qu'il me fût permis de le procurer; ne vous prenez qu'au ſort, ſi je ne ſuis pas telle que vous le deſireriez. Je m'en applaudis dans l'idée que dans peu, vous ne ſongerez qu'à réparer la fauſſe idée que vous avez voulu me donner de votre cœur; il eſt trop généreux pour n'avoir pas connu l'amitié dans notre commerce. N'ajoutez pas, à l'extrême douleur que j'éprouve en vous affligeant, la crainte effroyable de n'avoir plus d'ami.

Il n'eſt pas difficile de retenir les tranſ-

ports d'un homme qui réellement aime de bonne foi; mes paroles calmerent l'extérieur du Marquis, il m'entretint de sa passion avec moins d'impétuosité. Il sentoit la sincérité de ma résistance, & ne pouvoit s'empêcher de convenir qu'il seroit horrible à moi de le tromper. Il me demandoit des armes contre lui-même. Je lui parlai en véritable amie, & lui conseillai de s'attacher à celle de toutes les femmes qu'il voyoit pour laquelle il avoit le plus de goût; il ne vouloit point de ce terme & substituoit à la place celui de moins de répugnance; eh bien! soit, lui dis-je, mais essayez! si cela ne suffit pas, voyez moi plus rarement; mais voyez moi, je ne veux pas pour quelques grains de folie dans votre tête, lui disois-je, perdre un ami qui m'a accoutumée à ne plus m'en passer. Il vouloit mettre dans notre marché, qu'il me parleroit quelquefois de sa passion; mais je n'eus garde de passer cet article, enfin j'obtins du temps, & je crus avoir tout gagné.

Le Marquis voyant l'impossibilité de venir à bout de ses desseins, fit sans doute des réflexions. Il me voyoit moins, je ne pouvois m'en plaindre, c'étoit par mes conseils; il étoit toujours assez rêveur, je tâchois de l'égayer; je cherchois ses goûts

pour les prévenir avec encore plus de soin qu'auparavant : je devois ce dédommagement aux maux que je lui causois ; enfin j'appris avec un véritable plaisir, quelques mois après notre conversation, qu'il paroissoit rendre des soins à une de mes connoissances. Il m'en confia même le projet, j'en plaisantai avec lui, en lui souhaitant le bonheur que je ne pouvois lui procurer.

Cette occupation le dissipoit, il avoit l'air gauche à faire ce nouveau personnage ; pour l'aider à se vaincre, j'eus des attentions plus particulières pour la Dame ; elle étoit de fort bonne compagnie, & méritoit que l'on s'intéressât à elle ; sa figure annonçoit de la douceur ; elle paroissoit fort réservée, parloit peu & bien ; ma gaieté lui plaisoit, disoit-elle ; mais ma maison encore plus par la bonne compagnie, qui s'y rassembloit, & la liberté que j'avois soin d'y procurer à tout le monde. Elle reçut d'abord les attentions du Marquis avec incertitude, elle s'imaginoit que je n'en serois pas contente ; &, quand elle s'apperçut que j'y voyois clair, & que j'approuvois, elle prit cette façon de me conduire, comme un défi que je faisois à ses charmes, puisque je voyois avec sécurité, lui rendre des soins, celui qu'elle croyoit mon amant.

J'ai appris depuis, qu'elle forma dès-lors, le projet de me l'enlever, de ſorte que mon pauvre Marquis fut bien-tôt enveloppé dans le piége. Il devint amoureux de bonne-foi, & j'étois comblée du rôle de confidente. Quand je vous dis bien-tôt, ce fut cependant l'ouvrage de trois mois, pour déterminer le Marquis à concevoir un pareil projet, & à ſe déſiſter de celui qu'il avoit fait ſur moi, & reconnu vain depuis trois ans. Trois autres mois furent employés auprès de ma prétendue rivale avant que je puſſe m'aſſurer qu'il ne reſtoit plus dans le cœur du Marquis aucun ſentiment qui pût me déplaire. Le calme revint dans mon ame; je trouvois le Marquis plus libre avec moi, & je le croyois d'autant plus ouvert que, moi-même, je ne cachois rien de mes plus intimes penſées.

Le temps de retourner à ſon Régiment arriva. Ils partirent M. de Bellerive & lui, ils devoient déjeûner dans ma chambre, le jour de leur départ. Le Comte de Lérac qui venoit chez-moi une fois la ſemaine, depuis notre première connoiſſance, & deux autres Officiers devoient être auſſi du déjeûner. Ils ne furent pas long-temps raſſemblés, qu'il ſe dit beaucoup de folies. On fut très-gai; cependant Garence, véritable-

ment amoureux, & avec lequel je m'entendois à demi mot, me recommandoit sa nouvelle paſſion. M. de Bellerive l'en plaiſantoit, & me dit, avec l'air de la vérité; Madame, ayez ſoin des intérêts de ce pauvre Marquis, Madame de ..... ne manquera pas de venir ce ſoir, peignez-lui nos regrets, nos larmes, le déſeſpoir enfin où nous ſommes, & ſur-tout qu'elle nous écrive. Point d'indiſcrétion, lui dit Garence, nous ne ſommes qu'entre camarades; mais n'importe, je ne voudrois pour rien dans le monde qu'elle me ſoupçonnât de ne pas agir de bonne-foi. Je la regrette, mais je la reverrai. Mon Colonel, ſongez de bonne heure au congé.

Lérac qui avoit de l'eſprit, & qui avoit été, ainſi que bien du monde, dans la croyance que c'étoit de moi, que Garence étoit amoureux, fut fort étonné de ce qu'il apprenoit, & encore plus étonné de n'avoir remarqué en moi nul changement. Le déjeûné fut long, je voulus en être pour leur dire adieu. On me fit place, je me trouvai à côté du Comte de Lérac, il ne put s'empêcher de me témoigner quelque choſe de ce qui ſe paſſoit dans ſon âme, mais en termes ſi ménagés, que je n'y vis qu'une ſurpriſe, qui ne ſignifioit rien.

De

De quoi donc êtes-vous ſi étonné, lui dis-je? De la gaieté d'un départ qui n'a rien de flatteur pour perſonne. Madame, je ſuis peut-être le ſeul, ajouta-t-il, à qui il ſoit indifférent : les hommes ſont bien étonnans, ils ne connoiſſent ni ce qu'ils quittent, ni ce qu'ils cherchent. Vous me paroiſſez tout comme eux, repliquai-je. Non Madame, me dit Lérac, je vois le bien où il eſt, ſi je le quitte avec indifférence, c'eſt qu'il ne m'appartient pas, ſi j'y avois des droits je ne changerois pas auſſi aiſément de ſéjour & de ſociété. A votre retour, lui dis-je, je meurs d'envie de faire une plus grande connoiſſance avec vous ; vous venez chez moi trop rarement : ſi ma maiſon ne vous déplaît pas, puiſque vous aimez à être ſédentaire, regardez-la un peu plus comme la vôtre ; vous me ferez, & à M. de Bellerive, un véritable plaiſir. Je ne vous le promets pas, Madame, me repartit-il, avec un air qui n'étoit point du tout offenſant, & qui faiſoit pardonner la dureté de ſa réponſe. Je ne lui faiſois, par cette invitation, qu'une politeſſe ; l'uſage du monde, qui ſembloit en exiger une de Lérac, n'avoit aucun empire ſur ſes paroles ; je le connoiſſois pour tel, & je regardai ſa réponſe, comme une excuſe, à ſa mode, de ce qu'il étoit engagé ailleurs.

On partit. L'adieu que me fit Garence fut plus gai qu'il n'avoit coutume ; mais nous étions si anciens amis, que je ne m'attachois plus à ses vaines démonstrations.

Ses lettres étoient moins longues, mais il avoit, me disois-je, moins de choses a me dire. Cependant quelqu'adroite que je fusse à excuser jusqu'à leur rareté, je le trouvois refroidi, & je m'en affligeois, lorsque j'eus de lui une nouvelle marque de cette confiance qui me flattoit depuis si long-temps. Il eut le malheur d'avoir une affaire d'honneur, c'est toujours un malheur que celles même qui tournent le plus heureusement ; il trouva une voie sûre pour m'en instruire, & il m'en écrivit tout le détail, en me faisant sentir de quelle conséquence il étoit pour lui que le secret lui fut gardé. Ce fut une double satisfaction pour moi que de retrouver la confiance de mon ami, & de le sçavoir très-heureusement sorti d'une affaire où il avoit été en danger.

A quelques mois de-là, mes soupçons recommencerent sur son refroidissement ; je n'osois l'accuser, tant j'étois imbécille, je m'étois dit si souvent que nous dévions trouver dans notre cœur de quoi excuser nos vrais amis, que je me trouvois coupable chaque fois que j'avois à me plaindre. Com-

me ce nouveau ſujet d'allarme étoit grave ; je ne l'ai pas oublié.

Il s'agiſſoit d'obtenir l'agrément d'un Régiment à vendre ; j'avois un couſin que j'aimois comme mon parent, lequel pouvoit y prétendre. Garence, qui craignoit qu'il ne découvrit, & ne traverſât ſon marché, n'eut garde de m'en rien écrire ; mon couſin qui avoit des gens en campagne, me vint un jour conter combien il étoit malheureux de l'avoir appris trop tard. Il comptoit ne pas m'apprendre une nouvelle ; peut-être venoit-il pour ſçavoir s'il n'avoit plus de retour, & ſi l'affaire étoit conſommée. Voyant ma ſurpriſe, il m'en conta tout le détail. Ce fut pour moi un coup de foudre que cette nouvelle. Mon couſin ſortit, & je me livrai à tout ce que l'amitié trompée a de plus ſiniſtre. Je fis un ſévere examen de ma conduite pour connoître par où j'avois pû perdre la confiance de mon ami. J'en fus d'autant plus convaincue, qu'il n'y avoit pas de ma faute, & j'en demeurai d'autant plus accablée.

Le même jour, ma prétendue rivale arriva, nous vivions toujours avec cette cordialité, ſi fauſſe entre les femmes, que les duppes prennent pour le témoignage de l'amitié, & que les gens raiſonnables regardent comme des ſimples politeſſes, que nous ſom-

mes convenues d'outrer un peu vis-à-vis de celles avec qui nous voulons faire ſociété. Je lâchai dans la converſation quelques mots ſur ce qui m'intriguoit, & j'eus tout lieu de craindre que le défaut de confiance du Marquis n'eut regardé que moi, puiſque ſa maîtreſſe me paroiſſoit ſi bien informée, & qu'elle n'avoit pû l'être que par lui. Je ne vois pas fort facilement ce que je crains, j'excuſai encore le Marquis, & je voulus me perſuader que cette femme ne ſçavoit rien.

Le lendemain quelqu'un, dans un coin de la chambre, vint à parler de cette nouvelle, comme d'une choſe conclue. La Dame, que j'évite de nommer, le regarda, & lui dit de ſe taire. Elle ne pût le faire aſſez bas pour que je n'en entendiſſe pas le motif; elle diſoit à cet homme, le Marquis me l'a mandé, mais c'eſt un ſecret de quelques jours encore pour des perſonnes qui ſont ici. J'avoue qu'alors je ne pus cacher mon trouble; il ne m'eſt pas aiſé de diſſimuler. Je préferai de ſortir plutôt que de me contraindre, & j'allai dans mon cabinet pour cacher mon agitation. Mes réflexions m'accablerent; je voulus rappeller toutes mes forces; &, pour n'avoir plus à diſſimuler, je réſolus de retenir cette femme à ſouper,

afin de trouver le moment d'éclaircir ce que je voulois encore regarder comme des doutes.

D'ailleurs, j'avois encore un motif, je prenois trop d'intérêt au Marquis pour ne pas me réjouir de sa fortune; mon chagrin contre lui ne le rendoit que coupable; je ne voulois pas le voir malheureux, j'aurois volontiers consenti à être encore plus malheureuse moi-même, pourvû que le sort n'entreprit jamais de me venger.

Après souper, je joignis la personne en question, je lui dis ce que m'avoit conté mon cousin. Je ne lui cachai pas ce que j'avois oui de sa part, lorsque l'on avoit voulu en parler, & lui ajoutai, que, puisqu'elle n'ignoroit pas ce qui regardoit le Marquis, elle devoit sçavoir que je faisois gloire d'être trop son amie pour ne pas prendre le plus vif intérêt à son bonheur; que je n'étois pas surprise qu'il lui eût donné toute sa confiance, puisque je la croyois très-bien placée; que bien loin de vouloir la diminuer, je lui conseillerois, s'il en étoit besoin, d'en avoir une encore plus entiere. Madame, me dit-elle, si M. de Garence m'avoit confié son secret, croyez que je sçaurois le garder; vous êtes mieux instruite que personne de ce qui le touche; il vous a de si grandes obliga-

tions, & je le crois trop bien né, pour manquer à cette amitié dont vous l'honorez.

Toute autre que moi eut pris cette réponſe comme une mauvaiſe plaiſanterie; mais j'étois ſi éloignée de me choquer de la vivacité que ce propos ſuppoſoit, que j'eus le bonheur, par ma ſincérité & la vérité de mes expreſſions, de faire ſentir que je n'étois pas dans le ſecret. On ne tint point, dès que l'on en fut convaincu, au plaiſir de triompher en plein, & cette diſcrette maîtreſſe me conta pour lors qu'elle avoit été inſtruite du projet, & que chaque courier lui apportoit de nouveaux détails; elle ajouta : vous n'en auriez rien appris par moi, Madame, cela m'étoit trop recommandé ; mais la choſe devant être publique demain, après le travail qui ſe fait ce ſoir à Verſailles, il n'y a plus à diſſimuler.

La variété des ſentimens que j'éprouvois me rendant moins maîtreſſe de mes paroles, il m'échappa de dire que je ne croyois pas que Garence eut dû me faire un ſecret du bien qui lui arrive, & que je n'en penétrois pas le motif. Il vous fait honneur, Madame, me dit ſa nouvelle amie; M. de Garence connoît votre cœur pour vos parens, il craignoit d'être traverſé par votre couſin, avoit-il tort? Il n'eſt point d'amitié auſſi forte que

les intérêts de nos proches, ſur-tout du même nom. Je fus alors piquée, & ne pus m'empêcher de répondre : ni M. de Garence, ni vous, Madame, ne connoiſſez gueres l'amitié. Qu'eſt-ce donc qui nous lie ? me répondit-on avec l'air furieux : un ſentiment plus vif, repartis-je avec vivacité : mais qui pourroit être de moindre durée. C'eſt apparement la façon d'aimer de Madame de Bellerive, reprit cette femme, d'un ton de colère ; du moins elle y mit aſſez de feu pour le faire croire ; quelque jour, Monſieur de Garence nous apprendra à quoi nous devons nous en tenir, s'il vient à changer d'appartement.

Je me repentis bien-tôt d'avoir été ſi loin ; mais le mal étoit fait, & je n'eus pas du moins la folie de chercher à replâtrer ce que j'avois dit, & nous rejoignîmes la compagnie. Cette femme devint furieuſe contre moi, mais elle ne le fut peut-être pas autant que moi contre moi-même, qui avois juſqu'à la dupperie d'être affligée de m'être brouillée avec la maîtreſſe de mon ami.

J'écrivis dès le même ſoir au Marquis, avec la crainte de n'être pas la première à lui faire mon compliment.

Je balançai d'abord ſur le parti que je prendrois ; celui du reproche me paroiſſoit o-

dieux ; mais d'un autre côté, je me disois, s'il ne sçait pas que mon amitié l'accuse, il ne se justifiera pas. Cette réflexion décida, & je lui mandai, après les expressions sincères de ma joie, qu'elle eut été plus complete, s'il m'avoit jugée digne d'autant de confiance que sa nouvelle conquête : peut-être, ajoutai-je, ai-je commis vis-à-vis de vous quelqu'indiscrétion qui a pu faire douter de ma prudence, il faut, lui disois-je, que ce soit un vieux péché ; les années, & l'extrême envie que j'ai de me corriger, doivent à l'avenir le faire pardonner.

J'avois ouvert mon cœur ; je m'endormis moins agitée que les nuits précédentes, & je ne doutois pas que le Marquis ne me mît dans le cas de le justifier complétement. Vous jugerez Mesdames, s'il en prit la peine ; voici sa réponse.

„ Je sçais bon gré, Madame, à Madame
„ de...... de son indiscrétion, puisqu'elle
„ m'a procuré un compliment que j'attendois
„ de votre ancienne amitié ; elle est trop
„ prudente, pour avoir parlé avant le temps,
„ & j'en augure, que par le premier cou-
„ rier, j'aurai permission de partir, pour
„ aller remercier, & vous aller assurer de
„ mon inviolable attachement.

Il faudroit avoir aimé avec autant de can-

deur & de vivacité que j'aimois alors, pour ſentir combien une pareille lettre m'étoit offenſante.

Je voyois le bonheur de ma vie m'échapper; j'allois me retrouver ſeule dans le monde; mes peines me parurent dès ce moment inſupportables. A qui les conter, me diſois-je cent fois par heure, celui qui les cauſe les voudra-t-il partager? Je ſentois bien qu'il n'étoit plus de plaiſirs pour moi. Une ſeule reſſource reſtoit à mon cœur; mon ami, me diſois-je, ne m'eſt point enlevé; il eſt pour un temps à l'amour, il ſera trop heureux, dans les peines qu'il ne ſçauroit manquer d'y rencontrer, de revenir à l'amitié; c'eſt un orage, il faut s'armer de conſtance pour attendre le calme.

Le Marquis arriva peu de jours après, je n'eus garde de lui faire aucun reproche; il ne pouvoit pas ignorer ma façon de penſer, je lui devois épargner la honte de ne pouvoir s'excuſer. Il n'eut point l'air embaraſſé. Après mes premiers empreſſemens, auxquels il répondit aſſez bien, hé bien, me dit-il, Madame de..... dois-je aller la voir, ou ſi elle viendra ſouper chez vous? Je l'ai prévenue ſur mon arrivée, elle viendra ſans doute, je m'en vais y envoier, qu'en dites-vous? car ſi j'y vais cela feroit jaſer, &

nous n'avons pas un mari bien commode. Faites ce qui vous conviendra le mieux, lui dis-je, il y a cinq à ſix jours que je ne l'ai vue, je le ſçais, me dit-il, je vais racommoder tout cela. Il y envoya un de ſes gens qui revint bien vîte avec ce billet.

„ J'ai trop de reſpect, Monſieur pour la „ vive amitié que Madame de Bellerive a „ pour vous, pour vouloir en troubler les „ épanchemens un jour d'arrivée ; je me „ ſuis engagée à ſouper hors de chez moi, „ ſans quoi je vous dirois, que vous êtes „ le maître d'y venir s'il y a trop de mon- „ de chez la Comteſſe.

Garence me dit, en jettant ce billet ſur mon métier, que diantre eſt donc tout ceci, voilà bien les femmes, je m'en vais lui chanter pouille. Il ſortit, & je ne le revis plus de la ſoirée; il rentra tard.

Le lendemain, dès qu'il fut jour chez lui, j'envoiai ſçavoir de ſes nouvelles, & lui dire que, s'il vouloit deſcendre, j'étois éveillée; je l'attendis aſſez long-temps, il entra en habit du matin. Eſt-ce que vous allez déjà courir les rues, lui dis-je? Non Madame, me dit-il, mais je n'ai pas oſé venir chez vous en robe de chambre. Depuis quand, lui dis-je, faites-vous avec moi ce compliment, apparemment que le ſéjour

de Valenciennes vous a rendu cérémonieux; pour moi, qui ne ſuis pas ſortie de Paris, je n'ai rien changé à mes uſages. Il fut embaraſſé de ce rien, & me répondit avec des complimens ſur mes bontés. Je lui parlai du chagrin que j'avois eu de ne pas l'avoir à ſouper, avec le ton de liberté que donne l'amitié; je le badinai même ſur ſa ſoirée. Comme je vis que je l'embarraſſois, je me tus, & remis la converſation ſur ſon voyage de Verſailles, où il n'alloit gueres précédemment, & où il falloit aller remercier. Pour lors, il fut à ſon aiſe. Il me conſulta ſur l'habit qu'il avoit envie de faire; ſon tailleur arriva, il donna ſon avis. Garence en avoit un différent : je dis le mien, & il fut ſuivi. Ce petit triomphe étoit un des derniers que je devois avoir, & je ne tardai plus à ſentir que cette confiance ſi entière (à ce que j'avois cru, il y avoit ſix mois) n'exiſtoit plus, que dans des miſéres de cette eſpéce.

J'étois très-affligée; mais je ſentois que la plainte, ni les reproches n'opéreroient rien, ſi le fond du cœur n'étoit plus à moi; & je ne fondois mes eſpérances que ſur le temps, qui devoit, à mon avis, faire diſparoître l'amour & me rendre mon ami, s'il étoit encore digne de ce nom. Ainſi je réſolus de

ne rien changer à ma conduite & de prévenir, par des ſoins & des attentions, tout ſujet de rupture. Au bout d'un mois, il me propoſa de voir la Dame de ſon cœur : il craignoit un réfus. A peine avois-je pénétré ſa penſée, que je lui-dis, qu'il ſuffiſoit qu'il le déſirât, pour que j'en fuſſe charmée; ſi j'ai eu tort, ajoutai-je, dans ce qui nous a brouillé, je vous charge même de lui en faire mes excuſes; faites le traité, je le ſignerai ſans le lire. Cette négociation ne fut pas bien difficile. Dès le lendemain il arrangea qu'elle viendroit me voir tard, & que je la retiendrois à ſouper. Je me fis peu d'efforts pour la bien traiter. Il me ſembloit que nos vues ſur le Marquis, ne ſe contrarioient point; elle me rendit des complimens; tout ſe paſſa très-bien, & notre ſociété recommença ſans nuages à l'extérieur; ils étoient tous au fond de mon cœur.

M. de Bellerive revint, il n'étoit pas fait pour appercevoir des changemens dans les ſentimens : je n'ai gueres vu d'homme qui y crut moins. Sa maiſon lui parut la même, malgré les différences horribles que j'y trouvois. Au bout de trois ſemaines après ſon retour, il entra un matin chez moi, & me demanda ce qui s'étoit paſſé entre le Marquis & moi; à quel propos, lui dis-je,

me faites vous cette queſtion ? C'eſt dit-il que je vois que l'on fait des paquets chez lui, & un de mes gens m'a dit, qu'il avoit loué une maiſon ; vous pouviez bien le garder encore un an ou deux, me dit-il, ſes affaires en avoient beſoin, & tant que nous n'aurons pas d'enfans, il ne vous gêne pas. Il y a là-deſſous quelque tracaſſerie de femme, ajouta-t-il, voyez s'il vous convient que je lui en parle ; faiſons-le venir, dis-je à mon mari, cela eſt tout auſſi neuf pour moi, que pour vous.

Le Marquis deſcendit ſur le champ, & M. de Bellerive lui ayant dit le ſujet de nos inquiétudes & ſes regrets, car il l'aimoit autant qu'il étoit en lui d'aimer quelqu'un, il ajouta, es-tu brouillé avec ma femme, j'eſſaierai de te raccommoder. M. de Garence lui donna des raiſons tant bonnes que mauvaiſes, mais il perſiſta. Son marché avoit été bien conclu avant qu'il pût parvenir à ma connoiſſance. Comme il étoit né poli, il ne manqua rien à ſes phraſes pour exprimer ſa reconnoiſſance, & le deſir de reſter de nos amis.

A quelques jours de-là, il partit de chez moi. J'avois au fond du cœur trop de chagrin, pour que ce départ pût l'augmenter. Il ne me reſtoit que l'eſpoir de voir ceſſer ſa

paſſion, & elle me paroiſſoit au contraire faire des progrès. Il donna le lendemain de ſon changement d'habitation un ſouper arrangé ; j'y fus invitée ; tout s'y paſſa avec élégance, & la Dame ſur-tout y jouoit le principal rôle ; elle avoit l'air du triomphe, beaucoup d'eſprit & de gaieté, & un grand ſoin de ne pas charger ce rôle, mais elle ne pouvoit s'empêcher de me laiſſer appercevoir, combien cette ſoirée flattoit la préférence qu'elle avoit voulu obtenir. De mon côté mon amour-propre s'étoit mis de la partie, & je voulois la convaincre que jamais je n'avois pû imaginer de rivalité entre nous.

Je retins la même compagnie pour le lendemain. Je méditois une vengeance, à mon ſens fort innocente, mais qui amuſoit mes chagrins. Je fis avertir une douzaine de femmes de ma connoiſſance, avec beaucoup de ſecret ; je les chargeai d'avoir des hommes, & je réſolus d'avoir des violons. Je me gardai bien d'en rien laiſſer tranſpirer.

Si-tôt que j'eus conçû ce projet, je dis à la compagnie, que comme l'on avoit ſoupé ſans paniers chez un garçon, & que je ne voulois rien faire de mieux, ni avoir plus de femmes, que je priois que l'on vint de même. Si vous voulez, dis-je, je ferai fer-

mer ma porte. Pourquoi, me dit-on, nous ſommes accoutumés à nous voir, dirent auſſi les deux femmes qui étoient à ſouper, nous irons comme il vous plaira. A la bonne heure, dis-je, je vous avoue qu'il entre un peu de pareſſe dans ma propoſition, je ne voudrois pas demain m'habiller, ni même me coëffer, ainſi je ſerai malade; &, en *battant l'œil*, je badinai beaucoup ſur l'eſpéce de maladie que je me donnerois, ſur mon bonnet de nuit; tout cela parut à cette autre femme une coquetterie rafinée; elle ſe rappella qu'il y avoit quelque-temps que l'on avoit plaiſanté, ſur ce que cette coëffure m'alloit mieux que les autres: elle accepta le défi; c'étoit ce que je voulois.

La plûpart de mes connoiſſances acceptèrent les violons que je leur propoſois. Je dis durant la journée aux hommes que je vis, d'amener tous ceux de nos amis qu'ils trouveroient à l'Opéra ou ailleurs; je leur recommandai à tous le ſecret. Je ſçavois qu'il ſeroit aſſez bien gardé pour la Dame, puiſqu'elle étoit charmée de ne pas ſortir de chez elle avant neuf heures. De toutes les invitées aux violons, il n'y en eut que deux, qui me demanderent à ſouper. Je leur mandai de ne pas prononcer le mot de violons avant l'heure.

Tout ſuccèda ſelon mes vues : l'Héroïne de la fête, vint dans un déshabillé, qu'elle avoit tâché de rendre galant ; mais elle n'avoit pas dormi diſoit-elle, elle aſſuroit qu'elle avoit couru tout le jour pour faire des emplettes, elle étoit *rouée.* Elle ne fit pas grande attention à la parure des deux Dames danſeuſes, elles n'étoient pas dangereuſes, ſelon elle, du moins elle me dit en paſſant auprès de moi, voilà des diamans qui ne feront aucun tort à votre bonnet de nuit, ni au vôtre lui répondis-je. L'on ſoupa, & on rit aſſez. A minuit on annonça deux Dames, je courus au-devant d'elles, & leur dis de donner un prétexte à l'heure de leur viſite. Elles nous dirent des folies. Elles n'étoient pas encore aſſiſes, qu'on en annonce deux autres, je leur offris un médianoche, prétendant qu'elles étoient ſans doute en voyage, pour être levées & en courſe ſi matin. En moins d'une demi heure toute la compagnie arriva. On entendit des violons dans l'anti-chambre ; la Dame au bonnet de nuit n'y tint plus ; elle voyoit dans la compagnie, des étalages qui faiſoient tort à ſon négligé, tout galant qu'il fut. Elle voulut s'enfuir. J'avois trop bien pris mes meſures pour qu'elle m'échappât ; &, pour me vanger d'autant mieux, je dis que vou-

lant

lant m'aller coucher & elle auſſi, il falloit que nous danſaſſions les premieres. Elle fut forcée d'ouvrir le bal. Je ſçavois, qu'elle danſoit mal ; je ne danſois pas bien non plus, mais on ſçavoit bien que je n'y prétendois rien. La ſoirée fut extrêmement gaie ; à huit heures du matin on danſoit encore ; mais le bonnet de nuit qui avoit enragé pendant tout le temps avoit pris tant d'humeur, que même le Marquis de Garence, s'en étoit offenſé. Je n'avois pas prévû juſqu'où pouvoit porter ma prétendue veangeance, hélas ! elle eut un terrible effet.

Ce fut à cette ſoirée, que le Marquis vit pour la première fois, M****, pour laquelle il a fait tant de perſonnages : tout le monde ſçait ſon hiſtoire, en voilà l'origine ; &, à compter de ce ſouper, il ne ſe paſſa pas un mois que la choſe éclata. Sa chère maîtreſſe fut traitée avec rigueur, ſi ce ne fut pas avec mépris, & la maiſon louée à côté de la ſienne, fut la ſeule trace qui reſta de l'effet qu'elle avoit fait ſur le cœur du Marquis. Je n'eus pas même la ſatisfaction de le voir libre de ſa paſſion ; il n'y eut aucun intervalle : & quand il a ceſſé d'aimer la Dame du bal, l'ambition s'étoit fourée dans ſa tête, les charges à la Cour,

les rivaux, les chasses, les cabinets tout concourut au bout d'un an, pour m'enlever le Marquis en entier. Si j'entens parler de lui, deux ou trois fois l'an, c'est qu'il est du nombre de ce que l'on appelle aujourd'hui *les honnêtes gens*, qui n'ont de vrais amis qu'eux-mêmes; mais qui sont trop habiles pour vouloir se brouiller avec qui que ce soit, sur-tout avec ceux qui les feroient soupçonner d'ingratitude.

Il y a cinq à six ans qu'il vint me demander à dîner : le hazard fit qu'il ne vint que lui. Je n'avois jamais eu, jusqu'alors, la force de lui parler de nos anciennes liaisons; ce jour-là, l'occasion étoit trop belle. Je lui fis des questions, sur les sentimens qu'il avoit eu pour moi. Je ne sçais s'il me trompa; mais il n'en avoit pas l'air, d'ailleurs aucune raison ne l'y engageoit. Voici ce qu'il m'en dit : il m'assura que, dès le premier jour, il avoit été bien prévenu en ma faveur, que l'estime avoit précédé l'amour en lui; mais que ce que j'avois pris pour l'amitié, n'étoit qu'une forte passion, retenue par la timidité ordinaire, au véritable amour; qu'il n'avoit cherché à s'engager ailleurs que par la certitude où il avoit été de n'en pas venir à son but. Il m'ajouta que ces deux passions successives ne l'avoient

jamais dédommagé des douceurs qu'il s'étoit promiſes dans celles qu'il avoit eu pour moi, & qu'il étoit exactement convaincu, par la grande connoiſſance qu'il avoit de mon ame, que ſi j'avois répondu à ſon amour, il n'auroit jamais aimé autre choſe que moi ; il prétendoit même que l'ambition n'auroit jamais eu d'empire ſur lui : auſſi il me nommoit, par plaiſanterie, la ſource de tous ſes maux, parce que je n'avois pas pris tous les moyens qu'il croioit néceſſaires pour le retenir.

Pour moi qui l'ai ſuivi dans toute ſa vie, je ne peux croire, que quand on a le germe en ſoi de la véritable amitié, & que l'on a trouvé à l'emploier, que l'on puiſſe changer à ce point, & je ſuis reſtée convaincue que je ne m'y étois pas bien priſe, pour connoître ſi ce germe exiſtoit dans le Marquis de Garence.

Alors la Comteſſe de Bellerive ceſſa de parler, en permettant à la compagnie les commentaires & lui promettant, après ſoupé, la ſuite de ſon hiſtoire. Après bien des queſtions ſur le perſonnage que chacun nomma à ſon gré, les unes l'appellant un perſide, les autres un homme trop ordinaire, les autres un ſot, de n'avoir pas ſçu tirer un meilleur parti d'un cœur qui s'étoit donné

auſſi entièrement à lui, l'on ſe ſépara; mais dans l'impatience de voir la ſuite & de connoître le rapport que cette premiere hiſtoire avoit avec le ſyſtême du Chevalier.

Mlle. de Bellerive reſtée ſeule avec ſa mere, lui en fit la queſtion en ces termes : „ Mais, maman, ce que vous avez conté „ fait aſſurément votre éloge; mais cela eſt „ tout-à-fait oppoſé au ſyſtême de ce Mon- „ ſieur, qui prétend qu'il faut coucher avec „ les hommes pour les connoître; aſſuré- „ ment vous avez bien connu M. de Ga- „ rence, & ſans coucher avec lui ".

Cela eſt vrai, ma fille, mais comme votre mere, je dois vous dire que, bien loin d'avoir prétendu faire mon éloge, il s'en faut bien que je l'aie fait. Gardez-vous de m'imiter; c'eſt toujours une ſottiſe à une jeune perſonne, de prendre de certaines confidences, comme celles qui m'attacherent à Garence, pour une vraie confiance. J'ai bien réfléchi depuis à tout cela; je prenois ma confiance en lui, pour le garant de la ſienne. Comme il étoit amoureux, il m'écoutoit, & c'étoit tout. Je n'ai jamais reçu de lui de ces marques de véritable amitié, que je vous apprendrai à diſcerner. Il n'a jamais été près de moi qu'un amant au-

quel, tout eſpoir enlevé, il n'eſt rien reſté en lui qui parlât pour moi. Il devoit m'eſtimer certainement; mais il s'aimoit trop pour aimer quelqu'autre; ainſi j'ai été, comme l'on dit, la duppe de mon bon cœur.

D'ailleurs, ma fille, c'étoit une imprudence à moi, qui n'avois pas aſſez de certitude de ſon attachement, que de le loger dans ma maiſon, & d'en adopter le blâme, ſans être ſûre qu'il ne feroit pas de démarches qui juſtifieroient un jour l'opinion du public, qui, en général, ne nous eſt pas avantageuſe. Lorſqu'il ſortit de chez moi ſans ſujet, preſſé par la femme qui vouloit me jouer ce mauvais tour, l'on fut en droit de croire, qu'après s'être laſſé de *m'avoir*, il me quittoit, comme l'on quitte une maîtreſſe qui nous ennuie; ainſi ſans avoir par devers moi les douceurs d'avoir chez moi mon amant, qui, quelquefois ſont grandes, j'en avois tout le ridicule; & c'eſt une faute que cela, parce qu'il ne faut jamais donner lieu à la médiſance, ſans avoir bien calculé auparavant ſi l'avantage qui en réſulte, en mérite la peine.

Au ſurplus, ma fille, voyez que mon projet a été toute ma vie d'acquérir un véritable ami, & que pour m'y être mal priſe avec le Marquis de Garence, que j'ai connu

à l'âge de dix-neuf ans, j'ai vécu inutiſement pour mon projet juſqu'à celui de vingt-quatre paſſés : voilà donc près de cinq ans employés en pure perte, après leſquels je me retrouvai tout auſſi loin du but.

Je vois, maman, dit Mademoiſelle de Bellerive, „ que vous aurez paſſé votre vie „ ſans ami, car on ne peut rien faire de „ plus pour en acquérir ". Ma fille.... ce n'eſt pas le tout que de les acquérir, il faut les connoître & les conſerver quand ils en valent la peine „ Oh bien! apprenez-moi „ donc à les connoître, car j'aurois été „ trompée tout comme vous par Monſieur „ de Garence "..

La compagnie ſe raſſembla après la promenade; on fit une partie, & ceux qui ſoupoient ſe mirent à table. On parla d'amis, on plaiſanta beaucoup ſur la protectrice de mon ſyſtême, qui ſe défendit, en renvoyant les opinions à un plus ample informé, qu'elle promettoit après ſouper. Perſonne ne put nier qu'elle n'eut perdu cinq ans; c'étoit du moins convenir qu'elle n'avoit pas pris la voie la plus courte.

Le jeu fini, les gens indifférens à la queſtion ſe retirèrent, il ne reſta que les Dames. Je n'eus garde de quitter le champ de bataille, où j'attendois le triomphe de mon ſyſtême.

Madame de Bellerive, qui avoit été bien-aiſe de voir retirer des hommes de l'opinion deſquels elle ne jugeoit pas bien, reprit la parole en ces termes :

Ce fut à l'âge de vingt quatre ans, à peu près, que je commençai à voir la fauſſeté de l'amitié du Marquis de Garence : j'en fus affligée par deux motifs, l'un par la perte des douceurs que j'y avois éprouvées, l'autre par l'humiliation que recevoit mon amour-propre. L'opinion des autres n'entroit que pour très-peu de choſe dans mes regrets ; elle n'a jamais fait ma régle que par calcul, & je l'ai preſque toujours trouvée d'une moindre valeur que les avantages dont elle nous prive. Le qu'en dira-t-on n'eſt que le tyran de ceux qui s'y aſſujettiſſent.

Je fus près d'un an accablée ſous le poids de mon infortune ; il ne reſtoit plus d'eſpérance du retour du Marquis : à peine s'informoit-il, de loin en loin, de ma ſanté. Au lieu de ces eſpérances frivoles qui avoient rempli le vuide de mon cœur, il me reſta un beſoin preſſant de m'attacher à quelqu'un. Quand on s'eſt accoutumé à aimer, on ne vit plus dans la privation de ce plaiſir, ſans contredit le plus grand de tous.

Entourée d'hommes aimables, & auxquels ma maiſon étoit ouverte, je ne fus pas long-

temps ſans recevoir des empreſſemens & des ſoins de pluſieurs d'entre eux. Le départ du Marquis faiſoit croire à quelques uns la place vacante, & tel qui ne m'avoit rien dit juſqu'alors, ſe mit à tenter l'avanture. Le Comte de Lérac, qui n'avoit pas été à Paris depuis dix huit mois, revint chez moi à ſon retour. Il apprit que ſon ancien camarade étoit dans les grandes & brillantes avantures, il en entendit parler chez moi. Je ne diſois mot ; Lérac me regardoit & vit que je prenois intérêt à ſon avancement, du moins il le crût à me voir. S'étant approché de moi, il me dit : je ne vous conſeille pas, Madame, de vous intéreſſer à ſon bonheur ; pourquoi donc, lui dis-je ? C'eſt qu'il fera une grande fortune, reprit-il, mais il ne ſera jamais heureux. Je n'en vois pas la raiſon, lui répartis-je. C'eſt qu'il ne ſçait pas l'être, Madame. Craignant de m'en avoir trop dit, il donna à cette phraſe des ſens qui pouvoient la rendre moins haſardeuſe vis-à-vis de moi, qu'il regardoit comme ayant été ſa première paſſion. Il me parla ſur l'ambition avec beaucoup de bon ſens ; je lui demandai ſi je le reverrois cette année plus ſouvent que les autres. J'ai grand peur que non, Madame, me dit-il, il ſortit & ne revint, comme à ſon ordinaire, qu'une fois la ſemaine.

Peu flattée des différens hommages qui m'étoient rendus, la tranquillité avec laquelle je les recevois m'en faisoit bien vîte appercevoir le but, & ce but ne me flattoit point. Je ne pouvois à la vérité sçavoir aucun mauvais gré à ceux qui avoient des desirs; mais je ne me sentois tenue à aucune reconnoissance envers eux : j'étois presque convaincue que l'amour n'auroit jamais aucun empire sur mon cœur, puisque je n'avois point du tout éprouvé ces premiers sentimens qui nous forcent, malgré-nous, à nous déclarer en faveur de ceux qui les excitent. Ce que les amans appellent de tant de noms différens, & que je regarde moi, comme une forte sympatie, ne s'étoit encore rencontré entre aucun homme & moi; & quand depuis j'y ai réfléchi, j'ai vû quelle en a été la raison depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-quatre, âge où l'on est le plus susceptible de ces fortes impressions; j'avois eu le cœur occupé par ce sentiment d'amitié que j'ai dépeint, & qui ne laissoit que bien peu de vuide dans mes journées.

Je repassois un jour dans ma mémoire tous les hommes que je voyois, & mon oisiveté me les faisoit apprécier. Somme totale, aucun ne valoit un sentiment. Les uns me déplaisoient sans que je pusse me rendre rai-

ſon du pourquoi. D'autres, dont certaines qualités m'auroient aſſez plûes, avoient des défauts qui leur donnoient l'excluſion. D'autres étoient fortement occupés ailleurs. Le ſeul de qui mon imagination ne pouvoit abſolument me rendre raiſon, me paroiſſoit ſi peu occupé de moi, que je ne voyois rien qui dût nous lier; je ne voyois rien auſſi qui dût lui donner l'excluſion. J'étois occupée à cette eſpéce de revûe, lorſque l'on m'annonça M. de Léreins, c'étoit préciſément celui que je n'imaginois pas qui dût ſonger à moi, du moins il ne m'avoit jamais témoigné que des attentions dictées par la politeſſe, ſans que j'y euſſe remarqué aucun goût, depuis qu'il m'avoit été préſenté, il y avoit quatre à cinq ans. Il venoit chez moi aſſez ſouvent avec les perſonnes qui me l'avoient fait connoître, & je ne lui tenois aucun compte d'une aſſiduité, dont je ne me regardois point comme le motif. Les maiſons, comme étoit la mienne, ſont ſujettes à recevoir bien des hommes, qui n'ont d'autres projets que d'y rencontrer un ſoupé & des connoiſſances.

M. de Léreins me dit en entrant, qu'il m'avoit oui dire que je deſirois avoir du monde de bonne heure; parce que je ne voulois ni ſortir, ni lire. Ce jour-là effec-

tivement j'avois un je ne fçais quoi, aux yeux, en conféquence il venoit m'offrir de me faire la lecture & de paffer l'après-dîner avec moi. Il pouvoit être cinq heures; j'acceptai fes offres, & je lui dis que nous lirions quand nous ne fçaurions plus que dire. En ce cas-là, me dit-il, où eft le livre? Je n'ai pas la converfation bien brillante, & fi vous en faites tous les frais, elle vous fatiguera. Cette plaifanterie en attira d'autres dans lefquelles je crus voir en lui de la modeftie; cette qualité me plut; il engagea peu à peu la converfation fur le cœur & les fentimens. Je courus, fans lui répondre, à un livre, & lui dis, voilà bien le moment de la lecture; comment voudriez-vous qu'une étourdie comme moi pût vous entretenir fur une matiere auffi fublime... Non, Madame; me dit Léreins, je ne lirai point, je ne vous prendrai jamais pour une étourdie, & je ne regarderai point cette matiere comme fublime pour vous. Je m'en vais vous faire votre portrait, & puis je lirai s'il le faut.

Vous êtes gaie & vive, mais vous faites beaucoup de réflexions : il vous échappe peu de paroles malgré vous, & fi cela vous arrive, vous avez une finguliere adreffe pour les retourner, & ne leur laiffer que l'entente qu'il vous plait. Vous avez le cœur fort

tendre, oui, mais très-tendre, & ſi vous trouviez un autre cœur digne du vôtre, vous aimeriez; qui ſeroit aimé par vous, le ſeroit bien, & quoique l'on diſe, ajouta-t-il, je crois que ce ſeroit votre première paſſion. Je vous ai cru occupée, mais vous ne l'avez jamais été entièrement; j'ai vû cela, je le ſoutiens; ſi vous aviez aimé, vous n'auriez pas gardé cette égalité d'humeur que je vous vois depuis que j'ai l'honneur d'être connu de vous; & ſi vous vouliez parler ſur le ſentiment, vous m'en apprendriez plus que tous les livres du monde. Voyons celui-ci....

Il vouloit alors prendre mon livre. Je veux parler à mon tour, lui dis-je, pourquoi m'avez-vous dit que, quoique l'on diſe, vous me croyez encore capable d'une première paſſion? J'aime à ſçavoir ce que l'on dit de moi, parlez avec liberté. Je vous ai dit Madame ce que j'en penſe en partie; vous me diſpenſerez de vous rendre les bêtiſes & les fauſſes conjectures du public; il faut même que j'aie une grande idée de vous pour avoir haſardé cette expreſſion.

Vous avez trop d'eſprit pour n'être pas fort au-deſſus du propos & du commérage des femmes; ce ſont elles qui fixent les idées des hommes qui les fréquentent, &

qui ont la duperie de les croire. Pour leur plaire & pour les mettre en train de jaſer, on leur dit du mal de leurs meilleures amies, & la plupart, ſous prétexte de les défendre, aggravent les matieres, fixent les ridicules qui, ſans elles, n'auroient fait qu'effleurer les autres femmes. Un homme au ſortir de-là reſte convaincu de la vérité de ce qu'il avoit haſardé ſans fondement. Croyez-vous Madame, que vous ayez été mieux traitée que les autres? vous êtes trop jolie & trop aimable pour que l'on vous ait fait quartier; mais les gens raiſonnables, du nombre deſquels je me mets, vous ont défendu au fond de leur cœur, & ce n'eſt que là où vous devez régner.

Il ſe tût & baiſſa les yeux à ce propos, qui n'avoit pas beaucoup de ſuite, comme vous le ſentez. Je vois bien, Monſieur, lui dis-je, que vous voulez piquer mon amour propre, j'en ai autant qu'un autre; mais pour de la tendreſſe dans le cœur, je vous avoue de bonne foi que je n'en ſçais rien. Je connois le prix des amis, & par-là je mériterois d'en avoir, mais en eſt-il? je voudrois de toute mon ame pouvoir y croire. J'ai une connoiſſance dans le monde, qui aſſure qu'il faut dix ans pour en faire un; cela me rebute, & je veux vivre au jour la journée, & peut-

être inceſſamment en Philoſophe. Quant à mon cœur, je ne le crois pas aſſez jeune pour faire des extravagances. Dans mes châteaux en Eſpagne, je me dis quelquefois à moi-même, que je ne ſerois pas fâchée de connoître comment je me tirerois des pas que l'on dit être ſi gliſſans. D'un autre côté, ſi, faute d'expérience, je m'embarquois mal-à-propos, je pourrois m'en repentir; ainſi je veux me tenir ſur mes gardes.

N'y a t-il pas un peu d'humeur contre les hommes dans cette façon de réfléchir, me dit Léreins, ſans cela, vous en voyez tant d'aimables, de fameux, de beaux, ou qui ſe donnent pour tels, qu'il eſt impoſſible que vous n'euſſiez fait un choix. Je ne crois pas, lui dis-je, que cela m'arrive. Je vous réponds du paſſé, je vous réponds encore que ce ne ſeroit ni un beau, ni un aimable, ni un fameux qui auroit la préférence, parce que je voudrois quelqu'un qui fût tout à mes goûts, qui fût content d'être à moi, & qui m'aimât, pour ainſi dire, mieux que lui-même. Ces Meſſieurs-là perdroient trop à changer de paſſion, & je perdrois à leur changement; ils m'ennuiroient beaucoup, au lieu que ceux que je vois m'amuſent.... comme mon ſinge.

Nous en étions-là lorſqu'on annonça un

beau de ce temps-là, le Comte de***, vous ne l'avez pas connu je crois, Mesdames, & il est mort il y a du temps & peu regretté; il étala dans une demi-heure de conversation une foule de ridicules, dont j'étois très-amusée. Léreins trouva le moyen de me reprocher que je trahissois cet homme, puisqu'en flattant son penchant à la fatuité, je le rapprochois d'autant de mon singe, dont il vouloit à coup sûr éloigner la ressemblance. Il tourna cela avec assez de finesse pour venir à bout de mettre cet homme dans son parti. Je trouvai sa petite méchanceté fort plaisante, & comme je ne m'étois jamais doutée qu'il eut dans l'humeur cette gaieté, que je prisois par-dessus toutes choses, je m'intéressai à lui dès ce moment. Il le sentit aussi-tôt, ce qu'il m'a dit depuis, il en fut assez content, & pour exciter d'autant plus le desir qu'il lisoit en moi de le connoitre mieux, il refusa de rester à souper, & je le laissai aller avec peine, en l'assurant que je voulois avoir souvent mal aux yeux, pour qu'il vint me faire la lecture. Il me dit, en partant, qu'il craignoit que je ne fusse pas contente du second volume. Il avoit remarqué que la modestie me séduisoit.

Le lendemain il revint à pareille heure,

prétendant qu'il n'avoit pour lui que le temps de fluxions, & qu'elles ne devoient pas durer avec moi. Notre conversation se soutint avec vivacité ; il resta à souper ; il fut très-aimable, du moins il me parût tel. J'avois peu de monde, je lui fis des reproches, en sortant de table, de ne s'être pas montré ce qu'il me paroissoit, depuis si long-temps qu'il venoit chez moi. Prenez-vous en à vous-même, me dit-il, vous ne prenez la peine de me faire valoir que depuis deux jours, vous vous en lasserez bien vîte, & je vais être fort au-dessous du singe, quand je ne vous amuserai plus : ce ne sera jamais que votre faute, lui dis-je, ainsi quand vous prendrez votre sérieux & votre air de cercle, je vous préviens que je ne m'en prendrai qu'à vous. Je sens très-bien que vous m'amuserez tant qu'il vous plaira; mais cela pourroit bien ne pas vous plaire toujours. Nous le verrons, me dit-il. Je lui en proposai le défi ; il ne gagna que trop la gageure.

Léreins continua à se montrer si aimable, que je ne pus m'empêcher de le trouver tel; &, au bout de trois ou quatre mois, il ne fut plus guères possible de m'en passer. Attentions, soins, confiance, en un mot, il n'oublia rien. Il fit la guerre avec tant d'a-

vantage,

vantage, que je ſuccombai & je me trouvai l'aimer autant que j'avois aimé le Marquis; mais avec une eſpéce d'inquiétude de plus, que je n'avois pas encore éprouvée. Je voulus m'en rendre raiſon; &, comme je n'avois pas envie de me rencontrer coupable, je crus que je ne l'étois point, mais qu'il étoit plus digne d'être aimé que le Marquis. D'ailleurs, je ne le regardois pas comme une nouvelle connoiſſance; il y avoit quatre à cinq ans qu'il venoit chez moi; &, comme l'on ne voit dans les ſociétés que le beau côté de ceux qui les fréquentent, du moins à Paris, où l'on ne ſe voit que deux ou trois heures dans les vingt-quatre, encore pas tous les jours, je concluois que ce ne pouvoit pas être une imprudence, que de ſuivre mon penchant pour lui, puiſque je lui connoiſſois toutes les qualités qui juſtifioient mes goûts.

Il fit une abſence : elle me parut inſupportable; mais je n'oſai lui écrire la premiére : différence ſenſible, qui devoit me faire appercevoir que le goût que j'avois pour Léreins, étoit d'une autre eſpéce que celui que j'avois eu pour le Marquis de Garence, à qui j'écrivois toujours la première, & ſans le moindre petit ſcrupule. J'éprouvois encore une ſingularité dans moi, c'eſt

que la confiance que j'avois en lui étoit bien auſſi grande que celle que j'avois eu pour Garence ; mais je n'aurois pas été contente de lui laiſſer appercevoir mes défauts ; au lieu que je ne les cachois point au Marquis ; cependant celui-ci ne me paroiſſoit pas moins indulgent.

Enfin, au bout de huit à dix jours, je reçus une lettre ; la vue de ſon écriture me cauſa un trouble que je n'avois pas encore connu ; j'étois trop vive alors pour réfléchir à ce nouveau ſentiment qui ne m'a jamais ſorti de l'idée. Cette lettre étoit très-bien écrite ; mais elle me parut d'une prudence, que je blâmois intérieurement. Qu'a-t-il à craindre, me diſois-je, je lui ai, ce me ſemble, donné toute liberté de s'exprimer : enfin elle me parut froide & courte, quoique remplie d'eſprit ; je ne me ſerois pas couchée tranquille ſans avoir répondu.

Je voulois plaiſanter dans ma réponſe, mais le ſérieux malgré moi prenoit le deſſus ; je lui aurois fait, je crois, les plus tendres déclarations, ſi j'avois laiſſé aller ma plume ; je la contins ; cependant je ne fus pas fâchée, en reliſant ma lettre, d'y trouver quelques expreſſions dont un homme un peu avantageux devoit concevoir des eſpérances. Prête à la récrire, la modeſtie

de Léreins me retint, & je laiſſai partir ce qui m'auroit paru une coquetterie outrée à l'égard de tout autre. Ce premier pas fait, ſans attendre de ſeconde lettre, je trouvai bien-tôt une occaſion de lui écrire qui me parut très-naturelle. Pendant quatre à cinq mois que dura ſon abſence, notre commerce fut très-régulier, & pas mal vif; j'ai conſervé ſes lettres, il ſeroit difficile d'emploier plus agréablement ſon eſprit; ah! quand on veut être trompée, qu'on le prend bien volontiers pour le cœur.

Son retour produiſit ſur moi un effet ſi ſingulier, qu'il ne fut plus poſſible de me diſſimuler à moi-même mes véritables ſentimens; à peine eus-je la force de lui en cacher une partie; ſon empreſſement me parut tel que je pouvois le deſirer. Dès qu'il fut ſorti de chez moi, une foule de réflexions vinrent s'arranger dans ma tête; je fus d'un ſérieux qui fit croire à M. de Bellerive que j'étois malade.

L'amour ne ſe préſentoit point à moi ſous ſes formes agréables; malgré cela je le voyois preſque inévitable. Léreins revint ſouper chez moi; je voulois le voir & le fuir : j'avois de la peine à lui adreſſer la parole; & je n'oſois parler aux autres. J'étois comblée de joie au fond de mon cœur, & je

croyois qu'il étoit indécent d'en rien témoigner. Il ſe forma de ce contraſte un composé fort différent de moi-même, & qui produiſit différens effets ſur la compagnie. L'on me crut malade; d'autres me crurent affligée; une de mes amies s'étant approchée de moi, me dit, je ne ſçai ce qui ſe paſſe en vous, vous avez quelque peine; ſans vouloir être indiſcrete, je vous prie de ne pas douter de la part que j'y prends. Le ſeul Léreins liſoit la vérité, je n'en pus douter, puiſqu'en paſſant auprès de moi, „ vous voilà, je crois, où je voulois; ſi je „ me trompe, laiſſez-moi mon erreur, elle „ me comble de joie“. Mon premier mouvement fut la ſatisfaction, & je la laiſſai voir: ce fut toute ma réponſe.

Ma nuit fut très-extraordinaire, je dormis peu ſans que j'en fuſſe plus échauffée, car le ſommeil le plus profond ne m'auroit pas autant calmé les ſens, que la liberté que je trouvois ſous mes rideaux de ne plus contraindre mon extérieur. Je voyois Léreins, je lui parlois, j'en recevois les témoignages les plus ſatisfaiſans; j'étois à coup ſûr dans cette ſituation que les Poëtes appellent le délire des amans. Je ne ſçais ſi j'aurois voulu alors troquer cette ſituation contre la préſence même de Léreins, car j'étois

bien résolue de lui cacher la plus grande partie de mon penchant.

Ordinairement je ne tenois point au lit sans dormir ; l'heure à laquelle je me levois étoit passée bien au-delà, que je n'avois pas encore ouvert mes rideaux, cela fit croire à M. de Bellerive, qu'il ne s'étoit point trompé, & que j'étois incommodée. Il ne manquoit point aux attentions d'usage ; il avoit envoyé chez moi ; il fut averti au moment que je sonnai, & vint lui-même me voir. Je me portois très-bien ; il se mit à rire de son inquiétude, & me dit en plaisantant, je vous croiois assez malade pour vous amener Léreins ; il est dans ma chambre, mais je ne veux pas qu'il vienne ; vous êtes trop fringante, ajouta-t-il, pour le recevoir au lit ; un mari ne doit point amener à cette heure-ci, un beau cavalier chez une femme qui a cet air appetissant : est-ce que Léreins est beau lui dis-je ? S'il est beau, reprit-il, comment vous les faut-il donc ? Vingt-six à vingt-sept ans, fait à peindre, les plus beaux yeux, de belles dents, & la tresse brune ; Madame, si celui-là ne vous plaît pas, il faut que vous soiez bien difficile. Il ne me déplaît pas, lui dis-je, d'autant que je ne le crois ni avantageux, ni petit maître ; mais je n'avois pas pris garde à toutes les beautés

que vous venez d'étaler, & que, par réflexion, je trouve dans Léreins. Il eſt chez vous, ajoutai-je, mais qu'eſt-ce donc qu'il y fait ſi matin ? il attend, me dit M. de Bellerive, il attend avec beaucoup d'impatience ; qu'il lui ſoit permis d'adorer vos appas ; du moins je crois qu'il veut être ſur la liſte de vos adorateurs, & il s'y prend dès le matin, parce qu'il eſt plus preſſé que les autres ; faut-il qu'il vienne ? oh pour cela non ; dis-je à M. de Bellerive, je ne reçois pas les hommes au lit. Il eſt vrai, me dit-il, que depuis notre ami Garence ; qui avoit ſeul ce privilége, je ne vous ai pas vu en recevoir ; mais vous avez tort, on cauſe fort à ſon aiſe, & nous autres maris, n'avons rien de mieux à deſirer, parce que cela ſauve tout ſcandale, & c'eſt au bout du compte tout ce que nous pouvons exiger. Perſonne ne ſçait ce qui ſe paſſe le matin chez une femme ; au lieu qu'aux autres heures, il y a des caroſſes aux portes, des gens dans l'anti-chambre, il faut des précautions ; ainſi j'opine, me dit-il, pour que vous receviez Léreins au lit.

Vous direz toutes les folies qu'il vous plaira, répondis-je à M. de Bellerive, mais M. de Léreins ſe feroit fermer ma porte ; s'il veut ſe donner de ces airs-là, je ne

les aime point. Garence étoit chez vous; d'ailleurs il étoit mon ami & le feroit encore, fans l'amour & l'ambition. Si M. de Léreins a une fi grande ferveur, il attendra bien que je fois levée & à ma toilette, n'eft-ce pas une affez grande faveur. Paroiffez donc en perfonne Léreins, dit M. de Bellerive, venez vous-même plaider un procès que j'ai perdu. Mes femmes rioient, & je vis la tricherie; Léreins étoit dans ma chambre : il avoit tout entendu.

M. de Bellerive, aimoit un peu à poliffonner, me fit cent niches pour venger Léreins de mes rigueurs, à ce qu'il difoit; &, l'ayant forcé de s'approcher de mon lit, il voulut abfolument que je l'embraffaffe, après quoi il feroit, difoit-il, inftalé pour avoir les entrées. Il dîna avec nous. M. de Bellerive fortit de bonne-heure, & Léreins refta.

Il voyoit fes affaires en affez bon train; il ne vouloit ni les gâter par trop de précipitation, ni les retarder mal-à-propos. Il étoit, comme l'on dit, au-deffus de fon rôle; ainfi il n'en fut point embaraffé. Il amena la converfation où il la vouloit; je n'en ai point retenu les tournures, mais je n'ai pas oublié que je lui parlai avec beaucoup de fincérité. Je ne lui

diſſimulai point mes ſentimens ; je convins même que je croiois que c'étoit de l'amour ; mais mon devoir, & plus que tout cela, lui dis-je, la réſolution que je prends & que je ne prends pas, lui dis-je, ſans y avoir bien réfléchi, doivent vous aſſurer que tant que je ne verrai rien dans vos deſirs qui me choque, ou qui aille contre mes préjugés, je vous verrai avec un très-grand plaiſir ; mais s'il arrive que vous & moi paſſions les bornes que je m'impoſe, je ſçaurai alors me faire toutes les violences qui ſeront néceſſaires, je ne vous verrai plus, ce ſera pour moi le plus grand malheur ; mais je ſçaurai le braver. Si vous m'aimez réellement, lui dis-je, il ne tiendra qu'à vous au contraire de me faire mener la vie la plus douce, puiſque je me ſens très-diſpoſée à vous rendre des ſentimens plus vifs peut-être que les vôtres pour moi.

Cette façon naturelle à laquelle Léreins ne s'attendoit pas, le déconcerta, à ce qu'il m'a conté dans les ſuites. Il ne pouvoit s'en plaindre, mais il ne voyoit pas que ſes affaires fuſſent fort avancées. Il avoit aſſez de pénétration pour avoir deviné, dans toute ma perſonne, le goût que j'avois pris pour lui. Il n'y eut que le pian

que je formois, qui n'étoit pas dans ses arrangemens. Il fut assez son maître pour en paroître enchanté ; c'étoit la première fois que j'avouois de l'amour, il ne falloit pas m'en faire repentir. Notre conversation fut très-longue, & me parut très-courte. Je me trouvois soulagée d'un pesant fardeau ; rien ne coûte tant que d'aimer sans oser le dire. Je l'avois dit & je ne voyois nulle raison pour me repentir de cet aveu. Je me disois, au bout du compte, quand on a jusqu'à vingt-cinq à vingt-six ans, rempli tous ses devoirs, que l'on a passé l'âge des étourderies, que l'on a un mari qui ne fait aucun cas de notre cœur, on doit être libre d'en disposer pour un homme qui le mérite.

Rien ne contrarioit ma passion. Je ne l'irritois point par ma propre résistance ; c'est, je pense, ce qui en rendit les progrès moins prompts, qu'ils ne le sont ordinairement : rien ne la faisoit éclater au-dehors, mais elle n'en prenoit pas moins des racines bien profondes. La vie que je menois n'étoit pas aussi tranquille dans l'intérieur, que lorsque j'avois chez moi le Marquis de Garence ; mais, en revanche, les momens où je pouvois entretenir Léreins étoient d'une toute autre vivacité, sans

que j'euſſe encore à me plaindre de ma conduite. C'eſt à peu près dans ce temps-là que je devins groſſe de Mademoiſelle, dit la Comteſſe, en montrant ſa fille. Ma groſſeſſe fut ſi heureuſe, que ne me ſouciant point de la déclarer, je pouſſois très-avant ſans que l'on s'en doutât. J'allois & venois à la ville, à la campagne, & toujours Léreins trouvoit le moyen d'être des voyages; ils ne m'auroient guères amuſés ſans lui. J'accouchai fort heureuſement; il me tint aſſez fidèle compagnie; la vie ſédentaire à laquelle il s'aſſujettit alors en ma faveur, fut la première obligation que je lui eus; j'aurois voulu lui devoir bien d'autres choſes: la reconnoiſſance n'embarraſſe que ceux qui n'ont pas l'ame aſſez bien placée pour l'avouer. J'avois l'ame placée ſingulièrement bien pour lui; ainſi je me rappellois à chaque inſtant tout ce qu'il faiſoit pour moi.

Peu de mois après mes couches, M. de Bellerive tomba malade; j'avois trop lieu de me louer de ſes attentions, pour ne pas me conduire comme il eſt d'uſage dans les ménages même les moins heureux. Je ne le quittai point; Léreins partagea encore mes peines. Je perdis M. de Bellerive après ſix mois de veilles & de fatigues, ſous leſquel-

les je me figurois que j'aurois ſuccombé ſans Léreins, qui remplit, à mon égard, tous les ſoins de l'amitié, & je lui tenois compte même de ce qu'il ne faiſoit pas.

M. de Bellerive me traita à ſa mort comme pendant ſa vie; c'eſt-à-dire, que ſans que j'euſſe à me louer de lui, je n'eus pas à me plaindre. Il ne me marqua pas plus de confiance par ſes diſpoſitions que je lui en avois connue. J'eus bien des tracas; je fus à la campagne durant les premiers mois; Léreins ne pouvoit y venir, je ne l'aurois pas même ſouffert : mais il me rendit, pendant mon abſence, beaucoup de petits ſervices. Il venoit me rendre compte, de temps-en-temps, de tout ce qu'il arrangeoit de concert avec mes parens, leſquels me rendoient auſſi des témoignages de ſon zèle pour mes intérêts. Il étoit garçon, il s'imagina alors que je devois être très-riche par moi-même, attendu certaines clauſes de mon contrat de mariage, qui, effectivement, me donnoient l'air très-opulent; mais quelques dérangemens dans les affaires de mes parens maternels, de qui je devois hériter, firent évanouir toutes mes eſpérances de ce côté-là. Je n'avois jamais compté ſur ce bien; ainſi je n'en reſſentis aucune privation, & je reſtai avec le bien que j'ai, non pas en état de

vivre comme je faisois avant d'être veuve, mais assez à mon aise.

Après sept à huit mois de retraite, Léreins me voyant à la ville, où j'étois revenue plus entièrement à lui que jamais, me proposa de m'épouser. Cette idée de mariage ne me plaisoit pas beaucoup; d'ailleurs, je lui fis sentir que si la discussion dont il étoit question tournoit à mon désavantage, que j'aurois très-peu de biens libres à moi pour lui faire une fortune, & qu'il auroit un jour des regrets de s'être laissé entraîner à sa passion; au reste, sans lui rien promettre, je ne le rebutois point. J'avois encore quelques mois à donner aux usages du monde. Ainsi ma résistance ne tendant qu'à gagner du temps, comme il le desiroit lui-même, nous n'en fumes ni mieux, ni plus mal ensemble.

Dans la situation où j'étois, je voyois peu de monde, & Léreins qui avoit ses entrées, attendu mes affaires dont il s'étoit chargé, passoit presque toutes les journées entières avec moi. Il y avoit déjà treize à quatorze mois que j'étois veuve, lorsqu'un jour dans un de ces momens, où nous jouissons avec tant de plaisir de l'avantage d'être seuls, en prit occasion pour me dire. Eh bien ma belle Comtesse (c'étoit volontiers le nom qu'il

me donnoit tête à tête), ſans tous vos beaux ſentimens qui vous empêchent, dites-vous, (pour mon plus grand bien) de nous unir, nous ſerions actuellement au comble de la félicité. Qu'auriez-vous de plus, lui dis-je, en lui tendant la main, je ne vous aimerois pas davantage que je le fais, je ne vous ouvrirois pas mon cœur avec plus de franchiſe, nous ne pourrions pas allonger les jours pour paſſer plus de momens enſemble. Mais je vous poſſéderois, me dit-il, vous ſeriez à moi; au lieu de reſſentir près de vous des tourmens, que je cherche en vain à vous cacher, je ne m'occuperois qu'à vous faire jouir du plaiſir de me rendre heureux. Quoi vous n'êtes pas heureux, mon cher Léreins, cachez-moi donc encore vos malheurs, puiſque ce n'eſt ni par caprice, ni par défaut d'amour, que je ne les fais pas ceſſer; vos peines me ſont plus cruelles que vous ne croyez.

Je parlois avec tant de ſincérité qu'il en fut attendri, à un point qui me troubla plus que jamais je ne l'avois été. Il retenoit ma main qui preſſoit la ſienne, il me demanda l'autre. Mes yeux attachés ſur les ſiens n'y voyoient que ſon amour.... Je n'étois plus la maîtreſſe de le repouſſer, ni de m'échapper, lorſque je me ſentis toute entière

en ſon pouvoir. N'abuſez pas de votre avantage, lui dis-je, mon cher Léreins, reſpectez vos droits, ne me rendez pas indigne de vous. Vous n'en ſerez indigne, me répondit-il, avec le ton que la vraie paſſion peut ſeule rendre, que quand vous ceſſerez de m'aimer. Je ne la ſerai donc jamais. Ce fut la ſeule parole qu'il me fut poſſible de proférer ; il s'étoit ſi bien emparé de tous mes ſens, que les efforts que je voulois faire furent vains, & j'éprouvai que c'eſt au moins une imprudence que de vouloir combattre & contre ce que l'on aime, & contre ſoi-même.

Léreins fut content. Il ne m'entretint plus que de ſes projets pour l'avenir, & de l'union qui le flattoit. Le témoignage de mon cœur, que je ne trouvois coupable d'aucune fauſſeté, ni d'aucun dommage fait à perſonne, me parut peu accablant ; pour dire plus vrai même, il me ſembla que n'aiant uſé que du droit légitime & naturel de diſpoſer de ſoi, je n'avois nul reproche à me faire ; ainſi les réflexions que j'avois craint de loin s'évanouirent alors. Je ne me trouvois ni coupable, ni malheureuſe, puiſque je n'avois eu que des intentions généreuſes, en différant de m'unir avec Léreins, & que ce n'étoit pas ma faute, s'il avoit voulu

devancer ce temps. Les cérémonies me parurent dès lors moins néceſſaires au bonheur de la vie, & je me figurois que dans peu nous accorderions cette déférence au Public. Ainſi je fus fort tranquille, quoique dans un genre de vie, dont je n'aurois oſé former l'idée trois mois auparavant.

Tout ce que j'avois éprouvé de douceur dans le commerce du Marquis de Garence, n'étoit rien au prix du bonheur dont j'étois occupée. Je ne voyois rien que de ſatisfaiſant autour de moi & dans l'avenir; la perſévérance, les ſervices de Léreins, l'envie qu'il avoit de ſe lier à moi, tout me répondoit de lui; mon cœur ne me laiſſoit aucun doute que ce goût put jamais finir, & ſi mes affaires d'intérêt venoient à tourner différemment de ce que j'eſpérois, je me diſois, ce ne ſera plus ma faute. Puiſque Léreins a voulu paſſer par-deſſus cette conſidération, je le dédommagerai des richeſſes, par des ſoins & des attentions qui le ſatisferont, puiſqu'il connoît le prix des ſentimens.

Je paſſai ainſi près de ſix mois dans une ſituation d'eſprit & de cœur délicieuſe. Quand je jettois les yeux ſur le paſſé, je me reprochois de m'être crue parfaitement heureuſe par l'amitié de Garence: effective-

ment, un amour rempli de confiance & d'eſtime mutuelle, eſt un état auſſi ſatisfaiſant qu'il eſt rare.

Léreins, juſqu'à la déciſion de la diſcuſſion que nous attendions, ne ceſſa de ſe donner des ſoins pour moi; j'en avois moins de reconnoiſſance, puiſqu'il travailloit pour lui-même. Comme mon attachement pour lui redoubloit chaque jour, j'en étois venue au point où l'on ſe ſent, pour ainſi dire, transformée en ce que l'on aime, & où il n'eſt plus queſtion de reconnoiſſance; où tout ce que l'on fait l'un pour l'autre émane d'une ſource ſi féconde en bonne volonté, que les ſentimens ordinaires vous paroiſſent dans un lointain ridicule. Je ne doutois nullement que Léreins n'éprouvât la même façon de ſentir; ainſi, il y avoit déjà bien du temps qu'il avoit retranché les petits ſoins, ſans que je m'en fuſſe apperçue.

Enfin la déciſion de mes prétentions étoit le terme où mon erreur devoit ceſſer. Dès que je ne fus plus riche, je ne fus plus aimable, peu à peu cet homme ſi vif, ſi ardent pour mes intérêts, ne crut plus devoir ſeulement me ménager. Son caractère, contraint juſqu'alors, reprit ſon état naturel; il ne gagnoit pas à ce changement; je ne vis plus qu'un homme plein d'humeur, dont l'eſprit

l'esprit devenoit inutile dès qu'il ne lui servoit plus à ses fins. Cette modestie qu'il avoit adoptée, parce qu'il avoit connu le cas que je faisois de cette vertu, disparut entièrement. Satisfait de la probité dont il faisoit profession, il ne se croioit plus obligé à la faire aimer, vivant avec mes amis & mes sociétés, comme il m'avoit paru vivre avec moi, avant que de m'aimer. Il ne faisoit aucuns frais pour leur plaire, rapportant tout à lui-même; il étoit dur dans la société, il étoit mauvais maître. Je ne doute pas même qu'il ne soit un mari tyran. Sa passion satisfaite, je ne tardai guères à voir cette métamorphose : je la craignois & n'osois la croire, lorsqu'il eut la charité de me tirer tout-à-fait de l'erreur où je me plaisois encore.

Il étoit question de quelque arrangement dans ma maison. Habituée à le consulter sur tout, je lui en parlai avec ma franchise ordinaire. Vous me regarderiez, Madame, dit-il, comme un malhonnête-homme, si je vous entretenois davantage des idées où je vous vois persister, sans vous rappeller que vous-même m'avez défendu d'y penser. Quoi donc, lui dis-je ?... Vous devez vous rappeller, Madame, que c'étoit la décision de la discussion que vous aviez avec

Meſſieurs vos oncles, qui devoit être celle de mon ſort : ſi j'avois une fortune plus brillante, je vous l'offrirois pour vous dédommager de ce que vous avez perdu, mais trop peu riche pour faire votre bonheur, il y a long-temps que je travaille à m'arracher toute idée d'une union qui vous rendroit malheureuſe.

J'étois encore aveugle, il falloit l'être beaucoup pour lui répondre. Léreins, lui dis-je, quand je vous avois refuſé d'entendre à aucune liaiſon indiſſoluble, c'étoit la crainte de ne pouvoir vous rendre auſſi heureux que je deſirois, j'avois fixé le terme de ce que je regardois comme mon bonheur, & que vous appelliez le vôtre, à la déciſion de mon affaire, afin de vous faire avec le don de ma perſonne trop peu conſidérable pour mon amour, celui d'un bien dont je pouvois diſpoſer, & qui vous ſerviroit de dédommagement du peu que je vaux. Je n'ai pas attendu à ce moment pour ſentir que vos idées avoient changé avec ma fortune. Trop occupée de vous & de vos intérêts, je n'avois garde de vous reparler d'un engagement que j'ai contracté ſeule, & auquel vous n'avez donné aucun conſentement. Je veux vous aimer libre, vous voir tel, & n'avoir qu'à m'occuper du ſoin de

vous plaire toujours. Je ne vous reproche point un amour que j'ai adopté, je ne vous en parlerai jamais, s'il offenſoit un jour, ou votre délicateſſe, ou vos devoirs : je me ſuis montrée à vous à cœur découvert ; ſi je vous ai parû mériter quelques ſentimens, conſervez-moi du moins ceux de l'amitié; vous n'aurez jamais de plus ſincère, ni de plus tendre amie. Si l'amour vous parloit encore, pourquoi y renoncer, je ſuis trop entièrement à vous pour vous preſcrire des bornes. Ah! Léreins, ſe peut-il que vous ſoyez changé, lorſque je ſens au fond de mon cœur plus d'amour que jamais.

Je trahirois, me dit-il alors, tout à la fois, la reconnoiſſance & la vérité, ſi je vous cachois mon cœur; il a été à vous ſans réſerve; j'ai cru que nous vivrions heureux étant unis; mais cette union peut-elle, doit-elle même ſubſiſter à votre âge & au mien? Trop aimable pour n'être pas l'objet des vœux de gens qui valent mieux que moi, vous vous laſſeriez bien-tôt de mes fers, & puiſque la fortune ne nous a pas fait naître l'un pour l'autre... Il faut vous avouer, ajouta-t-il, que j'ai cédé à l'importunité de mes parens qui ont arrêté hier un mariage avantageux pour moi, & dont une des premières conditions a été que je ceſſerois de vous

voir, avec la même assiduité, parce que des méchans esprits ont donné des inquiétudes sur cela aux parens de la jeune personne, que je dois ménager. On vouloit surtout que je rompisse avec éclat. Je sçais trop tout ce que je me dois à moi-même, pour faire une pareille démarche : j'ai même fort assuré que l'on pouvoit tout rompre, si l'on exigeoit que je fisse le sacrifice entier. Oui, ma belle Comtesse, je vous verrai moins occupée de moi, mais toujours aimable & toujours de mes amies.

Je ne sçai ce qu'il devint alors, il y avoit déjà plus de deux heures, à ce que me dirent mes gens, qu'il étoit sorti, lorsque je m'apperçus que j'étois seule, & que sans doute je revins de l'accablement où il me laissa. Il faut avoir aimé d'aussi bonne foi & avec autant de vivacité, pour connoître mon état ; je ne m'en prenois ni à lui, ni à moi ; mais le sort n'étoit-il pas trop injuste de ne lui avoir pas laissé le cœur que je lui croyois.

L'ame assez forte pour vouloir triompher de mon mal, je crus qu'il n'y avoit de moyens de me tirer de l'état violent où j'étois, qu'une extrême dissipation. Dès le lendemain je laissai ma porte ouverte ; je vis mes connoissances. Le hasard fit qu'il s'en

préſentât beaucoup, & la contrainte fut ſi violente que j'en pris la fièvre, dès la même nuit, & j'eus une maladie en regle, qui me mit à la mort, plus encore parce que je n'en voulois pas faire connoître la cauſe, que par le mal lui-même, qui accrut au point que l'on me condamna. Il n'y a que les voyages que j'ai faits, deux années de ſuite, aux eaux, qui m'ayent remis, non pas entièrement, mais du moins aſſez pour que j'aie pu apporter le ſeul reméde qui convienne à un pareil mal; mais je remettrai à vous en entretenir à un autre jour.

La Comteſſe ayant fini de parler ce ſoir-là, on ne manqua pas de traiter Léreins de monſtre à étouffer, & de le charger de toutes les imprécations que purent imaginer les femmes. Oui, ſexe charmant, vous avez cela de louable, c'eſt que vous faites cauſe commune dans les grandes occaſions. Il n'y en a guères de plus intéreſſante pour votre république, après les procès que vous faites ſans appel aux maris jaloux, que ceux que vous croyez devoir faire aux amans infidèles.

Mademoiſelle de Bellerive n'avoit oſé parler; cette matière paſſoit ſa compétence, elle étoit, dans le vrai, d'une toute autre importance que la première; ainſi elle attendit d'être ſeule avec ſa mere, pour lui faire part de ſes réflexions.

Alors, elle lui dit, je ne reviens point, maman, de ce que vous nous avez conté ce ſoir; mais, maman, vous nous avez dit des choſes bien fortes, & ſi vous n'étiez pas vous-même, j'aurois cru, à vous entendre, que vous aviez vécu avec M. de Léreins bien ſingulièrement. Ma fille, reprit Madame de Bellerive, je n'ai pas prétendu vous donner des principes d'une morale auſtère, en vous racontant les égaremens de mon cœur; l'on vous a fait connoître dans votre jeuneſſe ſur quelles règles nous devons former nos plans de vie; il eſt temps de vous apprendre ce que c'eſt que le monde. Gardez-vous de le juger par les apparences, ni d'apprécier au-delà de leur valeur les perſonnes que vous y verrez. Vous avez peut-être une haute idée de ma vertu, parce que je vous l'ai toujours conſeillé, & que j'ai tâché de vous inſpirer pour elle tout le goût poſſible : il vaut mieux pour vous & pour moi, qui deſire conſerver votre confiance avec votre tendreſſe, que vous connoiſſiez toutes mes foibleſſes par ma propre bouche; ne doutez pas que je n'aie eu les plus grandes pour Léreins; je ne veux ni vous les cacher, ni les excuſer. Je ſouhaite, pour votre bonheur, que vous ne ſoyez jamais dans le cas de me juſtifier; en éprouvant les mêmes malheurs.

Si vous n'étes pas née tendre & auſſi ſenſible que moi, vous menerez peut-être une vie plus heureuſe. Si vous tenez de moi par le penchant, toutes les règles, tous les préſervatifs imaginables ne vous garantiront pas des égaremens où le beſoin d'aimer vous entraînera. Soyez vraie, attachez-vous aux vertus qui rendent reſpectable un cœur tendre. Réfléchiſſez ſur ma vie, je ne vous cacherai rien de ce qui m'eſt arrivé par la faute de ce cœur qui m'a toujours conduit. Ne blâmez jamais la foibleſſe des autres; quand vous les connoîtrez, qu'elles vous ſervent, ma fille, à vous préſerver des mêmes écueils, & s'il n'eſt point en votre pouvoir d'acquérir les vertus de votre ſexe, faites du moins reſpecter vos foibleſſes, en les accompagnant de toute la candeur & des vertus qui caractériſent un galant homme.

L'on recommande ſi fort aux jeunes perſonnes de conſerver l'extérieur, on leur fait tant de honte de l'aveu de leurs foibleſſes, qu'il n'eſt pas étonnant qu'elles deviennent fauſſes. Si, ſans ma participation, on vous a élevée de la ſorte, n'oubliez jamais, ma chere enfant, ce que je vous dis aujourd'hui: il vous ſera plus aiſé de vous garantir des dangers de l'amour par le reſpect qu'inſpirera votre candeur, que par toutes les ſé-

vérités que vous montreriez lorſque, pour les oppoſer aux dangers que vous rencontrerez, vous ſerez obligée d'agir contre vos penſées, ou contre le témoignage de votre cœur. Qu'eſt-ce qui m'a garanti de la violence de la paſſion qu'avoit conçu pour moi le Marquis de Garence? C'eſt, qu'il voyoit la vérité de mon cœur; il en avoit pris tant d'eſtime, qu'ayant ſouvent réſolu de profiter de la grande liberté que lui donnoit mon amitié pour lui, je l'ai toujours déſarmé par la candeur de mon caractère. Je n'ai jamais oppoſé de digue à ſon impétuoſité, j'en avois pitié; elle ne m'offenſoit point; je paroiſſois céder dans le temps que ma réſiſtance étoit la plus efficace.

Je me conduiſois de même avec Léreins; &, ſi je n'avois pas été vaincue par ma propre volonté & par un penchant violent, que je voulois d'autant moins combattre, que j'aurois voulu le ſuivre toute ma vie, ſoyez ſûre que je n'aurois pas eu à rougir de mes foibleſſes avec lui. Il m'auroit quitté, cela n'eſt pas douteux; mais peut-être auroit-il encore abuſé de ma bonne foi, pendant trois ou quatre ans, & j'ai donc été trop heureuſe de m'en défaire à ce prix, puiſque ce n'étoit qu'un amant, & que ce n'étoit pas un ami ſûr & tel que mon cœur me le montroit.

Mademoiſelle de Bellerive qui n'avoit point encore eû d'exemple d'un pareil aveu, étoit agitée de mille diverſes penſées, elle crût pouvoir les rectifier à l'aide d'une ſeconde queſtion.

Maman, permettez, lui dit-elle, que je vous demande lequel de ces deux hommes vous haïſſez le moins aujourd'hui.

Ma fille, lui répondit Madame de Bellerive, je ne hais ni l'un, ni l'autre. J'ai toujours pour eux une eſpéce d'inclination que je ne ſçaurois trop vous définir. Je conçois bien que l'on puiſſe haïr un ami qui nous a trahi, ou un amant, qui, non content de nous quitter, veut nous perdre, nous déshonorer, ou nous ſacrifier; mais ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne m'ont trompé ; c'eſt moi qui me trompois en les appréciant. J'avois cru Garence un ami tendre & fidéle, rempli de confiance en moi; c'étoit un amant qui ſe montroit à mes yeux ſous la forme qu'il croyoit me plaire davantage. Laſſé d'un rôle qui ne l'approchoit point de ſon bût, il l'a quitté; il m'a laiſſé voir en ceſſant de me faire illuſion, que ce que je prenois pour de la confiance, étoit pure complaiſance à recevoir la mienne. Quand il m'entrenoit de lui, c'étoit par amour-propre, pour m'étaler le beau de ſon

caractére ; il n'étoit pas dans le cas de me faire de mauvais tour ; d'ailleurs, c'eſt ce qu'on appelle un galant homme ; je regarde mon amitié pour lui, comme les liaiſons de Couvent, qui nous ſemblent devoir durer toute la vie, & qui nous rendent celles avec qui nous les avons formées, un peu plus intimes que la plupart des connoiſſances.

A l'égard de Léreins, c'eſt encore moi qui me ſuis trompée. Ce n'eſt pas ſa faute ſi j'ai cru que le goût qu'il avoit pris pour ma perſonne étoit un penchant violent de ſon cœur qui le rendoit digne du mien. Il n'eſt peut-être pas capable d'aimer mieux qu'il ne faiſoit ; &, quand ſon goût a ceſſé, il me l'a dit ; il eut peut-être été mieux de ménager davantage mon amour-propre, & mettre moins de dureté dans ſes adieux ; mais que fait la forme en pareil cas? d'ailleurs, j'aime à excuſer ceux que j'ai aimés, pour avoir moins à me plaindre de moi-même. Léreins n'a point trahi ma confiance ; je ſçai qu'il a toujours parlé de moi dans les termes que je pouvois deſirer. Je ſuis aſſurée qu'il me ſerviroit s'il en trouvoit l'occaſion. Il faudroit donc à préſent, pour vous ſatisfaire, vous dire celui que j'aime le mieux. Comme mes ſentimens pour Léreins

ont été d'une toute autre vivacité que ceux que j'avois pour Garence, je crois que je préfere Léreins ; d'ailleurs, l'on s'attend plutôt à trouver un amant volage, qu'un ami refroidi ſans ſujet; &, s'il falloit haïr, je crois que je haïrois davantage celui qui m'a privée du plus grand bien, & je haïrois Garence; mais je ſuis bien éloignée de ce ſentiment à ſon égard.

Enfin, maman, reprit Mademoiſelle de Bellerive, je vois que cette avanture vous a fait pencher pour le ſyſtême de M. le Chevalier; mais il ne faut pas conclure, pour une fois qu'il ait raiſon, puiſque vous avez connu M. de Garence ſans vivre avec lui. Oui, ma fille, mais comptez que j'ai été cinq ans à le connoître, & que j'en ai été trois encore à me tromper au ſujet de Léreins. Sans la recette du Chevalier, j'euſſe peut-être encore perdu deux ou trois ans avec lui. Ne croyez pas que je l'aie employé à deſſein ; mais elle m'a réuſſi cette fois là. Il eſt malheureux, ajouta Madame de Bellerive, que les réflexions ne nous viennent le plus ſouvent que d'après l'expérience, ſans quoi la jeuneſſe arriveroit bien plutôt à la perfection & au bonheur.

Les Dames qui avoient entendu le ſecond récit de la Comteſſe, étoient mon-

tées chez elle & je les avois ſuivies. Elles me féliciterent d'avoir trouvé une auſſi bonne reſſource pour ma cauſe ; elles étoient dans le dernier étonnement de ce que Madame de Bellerive faiſoit ſi peu de façon de leur conter des choſes que les autres femmes ſe gardent bien de jamais avouer ; mais, en même temps, elles convenoient qu'elles ſentoient au fond de leur cœur, un reſpect pour ſes bonnes qualités, qui en devenoit d'autant plus grand, que la ſincerité de cet aveu répandoit ſur toutes ſes actions une candeur peu commune. L'une d'elles, cependant, ne pouvoit ſe réſoudre à approuver qu'elle eut rendu ſa fille témoin de cette naïveté. Je ne pus m'empêcher alors de prendre le parti de la Comteſſe. Que vous a-t-elle donc appris, Meſdames, leur dis-je ? qu'elle n'avoit pas eu le Marquis, que tout Paris lui a donné pendant cinq ans, & qu'elle avoit eu pendant ſix à ſept mois Léreins qu'on lui avoit donné pendant trois ans. Ainſi, ſelon vos opinions, elle y gagne beaucoup ; &, ſelon moi, il vaut mieux pour la bonne éducation de ſa fille, qu'elle lui apprenne elle-même, ce que vous nommez ſes déportemens, que ſi elle faiſoit la veſtale pour être démentie par les premiers qui cauſeront en liberté avec ſa fil-

le. Croyez, d'ailleurs, que cette femme a du bon ſens, & qu'elle tire parti pour la perfection de cette fille, qui eſt très-bien élevée, de tout ce qu'elle ne ſemble raconter que pour vous amuſer. Ne voulez-vous pas qu'elle aille lui faire ſes morales devant vous; elle a trop de monde pour cela; mais laiſſez-la faire, elle fera de ſa fille une perſonne fort ſenſée.

Le lendemain à l'heure où l'on ſe raſſemble à la Campagne où nous étions, l'on ne manqua pas d'annoncer la lecture; c'étoit une façon de parler pour ſe défaire de quelques hommes qui n'aimoient pas plus cet amuſement que la Comteſſe n'aimoit leur diſcrétion. Dès qu'ils furent ſortis, on la pria de nous raconter ce qu'elle nous avoit promis.

Vous vîtes hier, Meſdames, dit-elle, comment j'ai perdu depuis l'âge de dix-neuf ans, juſqu'à vingt-neuf, un temps précieux, voulant toujours acquérir un ami & ne pouvant y parvenir. Ma maladie m'ôta cette idée, puiſque je ne doutois pas qu'elle ne fut la dernière de ma vie, que je regrettois peu, puiſqu'il falloit la paſſer ſeule au monde, & n'avoir plus aucune confiance dans les hommes. La force de mon tempérament m'ayant tiré du danger, je me rendis aux

Eaux de Plombières. Ce remède qui me procuroit une grande dissipation, fut assez de mon goût ; je crus m'y être amusée : ainsi la cause de mes maux devenant moins présente, ils semblerent diminuer. Je riois quelquefois de l'imbecillité des Médecins qui exerçoient leur art à compter les verres d'eau auxquels je sentois fort bien que je ne devois rien, & aucun ne comptoit la variété des visages que l'on y rencontre, ainsi que celle des caractères, qui, joints à la grande liberté que l'on a établi dans ces lieux là, en font le meilleur & le plus efficace des remédes.

J'y vis un Médecin Espagnol qui voyageoit. Il avoit l'air fort à son aise, & de ne s'occuper de son art que par manière d'amusement. Je lui fis beaucoup de questions sur mon état ; c'étoit la mode. Nous étions seuls un jour, & cet homme ayant bien regardé si personne n'écoutoit, me dit en assez mauvais François : Madame, je ne veux pas être lapidé ici ; donc, il faut qu'en public je parle comme les gens de ma profession ; mais vous êtes trop naturelle, pour que l'on veuille vous tromper. Si vous me disiez au vrai la cause de vos maux, je vous en prescrirois le remède. Pourquoi, croyez-vous, lui dis-je, que je ne vous la dirois pas, nous sommes

accoutumés en France à nous confeſſer à nos Médecins ; ils ſont les dépoſitaires de nos intrigues. Oui, me dit-il, des Dames qui ſe portent bien, & qui jouent les malades; mais vous l'avez été réellement, vous l'êtes même encore; &, pour vous éviter la peine de me raconter vos maux, je m'en vais vous les dire, vous en aurez plus de confiance au remède ſi j'ai deviné.

Votre mal vient, Madame, d'un grand chagrin; ce n'eſt pas la perte d'un procès, ce n'eſt peut-être pas même celle d'un mari, à moins qu'il ne fut votre amant, & nous ne voyons guères de pareils phénomènes; mais il eſt certain que votre chagrin eſt dans le cœur. Ou vous aimez encore, ou vous avez aimé avec violence. On vous a quitté; car ſi l'on étoit mort, la raiſon auroit pris plutôt le deſſus. Vous avez un ennemi qui vous tuera, ainſi qu'il traite la plupart des femmes; il en tue plus que mes Confrères : il faut, Madame, le prévenir, venir aux Eaux, y reſter tant qu'il y aura de la diſſipation. Si Plombières ne vous amuſe plus, allez ailleurs, voyagez, n'importe que ce ſoit mal à votre aiſe : la diſſipation en ſera plus grande; il faut vous lever matin, l'air eſt alors plus pur, & puis la journée étant longue, vous vous agiterez davantage. Dès qu'il eſt

nuit, on reſte par force à la même place, & l'humeur taciturne en acquiert plus de poids. D'ailleurs, quand on s'eſt levé matin, on deſire ſon lit, on s'y endort tout de ſuite, l'on n'a plus le temps de ſe rappeller ſes peines. La plupart des femmes ſe font un plaiſir de ſe retracer dans leurs rideaux les idées qui les agitent; de-là viennent les ſommeils pénibles. Comment voulez-vous que l'on dorme à ſon aiſe, quand le corps n'a pas beſoin de repos, & que l'ame le fuit? Ne ſoyez au lit que ſept heures, quittez-le en le regrettant. Voilà, Madame, tous les remedes qui vous conviennent. Chaſſez de chez vous les Médecins, ce ſont des empoiſonneurs, qui aimeroient mieux tuer leurs meilleurs amis, que de ne pas conſeiller quelques drogues; elles ont beau être ce qu'ils appellent indifférentes; elles entraînent avec elles l'idée du mal, & cela ne guérit point l'ennui. Voilà, Madame, votre ſeul mal.

Si vous pouviez occuper votre cœur, je vous répondrois bien-tôt de votre ſanté, me dit-il encore, mais j'ai trop d'expérience des hommes pour vous répondre que ce remède ſoit aiſé. Il vous faut, au caractère que je vous connois, Madame, un homme vertueux, ſenſible & de bonne-foi, &

les

les femmes d'aujourd'hui ont rendu tous ces hommes-là ſi farouches qu'ils ne ſe préſentent plus devant elles. D'ailleurs, l'eſpéce n'en eſt pas bien commune. Il ſe leva en me diſant, ſi j'en trouve un, je vous l'enverrai; il faut voyager pour cela; mais faites-lui un peu d'avance, me dit-il en riant, ſans quoi il eſt difficile que ceux de la bonne eſpéce s'apprivoiſent. Adieu, Madame, conſultez tant qu'il vous plaira; ceux qui vous parleront différemment, auront peut-être votre argent : je n'en veux point, à moins que je ne vous envoye le reméde; quand vous l'aurez goûté, vous me le payerez bien cher; mais je n'y prétendrois que l'honneur d'avoir rendu heureuſe la plus aimable femme que j'aie vue dans tous mes voyages. Voilà une déclaration de votre nation, lui dis-je, elles ſont un peu exagérées; mais n'importe, ne vous en allez pas; je ſuis aſſurée de l'impoſſibilité du reméde que vous me conſeillez : donnez-moi du moins le moyen d'attendre que vous ayiez rencontré le ſpécifique qu'il me faut. Beaucoup de diſſipation, Madame, me dit-il, en attendant un amour parfait, & il ſortit.

Je trouvois aſſez ſingulier que cet homme, à me voir depuis quinze jours, eut deviné mon mal; je crus pendant quelques

jours, qu'il avoit voulut s'amuser, & qu'il avoit fait de pareils contes aux autres femmes qui étoient aux Eaux; cependant j'appris que non, qu'il y en avoit à qui il avoit donné des remédes, & dont il avoit fort bien jugé les maladies. D'autres, qui se portoient bien, il les avoit louées de leur attention à conserver leur santé par l'usage des Eaux, & leur prescrivoit d'user modérément de ce reméde, crainte d'être obligées d'y avoir recours dans les suites malgré elles. J'étois la seule à qui il eut parlé comme il avoit fait; ainsi je demeurai très-convaincue qu'il falloit me dissiper.

Après la première saison des Eaux, j'allai en Alsace avec une Dame de Strasbourg, qui me plaisoit assez & qui m'avoit offert sa maison pour un mois, qui étoit le temps que je voulois mettre d'intervale entre les Eaux. Ce voyage remplit mon objet; j'y pris l'habitude de me lever matin. Je vis à Strasbourg bien des mouvemens, puisque c'étoit en 1742, temps où les Armées étoient en Bohême & en Bavière, & pendant lequel Strasbourg étoit le point du plus grand abord de tout ce qu'il falloit à ces Troupes. De-là, je revins aux Eaux; &, toujours attentive aux moyens de dissipation, j'arrangeai avec les

Sociétés que l'on y contracte, des voyages pour l'Automne.

Je revins à Paris au mois de Décembre, & j'y apportai une eſpéce de Philoſophie, qui, dans le fond, pouvoit bien être de l'humeur. Je fuyois le grand monde; je renonçai, ſans le dire, aux voyages de Verſailles; je les trouvois inutiles & très-fatiguans, quand on n'a qu'une fille. Je n'allois plus au Bal, que j'avois beaucoup aimé, parce qu'il falloit ſe coucher trop tard, & que me levant matin, j'éprouvois qu'effectivement le ſoir j'étois laſſe.

Je m'ennuyois de recevoir du monde chez moi; je m'y étois fait des occupations; quelquefois, & même ſouvent, mes ouvrages m'attachoient; &, au lieu de ſortir comme je l'avois réſolu, je mangeois ſeule, après quoi je liſois, juſqu'à ce que le ſommeil vînt terminer ma journée. Celles que je paſſois ainſi, diminuoient au vrai le fond de gaieté qui me ſoutient; je ne m'appercevois point du mal que cela me faiſoit, & ce n'étoit que par réflexion ſur les conſeils de mon Eſpagnol, que je n'adoptois pas en entier cette maniére de vivre ſi contraire à mon tempérament, mais qui plaiſoit ſi fort à ma ſituation.

Je trouvois Paris beaucoup moins à mon gré que les années précédentes; je faiſois

des projets pour m'en tirer, peut-être tout-à-fait, sans avoir cependant encore de plan fixe. L'éducation de ma fille me préparoit des amusemens assez continuels selon mes idées, pour que je ne craignisse pas de m'ennuyer à la campagne; c'étoit-là du moins une de mes idées chéries, & je travaillois à la mettre en exécution avec une ardeur que je prenois pour de la raison, & qui n'étoit au vrai qu'une mysantropie, dont la source étoit aisée à deviner. Ma santé moins bonne aussi contribuoit à me rendre absolument différente de moi-même.

Ce sérieux de ma personne, ainsi que le ton de ma maison que j'avois beaucoup baissée depuis mon veuvage, avoit éloigné la plus grande partie de ce que l'on appelle si ridiculement les amis, & que je n'appelle tout au plus que des connoissances; ainsi j'étois volontiers seule. Au mois de Février, l'on m'annonça M. de Lérac; il y avoit près de deux ans que je ne l'avois vû, & je le croyois au nombre de ceux qui, sans quitter Paris, avoient quitté ma vûe. Je ne pûs m'empêcher de lui témoigner mon idée sur cela. Il est vrai, me dit-il, Madame, que je n'ai rien fait pour être jugé différemment des autres hommes: mais il est encore plus vrai, que depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir,

j'ai été abſent de Paris, vous auriez ſans cela vû mon nom ſur vos liſtes, ſi je n'avois pû pénétrer chez vous. L'on m'a dit que l'on vous voyoit peu, quelques-unes de vos amies s'en plaignent, & j'avois peur, à les entendre, de trouver votre porte fermée; c'eſt pourquoi je m'y ſuis pris de bonne-heure, par la crainte d'être traité comme les viſites.

Il eſt vrai, dis-je, que je vois beaucoup moins de monde que dans le temps que j'avois le plaiſir de vous voir une fois la ſemaine; car je n'ai pas oublié que c'étoit la règle dans ce temps-là. Lérac m'apprit la cauſe de ſes abſences, il m'aſſura de la part qu'il n'avoit ceſſé de prendre à tout ce qui m'étoit arrivé, & m'ajouta même qu'il avoit été très-exactement informé de mes affaires; que ce n'étoit que par la certitude où il avoit été de ſon inutilité, près de moi, qu'il n'avoit pas fait un voyage exprès pour venir m'offrir de m'aider dans les choſes où une femme eſt plus embarraſſée que les hommes. Je traitai cette politeſſe comme un compliment, & il m'en parut offenſé, & me dit, Madame, je n'aurai jamais vraiſemblablement d'occaſion de vous marquer mon attachement, & j'aurois deſiré de vous prouver, du moins une fois, que j'ai de la

reconnoiſſance de ce que M. de Bellerive a voulu faire pour moi, & des politeſſes que j'ai reçues de vous. Si, dans les ſuites, Madame, ajouta-t-il, vous voulez employer mon zèle, comptez ſur moi comme ſur un de vos ſerviteurs.

Il me raconta que M. de Bellerive avoit voulu le faire connoître particulièrement du Miniſtre, & qu'il lui avoit obligation de quelque avancement, ou du moins de ce que le Miniſtre, dans une autre occaſion, ne l'avoit pas traité en homme qui ne lui auroit pas été connu.

Lérac paroiſſoit ſe plaire avec moi, puiſque ſa viſite fut de près de trois heures. Je travaillois à de la tapiſſerie, & nous causâmes de beaucoup de choſes. Nous nous fîmes une infinité de queſtions, ſes réponſes & ſa converſation ne reſſembloient point à celles des autres hommes. Il ne s'occupoit guères des tournures qu'il donnoit à ſes phraſes; il en avoit d'extrêmement rudes; mais la probité & l'honneur perçoient de toutes parts. Comme il ſe préparoit à ſortir, je lui demandai s'il avoit diſpoſé de mon jour, depuis qu'il avoit appris que je n'avois plus de maiſon. Je veux du moins, lui dis-je, que vous m'en rendiez l'équivalent, à moins, ajoutai-je, que vous ne ſoyez comme vos

camarades, qui craignent, à ce qu'ils disoient, de s'ennuyer chez moi. Lérac me répondit, si vous aviez besoin de moi, je vous verrois la nuit, le jour, à toute heure ; mais vous n'êtes pas dans ce cas : à quoi vous serviroient mes visites ? Il s'en faut bien que je veuille vous voir plus souvent ; mais je m'informerai de vos nouvelles quelquefois à ces heures-ci. Venez-y souvent, lui dis-je, quand cela ne vous génera pas. N'y comptez pas, Madame, me dit-il, & passa la porte, sans que je pusse lui demander les raisons de cette dureté.

Je fus bien-aise d'avoir revû Lérac, & sa visite ne m'avoit pas paru longue. Je sçus où il logeoit. Je donnai quelques soupers dans l'hyver, & je l'envoyai prier deux ou trois fois : il n'y manqua point ; mais quand il avoit soupé chez moi ; c'étoit fait pour sept à huit jours. La campagne commença de bonne heure, il vint prendre congé de moi ; je lui demandai pour combien de temps. Je n'ose y penser, Madame ; si je suis raisonnable, ce sera au moins pour dix-huit mois, si je ne le suis pas, ce sera pour sept à huit. C'est donc vos affaires qui vous retiendront plus ou moins long-temps, lui dis-je. Non, Madame, me dit-il, ce sont d'autres considérations plus essentielles. Est-

ce votre fortune, lui dis-je. Non, Madame, puisque pour la faire plus prompte, il faudroit revenir ici tous les six mois au moins, ou n'en pas sortir.

Je ne vous presserai pas davantage, lui dis-je, il faut de la discrétion avec ses amis, & je vous mets au nombre des miens. Mais à propos, lui dis-je, je suis bien hardie, car il vous faut dix ans, & vous ne m'avez pas fixé depuis quel temps vous comptez avec moi. Vous traitez-là, Madame, une matière dans laquelle les meilleurs yeux n'y voient pas trop clair. Après la campagne, me dit-il, nous reprendrons cette question. Je m'en ressouviendrai, lui dis-je, il sortit en me disant : Madame, je vois bien que vous n'oubliez rien, n'oubliez pas du moins l'objet de la question.

Au printemps je vis bien des maisons de plaisance, & je conclus un marché pour en louer une qui me plaisoit assez. Ce fut mon occupation dès le mois d'Avril & de Mai. Ma santé revenoit assez bien. Le renouvellement de la saison pouvoit y contribuer, & le séjour de ma nouvelle habitation, où je m'établis à la fin de Mai, me fit espérer que je n'aurois pas besoin de retourner aux Eaux. La bataille d'Etingen arriva au commencement de Juin, elle m'intéressa assez mé-

diocrement; cependant je vis bien de mes connoiſſances de moins, entre autres, je lus dans une liſte, Lérac bleſſé aſſez dangéreuſement. La Cavalerie avoit bien fait; l'on écrivoit que ce Régiment auquel je m'intéreſſois avoit acquis de la gloire, & que Lérac s'y étoit diſtingué. Je lui écrivis & le preſſai de me faire donner de ſes nouvelles. Il reçut tard ma lettre, je le crus mort, & je le regrettois ſincèrement, lorſque je reçus une réponſe de ſa main, qui étoit une plainte qui avoit l'air de la vérité ſur ce qu'il avoit reçu ma lettre ſi tard, que je pourrois douter de ſa reconnoiſſance. Sa lettre le montroit pénétré de ce ſentiment : je lui en ſçus beaucoup de gré.

J'avois eu des reſſentimens de mes maux; je m'étois rappellé mon Médecin Eſpagnol & ſes leçons. Pour les pratiquer, j'avois pris le parti de retourner à Plombières, & je partois pour y aller le jour que je reçus ſa lettre. Je m'y amuſai aſſez bien, ainſi les Eaux réuſſirent; mais pour ne rien omettre, il fallut prendre la ſeconde ſaiſon. On diſoit Strasbourg rempli de bleſſés, de Troupes & de gens qui revenoient de Bavière. Je n'y allai point : d'ailleurs, ma curioſité étoit ſatisfaite par la réponſe de Lérac, ainſi je réſolus d'attendre à Plombières même la

ſeconde ſaiſon. Quelques Chanoineſſes de Remiremont, qui m'y avoient vûe deux années de ſuite, m'engagèrent à aller les voir. Mon parti fut bien-tôt pris. Je réſolus donc de partager mon temps par quelques voyages à ce Chapitre. Je fis part de mes projets à mes compagnes des Eaux. J'en déterminai deux, & leur ſociété, à reſter à Plombières, malgré l'horreur du ſéjour. Dans le vrai que fait le local quand on s'amuſe ? Il y avoit avec ces deux femmes trois hommes dont les maux, ſans doute, étoient ou cachés, ou peu conſidérables. L'un des trois étoit le frere de la plus jeune. Il étoit d'une jolie figure, un peu efféminé & d'une politeſſe aiſée, qui lui tenoit quelquefois lieu d'eſprit; il étoit avec cela fort enjoué; je le trouvois de meilleure compagnie que les deux autres & que tout ce que j'avois vû là. Nous continuions de vivre entre nous comme aux Eaux, c'eſt-à-dire, avec un grand extérieur de liberté. Au retour d'un de mes voyages de Remiremont, vers le 20 d'Août, je fus agréablement ſurpriſe de voir un laquais à Lérac, qui me dit que ſon maître arrivé depuis deux jours, l'avoit chargé de guêter mon retour pour l'en avertir, afin qu'il ſe fît porter chez moi. Il ne marchoit pas encore, ſa bleſſure la plus conſidérable étant à la cuiſſe. Je cou-

rus chez lui : il s'attendrit en me voyant. J'attribuai ſon émotion à l'état de foibleſſe où il étoit, par les douleurs & la quantité de ſaignées. Si l'on pouvoit peindre la reconnoiſſance, elle reſſembleroit à ce malheureux homme, lorqu'il me remercioit de mon empreſſement à le voir. Je croyois, me diſoit-il, être ici ſeul pendant trois ſemaines, avant le retour de la ſaiſon ; je ſuis trop heureux : mon bonheur ſeroit parfait, ſi je n'étois bleſſé qu'au bras, parce que du moins, j'irois chez vous, & je ne ſerois pas expoſé à l'ennui de la ſolitude. Enfin, me dit-il, il faut remercier la Providence, du moins je ſçaurai de vos nouvelles, peut-être pourra-t-on me porter. Non, lui dis-je, Lérac, dans l'état où vous êtes, on n'en cauſera pas en mal. Je reviendrai vous tenir compagnie, je vous menerai des connoiſſances des Eaux, que j'ai ici, du moins nous ſervirons la patrie en contribuant à la prompte guériſon d'un de ſes plus braves défenſeurs. Dès le lendemain je menai à mon malade notre ſociété, & il y fut reglé que ſon logement ſeroit notre cabinet d'aſſemblée, d'abord après les heures de ſes douches. Mes compagnes le trouverent très-aimable ; elles furent charmées, ainſi que moi, de lui être utile. Il nous remercioir

de ſi bonne-foi, que nous lui avions une vraie obligation, puiſque le bien-fait étoit au-deſſous de la reconnoiſſance.

Il y avoit dix à douze jours qu'il étoit arrivé, lorſqu'il m'écrivit de paſſer chez lui, un peu avant la compagnie, ayant un mot à me dire.

Il avoit vû les façons libres & peut-être avantageuſes du frere de la jeune Dame; c'étoit le ſujet de ſon inquiétude. Il me demanda, en entrant, ſi je lui pardonnerois de faire avec moi le rôle d'un ami, avant d'avoir pû mériter ce titre. Parlez, lui dis-je. Madame, continua-t-il, je vais vous paroître bien étrange, puiſque je ne peux vous ſervir qu'en faiſant une médiſance; mais j'ai calculé qu'il vaut mieux vous paroître coupable, que de vous laiſſer dans l'erreur. M. de... me nommant l'homme en queſtion, vous paroît aimable, il l'eſt auſſi; mais je ne peux vous voir vous lier avec lui ſans vous dire que je le connois mieux qu'il ne croit. Premièrement, c'eſt un poltron, je vous en réponds; mais de plus, c'eſt un mauvais ſujet: il s'eſt fait chaſſer d'un Régiment par plus d'une méchante action, & il avoit déshonoré deux femmes que j'ai connues, pour plaire à une créature qu'il entretenoit alors. Il eſt ſéduiſant; vous avez

le cœur tendre, Madame, & fait pour être mieux occupé, que par un ſujet de cette trempe. Pardon, Madame, je vous devois ce ſervice, je ſuis vrai. Qu'il ſoit ce qu'il lui plaira vis-à-vis des autres, cela m'importe peu; mais j'ai craint cet écueil pour vous; il m'a fait frémir.

Le ſervice étoit trop important, pour ne pas exciter ma reconnoiſſance; car, quoique je fuſſe fort éloignée du danger que Lérac appréhendoit, il me rendoit réellement ſervice, dès-lors qu'il croyoit me le rendre. Rien n'étoit ſi vrai, que ce qu'il venoit de m'apprendre. Je lui appris à mon tour, qu'il s'en falloit bien que cet homme m'eut effleuré le cœur. Soyez tranquille, Lérac. Je le ſuis, me dit-il, Madame; je ſçais que vous êtes vraie; mais promettez-moi, je vous prie, que vous ne me prendrez pas pour méchant, quoique je médiſe de mon prochain.

Juſqu'à l'arrivée de la Compagnie, il me fit le récit des avantures du Monſieur, que j'ignorois parfaitement, & qui me donnerent pour lui un éloignement dont il ne tarda pas à s'apperçevoir. Je crois qu'il en ſoupçonna la raiſon; du moins il étoit toujours gêné en préſence de Lérac, qui le traitoit avec beaucoup de politeſſe, mais avec un froid glacial, qui me divertiſſoit. Peu à peu la Compa-

gnie augmenta : nous avions pris l'habitude de nous raſſembler dans cette maiſon, & nous ne manquions guères de nous y rendre. Les nouveaux venus s'y conformerent ; de ſorte qu'il eut plutôt à ſe plaindre d'une Compagnie trop nombreuſe, que de la ſolitude qu'il avoit ſi fort craint.

Les douches firent un effet admirable ſur ſes bleſſures. Au bout d'un mois, il marchoit preſque ſans appui, & ſa ſanté, bonne avant cet accident, revenoit à vue d'œil. Je m'informai du parti qu'il alloit prendre, en quittant Plombières. Voici ſa réponſe. Il y a long-temps, Madame, que je cours après des chimères, ſans même y être attaché ; mais au défaut d'autre paſſion, il faut bien s'amuſer de l'ambition. Si je dois me flatter jamais de quelque avancement, c'eſt après l'avanture qui m'a procuré de vous voir ici. Il faut bien aller à Paris, puiſque, malgré moi, mon étoile m'y pouſſe ; ainſi, Madame, vous m'avez connu médiſant, vous me verrez ambitieux : il ſeroit trop hazardeux pour moi de vous montrer tout d'un coup toutes mes paſſions ; c'eſt bien aſſez que de vous en laiſſer voir une.

Qu'appellez-vous donc paſſion, Lérac ? Si j'en ai vu en vous, lui dis-je, elles ne ſont plus à craindre puiſque vous les gou-

vernez aſſez bien, & que vous n'avez pas trop l'air de vous contraindre : d'ailleurs je ne crois point qu'il y ait des hommes ſans ambition ; & ſi vous étiez aſſez malheureux pour n'en pas avoir, je vous plaindrois plus qu'un autre. Vous aimez à faire vos volontés, à ce qu'il m'a paru, & vous faites un métier où il faut y renoncer : ſi ce n'eſt donc l'ambition qui vous dédommage, vous auriez trop à ſouffrir. Vous ne m'apprenez donc rien de nouveau, & je ſuis bien aiſe qu'elle vous conduiſe à Paris; je vous y verrai au mois de Janvier. Madame, reprit-il, cette paſſion eſſuiera vraiſemblablement le ſort de toutes les autres, elle ſe nuira à elle-même, puiſqu'elle me conduit en lieu où elle court riſque de n'être que la ſeconde de celles qui m'agiteront. J'étois fort éloignée de le comprendre ; ce qui me fit lui répondre avec vivacité. Je ſuis enchantée de vous voir avec des paſſions, vous ne ſçauriez m'en trop montrer ; cela me met à mon aiſe avec vous ; car je vous croyois un ſage, & vous m'en impoſiez ſi fort, que je vous craignois : puiſque vous êtes comme nous autres, je n'aurai plus de peur de vous, & je vous verrai avec bien de plaiſir ; ainſi, montrez-moi beaucoup de paſſion.

Je pris de-là occaſion de lui conter com-

bien je le craignois, & je n'avois pas loin à remonter pour ce tems-là, puisque je ne m'étois accoutumée à lui, qu'à Plombières. Il rit beaucoup de cette crainte, & me fit à son tour des questions sur ce que j'allois faire en attendant le mois de Janvier. Je lui parlai de ma Campagne, où j'allois passer l'Automne. Il fut fort étonné quand il eut découvert que j'y allois seule, & que je ne comptois sur aucune Compagnie, que celle que le hazard me procureroit.

Il prétendoit que cette solitude alloit détruire l'effet des Eaux, & que je ferois de l'humeur : il m'en plaisantoit continuellement. Enfin, un jour je lui dis avec vivacité, qui voulez-vous que j'y mene? quelques femmes qui me tourmenteront, pour se lever tard, pour arranger leur repas aux heures de leur fantaisie; qui voudront se promener quand je voudrai lire; veiller, lorsque je voudrai me coucher; je n'ai jamais été assez tyrannique, pour vouloir enchaîner une complaisante à mes volontés. D'ailleurs je m'aime assez pour me trouver bonne Compagnie pour moi-même. Quant aux hommes, lui dis-je, ceux qui y viennent s'y ennuient, & je ne me soucie point de ceux qui s'y amuseroient.

Vous êtes perdue, Madame, me dit-il, vous voilà tout à l'heure Philosophe, & Philosophe

losophe avant l'âge ; défiez-vous de cette fantaisie. Comment, Lérac, m'écriai-je, c'est vous qui me parlez de la sorte ? Je vous croyois, je le repete, plus amoureux de la solitude. Il se mit à rire, en me disant que toute sa Philosophie étoit apparemment dans la cuisse qu'il avoit eu percée; puisque, depuis sa blessure il ne la retrouvoit plus. Eh bien, lui dis-je, venez me voir à ma Campagne, & je vous aiderai à la recouvrer; nous médirons ensemble des humains; n'est-ce pas là une partie de cette Philosophie que l'on cite ? dans l'état où vous êtes, on peut vous recevoir; mais quand vous serez guéri; je vous chasserai, lui dis-je, crainte que vous ne m'humiliez, en vous en allant sans ma permission. Je ne devrois guères m'exposer à cet affront, me dit-il; mais un invalide, au bout du compte, doit s'attendre à bien d'autres choses. D'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai beau vous dire, chaque fois que je prens congé de vous, que je ne veux plus vous revoir souvent : puisque le sort s'en mêle, il faut le laisser faire. Cela me rappella, que, ainsi que je l'ai conté, il m'annonçoit toujours qu'il me verroit rarement. A quel propos, m'avez vous toujours parlé de la sorte, lui demandai-je ? Il me répondit, qu'il me le diroit à la Campagne,

s'il m'en trouvoit digne ; & nous nous séparâmes peu de jours après.

Je fis deux ou trois pauses chez des connoissances, & j'arrivai à ma Campagne, enchantée de m'y retrouver. C'étoit du nouveau pour moi, puisque je n'y avois été encore qu'un mois en tout. Il y avoit à peu-près quinze jours que j'y étois, lorsque je reçus une lettre de Lérac, qui m'écrivoit de Nancy, que, si je n'avois point révoqué la permission que je lui avois donnée, il viendroit chez moi à la fin d'Octobre. Il me demandoit mes ordres en conséquence. J'eus une vraie satisfaction à la réception de sa lettre. Je lui marquai d'amener son Chirurgien, c'étoit celui de son Régiment, & qui n'étoit pas de mauvaise compagnie. Je plaisantois sur la décence que cet homme de plus, mettroit à ma démarche.

Lérac arriva ; il n'avoit pas son Chirurgien, il étoit radicalement guéri ; mais encore extrêmement foible & défait, & ayant besoin de prendre du lait. Il plaisanta à son arrivée, sur ce qu'il n'avoit pas coutume de mener un Chirurgien, quand il acceptoit des rendez-vous : d'ailleurs, me dit-il, je ne suis ni en situation ni en volonté de me défendre, ainsi cet étalage n'auroit fait que signaler ma poltronnerie. Je me rends,

Madame, à diſcrétion. J'avois chez moi une femme de ma connoiſſance avec ſon mari, qui n'y reſterent pas bien long-temps. D'autres leur ſuccéderent; & nous ne fûmes guères ſeuls, Lérac & moi.

Pendant ce temps, il m'obſervoit, s'attendant chaque jour à voir arriver quelqu'un. Au bout de trois ſemaines, qu'il eut vû par lui-même que *je n'avois* perſonne, choſe qu'il avoit eu peine à ſe perſuader d'abord, il me raconta tout naïvement ſes idées. Nous commencions à prendre l'un pour l'autre une eſpéce de confiance que l'habitude donne. Je ne fus ni ſurpriſe ni offenſée de ſon diſcours : comme il ne m'étoit tenu ni par curioſité, ni pour vouloir me déplaire, je l'aſſurai, ſans m'émouvoir, que *je n'avois* perſonne. Je ſuis, dis-je, & ſerai long-temps maîtreſſe de mes volontés. Si c'eſt un parti pris, me dit-il, il faut ſçavoir pourquoi avant de le blâmer. Si c'eſt un effet du hazard, il faut attendre ; au reſte pourquoi craindriez-vous un engagement, continua-t-il ? Vous êtes libre, d'ailleurs je crois connoître aſſez votre caractère, pour décider que vous êtes née pour vous attacher.

Laiſſons-là cette queſtion, lui dis-je, contez-moi plutôt, pourquoi vous ne vouliez

pas me voir. Vous m'avez promis à Plombières, que vous me le diriez. Cela ne sera pas long, me dit-il, du premier jour que j'ai eu l'honneur de vous voir, je vous ai trouvée à mon gré, mais de façon à me faire craindre pour ma liberté. Ce n'est pas que j'en fasse beaucoup de cas, ni que je sois plus austère qu'un autre : mais je ne voyois pas que je pusse jamais vous convenir, & je fuyois, avec raison, je pense, le role d'amoureux ; il n'est supportable qu'avec des espérances; je n'ai pas eu assez d'amour-propre, pour en concevoir d'un peu satisfaisantes, & j'en ai eu assez, pour ne vouloir ni vous perdre, en vous recherchant mal à propos, ni m'exposer à des refus qui ne flattent jamais. Je ne pouvois vous perdre de vue, le sacrifice étoit trop fort : j'avois assez gagné sur moi-même, de ne jamais vous importuner de ma passion, & dans l'espéce de capitulation que j'avois faite avec mon cœur, j'avois stipulé que je vous verrois.

Voilà, Madame, les raisons de ma conduite; mais voyez où elles ont abouti, tant il est vrai que la fortune se rit de nos projets, & renverse à son gré nos plus solides arrangemens. Vous êtes donc bien guéri de cette maladie, lui dis-je, puisque vous

venez me voir, & paſſer du temps tête-à-tête à la campagne avec cette redoutable perſonne? Non, Madame, reprit-il, je ne ſuis pas guéri, mais je me rends aux choſes raiſonnables. Voici mot-à-mot, les objections que je me ſuis faites. C'eſt à vous, Madame, à les réſoudre.

L'événement de Plombières eſt un accident hors de mes calculs; ma paſſion s'y eſt accrue, ſans qu'il y ait eu de ma faute, elle eſt actuellement au point de troubler tout à fait mon repos; il faut donc que je répare, autant qu'il eſt en moi, les accidens du ſort. Si elle vous eſt odieuſe, j'ai dû m'en convaincre dans un temps où vous me paroiſſez libre. Il falloit pour cela vous la faire connoître, vous ouvrir mon cœur avec franchiſe, en vous demandant de le traiter avec la ſincérité qui eſt dans votre caractère, & dans toutes vos actions; ce ſera alors à moi à me retirer, & à éloigner de vous un importun.

Si je ſuis, au contraire, aſſez heureux pour ne pas vous déplaire, pourquoi fuirois-je, par ma faute, le plus grand de tous les bonheurs. Je ne vous ferai, pourſuivit-il, ni proteſtations, ni exagérations: je me contente de ſçavoir ſentir avec vivacité. Je crois les diſcours bons, pour ceux qui veu-

lent séduire : je n'ai point du tout cette volonté. Je voudrois avoir plû, & que vous fussiez convaincue que j'ai pour vous.... la plus haute estime &.... & l'amour le plus vif, puisqu'il faut trancher le terme.

Pendant ce discours inattendu de Lérac, je travaillois à ma tapisserie, & je crus devoir continuer malgré mon étonnement. J'étois embarrassée; que lui répondre, & comment me tirer de ce pas, où je redoutois de m'engager ? Heureusement, à ce qu'il me sembla pour lors, qu'un de mes voisins entra au moment que c'étoit à moi à parler. Il me tira d'un embarras extrême. Vous en jugerez, Mesdames, par un rien, mais qui caractérise ma situation. Je faisois une fleur que je voulois nuer, elle étoit rouge, je changeai de soye sans le voir, & je fis, au milieu de ma fleur, un je ne sçai quoi de bleu, dont les points étoient aussi mal arrangés que ma tête dans ce moment-là. Je quittai tout de suite mon ouvrage, quand la compagnie entra, sans voir ma sottise, dont je ne m'apperçus que le soir, quand Lérac n'y fut plus.

Je me hâtai de défaire cette preuve de mon trouble. J'avois beau vouloir le cacher, cela ne le diminuoit pas; je voyois dans Lérac toutes les apparences de la vérité, & je

ne me trouvois pas digne de lui. Devois-je le regarder comme un troisième écueil, contre lequel mon cœur iroit encore échouer? Se peut-il, disois-je en moi-même, que l'amour, à qui nous devrions sans cela le bonheur de nos jours, change les hommes au point qu'il nous les dérobe en entier? Ce Lérac, continuois-je en moi-même, qui a l'air d'un homme si vrai, en qui je découvre chaque jour de nouvelles qualités, n'est peut-être point celui que je crois voir. Lorsqu'il cessera de m'aimer, je ne lui trouverai peut-être que des défauts, d'autant plus insuportables, que la politesse, dont il ne se pique guères, ne les adoucira pas.

D'un autre côté, un penchant intérieur & la connoissance que j'avois acquise de moi-même, me faisoit sentir de plus en plus le besoin de m'attacher. Je sentois par réflexion, combien la solitude m'étoit odieuse, lorsqu'elle devenoit longue. J'avois éprouvé qu'à Paris elle m'avoit souvent déplû; enfin je prêtois des armes à Lérac, & je n'arrêtois rien dans ma tête pour lui répondre, lorsqu'il reviendroit à ce discours, où il avoit été interrompu.

Après avoir passé la nuit, fort incertaine de ma réponse, je conclus qu'il falloit le dégoûter de moi; c'est un honnête-homme

qui n'abusera pas de ma confiance, me disois-je; d'ailleurs, la façon dont je verrai qu'il me répondra quand je lui ouvrirai mon cœur, pourra m'aider à combattre le penchant qu'il dit avoir. S'il est franc, sincère, vrai, pourquoi fuir ce que le sort m'envoye, & que je cherche comme un tresor rare; s'il est faux, & qu'il veuille me persuader de suivre l'amour qu'il dit avoir, il faut le sonder pour l'abandonner bien vite. Partant de ce systême bien arrangé dans ma tête, il est aisé d'imaginer quelle fut ma réponse.

Je lui contai naïvement quel avoit été toujours l'objet de mon ambition, les moyens que j'avois employés, & le peu de succès de mes démarches. Je lui parlai du Marquis de Garence, de ma bonne-foi, de mon étourderie, d'avoir pris sa complaisance & son amour-propre pour de la confiance qu'il me témoignoit. Je ne pourrois vous raconter tout ce qu'il me dit de raisonnable à ce sujet. Il rejettoit toute la faute sur le Marquis de Garence, qu'il accusoit de trahison de ne pas s'être montré tel qu'il étoit. Assurément, me disoit-il, si c'est là le récit qui doit me donner une mauvaise idée de vous, je ne sçaurois deviner en quoi; car je n'y vois ni défaut de discernement, ni défaut de sentiment de votre côté. Combien

de femmes, peut-être aussi bien intentionnées, ont essuyé des tours cent fois plus mauvais, qui ne diminuent rien de leur amour-propre.

Parce que l'on s'est trompée une fois dans l'idée que l'on s'étoit fait d'un sentiment, faut-il pour cela regarder tous les hommes comme semblables. L'amitié en a-t-elle moins son prix, ainsi que l'amour ? Bien loin de-là, c'est la rareté de ces véritables sentimens, qui augmente leur valeur.

Bien loin de m'encourager par ses réponses, il me faisoit rougir intérieurement de ce qu'il me restoit à lui dire, pour lui prouver, assez efficacement, que j'avois d'excellentes raisons pour ne plus m'attacher. Ma résolution étoit prise, & je voulois disputer de franchise & de droiture avec lui; ainsi je lui racontai mes sentimens pour Léreins.

J'étois bien résolue de ne pas lui dire tout ce qui s'étoit passé entre nous; je ne redoutois pas son indiscrétion, puisque je ne le croyois capable d'aucun vice; mais je ne voulois pas lui donner sur moi cet avantage. Je fus délivrée du soin de trouver des moyens pour lui cacher ce que je ne voulois pas dire, mais que j'aurois voulu qu'il soupçonnât, pour qu'il ne s'attachât point à une personne capable de pareilles foiblesses. A peine lui

avois-je fait connoître mon penchant, qu'il prit la parole. Je ne veux point un aveu, Madame, me dit-il, qui n'eſt réſervé qu'à l'extrême confiance, perſonne ne deſire la vôtre avec autant d'ardeur ; mais je n'ai pû encore la mériter. Je ne ſçaurois avoir l'entière eſtime d'un cœur comme le vôtre, que je n'en aie en même-temps la poſſeſſion. L'aveu que vous me ferez de ce que les femmes appellent des foibleſſes, ſera la dernière épreuve à laquelle je voudrois reconnoître l'étendue de mon bonheur; ainſi, Madame, avant que de m'ouvrir votre cœur, voyez à quoi je vous croirai engagée. Je ne veux pas que vous puiſſiez me reprocher jamais que je profite, contre vous-même, des armes que vous m'auriez données ; je ne douterai que par votre ordre, de l'étendue de votre tendreſſe pour Léreins ; mais je n'en deſire l'aveu de votre part, que lorſque ce ſera pour vous un plaiſir de plus.

Je ne vous donnerai aucun ordre, lui dis-je, donnez à mes expreſſions l'entente la plus étendue, je ne m'en offenſerai point, puiſque je veux aujourd'hui vous montrer aſſez de défauts pour vous guérir. N'avez-vous point d'autre reméde, Madame, me dit Lérac, croyez-vous que j'ai regardé votre cœur comme un modèle deſirable, en l'imaginant

infléxible? Voici ma profeſſion de foi ſur ce chapitre. Je ne connois de femmes vraiment eſtimables, que celles qui ont fait reſpecter, à force de vertu, les foibleſſes qui doivent caractériſer leur ſexe : faites pour aimer, pour être ſenſibles, attaquées de tous côtés par de l'eſprit, par de l'adreſſe, par des gens de merite, par des gens aimables, qui ſeront celles qui réſiſteront ? Il n'en eſt que de deux ſortes auxquelles je ne devrai aucune eſtime pour cette réſiſtance. Seront-ce celles qui n'ont jamais eu à combattre leur propre goût? Il y a trop peu de difficulté à vaincre en pareil cas, pour mériter l'honneur du triomphe. Si le goût s'y eſt trouvé, il ne peut y avoir qu'un fond d'amour-propre beaucoup plus fort, qui ait pû les ſoutenir, pour ſe conſerver l'honneur d'en avoir plus fait que d'autres; s'il en eſt dans ce cas-là, quelle eſtime leur devons-nous?

Mais le devoir qu'impoſe la religion, lui dis-je, pourquoi ne l'admettez-vous pas? Je la reſpecte, me dit Lérac; mais comme celles qui pratiquent bien la leur, ont appris à ſe méfier d'elles-mêmes, elles n'acceptent jamais de défi, & ne combattant point, elles triomphent toujours. Je reſpecte en elles tant d'autres vertus qu'elles ſeroient offenſées que je m'attachaſſe à celle-là. Si elles fuient,

elles ne peuveut parler d'un danger qu'elles ne connoiſſent pas, & quand elles n'ont à oppoſer que l'ame dont vous parlez, peut-être ne réſiſtent-elles pas plus que d'autres. Mais je ne parle pas de ces ſortes de femmes, je m'en tiens à celles qui, en vivant, ce qu'on appelle moralement bien, ſe tiendroient offenſées du nom de dévotes. Vous m'avouerez, continua-t-il, que la gloire qu'elles tireroient de s'être déchiré le cœur, par des refus éternels, eſt une gloire qui a bien peu d'éclat à leurs yeux, pour les ſatisfaire en proportion du tourment, ou bien c'eſt un préjugé en elles auquel, intérieurement, l'on ne tient guères quand on y a ſatisfait au-dehors, & que l'on a réduit l'amour-propre dans ſes juſtes bornes.

Je combattis vivement, & de bonne-foi, cette façon de penſer. J'avois de très-bonnes raiſons à y oppoſer, puiſque, ſelon lui, je ne voyois plus de femmes eſtimables, que celles qui s'étoient livrées. Vous allez trop loin, me dit Lérac, je ne vous ai point dit que de ſe livrer fut une raiſon pour être plus eſtimable; mais j'ai prétendu vous dire, & je crois que la preuve en eſt dans le fond du cœur de tous ceux qui veulent être juſtes, qu'une femme vertueuſe (religion à part), qui ſe livre à un goût juſtifié par des qualités

dans l'homme n'eſt pas moins eſtimable, & que ſi elle s'eſt trompée dans l'opinion qu'elle a conçu de celui qui a paru la mériter, ce défaut de diſcernement fait plus d'honneur à ſon cœur, qu'il ne doit attirer de blâme à ſa pénétration.

Et dans la ſociété, m'ajouta-t-il, je préférerai de me lier avec celle qui a été la dupe de ſa bonne-foi, plutôt qu'à celle qui a échappé à ce danger par une méfiance qui lui ſeroit naturelle.

Si vous avez cru Léreins digne de votre eſtime, que vous ayez jugé ſon amour ſincère, étant alors libre, n'étant pas dévote, quelle raiſon auriez-vous eu pour lui réſiſter, puiſque vous aviez du goût pour lui? Si vous m'en donniez une bonne, me dit-il, je m'y rendrois.

Cette converſation ſuffiſoit pour m'apprendre que Lérac m'aimoit telle que j'étois, & qu'il ne ſe faiſoit aucune illuſion ſur le paſſé. Ainſi il fallut chercher d'autres armes, étant bien réſolue de ne pas me lier de nouveau, ou du moins de ne pas me lier légèrement.

Il eſt aſſez ridicule qu'un amant ſe propoſe de ſe faire écouter par des raiſonnement & des principes. Je crois que cela n'eſt pas arrivé encore, ou du moins n'a

pas eu ſouvent de ſuccès : mais, dans ma poſition, je ſentois une ſi grande méfiance de tout ce qui n'étoit que ſéduction, qu'il falloit me répondre pour m'engager à écouter; il ne s'agiſſoit ni de proteſtation, ni de tranſport, il falloit m'aider à me décider.

Je crus avoir fait une découverte utile, & je m'en applaudiſſois, puiſque je ne manquai pas d'en inſtruire Lérac avec vivacité. Voici quel fut mon ſecond plan de défenſe. Je ſuppoſois qu'il avoit aſſez d'eſtime & d'amour pour vouloir paſſer ſes jours avec moi. Je lui fis entendre que je n'aurois jamais la force de m'unir à un homme, auquel je venois de faire un aveu pareil à celui que je lui permettois de ſuppoſer, & que j'aurois encore moins la volonté de me lier à celui à qui je ſerois réſolue de le cacher, puiſque ce ſeroit un eſpéce de larcin en matière de confiance, qui devoit être toute entière dans une union que le choix & le goût ſeul auroit fait entre deux perſonnes libres.

J'ajoutai que s'il me croioit capable de conſentir à un lien d'une autre eſpéce, ce que je devois à la ſociété, au Public, à la décence, ſeroit, à ce que j'eſpérois, capable de me retenir ; mais que quand je ne ſerois pas garantie, par ce frein, je l'étois

par ma trifte expérience, qui m'avoit appris que l'ouvrage de l'amour étoit de trop courte durée, & préparoit trop de regrets. Je finis par l'exhorter à fe contenter du rôle d'ami, ajoutant que je me fentois un fi grand fond d'eftime pour lui, que je croyois pouvoir lui promettre d'avance, tout le goût que l'on acquiert par une connoiffance plus longue. Enfin je croyois avoir parlé comme un livre, & avoir convaincu Lérac. Mais les gens flegmatiques, à ce que j'ai reconnu, ne fe payent pas de mots : accoutumés qu'ils font à réfléchir, ils connoiffent la valeur des chofes.

Lérac reprit tous mes raifonnemens, & voici le précis de fes réponfes. L'amitié que vous m'offrez, Madame, eft un bien plus précieux, & dont je fais plus de cas, que de celui que je vous demande. Si j'étois en fituation de vous promettre la mienne, ne doutez pas que je ne facrifie en ce moment tout ce que j'ai de plus cher pour l'obtenir. Mais, me dit-il, comment un homme qui n'eft pas à lui-même, peut-il être traité comme le plus eftimable & le plus vertueux? L'amitié n'eft faite que pour les cœurs qui s'y livrent avec réflexion : je fuis incapable d'en faire vis-à-vis de vous; je n'ai ceffé de vous regarder com-

me la perſonne que j'eſtime le plus ; mais n'eſt-ce pas l'amour qui parle en moi ? Vous voyez en moi des qualités qui vous plaiſent, puiſque vous m'en aſſurez ; n'eſt-ce pas les formes que cet amour me fait prendre, que vous prenez en ce moment pour des qualités eſtimables ? Puiſque cet amour dure peu, à ce que vous croyez, qui peut me répondre du mien ; &, quand il aura ceſſé, qui vous répond que je demeurerai le même à vos yeux.

D'ailleurs, ajouta-t-il, quand je conſentirois à ne m'attacher à vous que ſur le ton de l'amitié, qu'eſt-ce qui inſtruira le public de la pureté de mes ſentimens & des vôtres ? Il lira toujours la vérité dans nos yeux ; mes aſſiduités rendront encore plus certaines ſes malignes conjectures : ainſi il n'y a pas à ſe flatter de ce côté-là, & ſi vous l'écoutez, ce public, il faut que vous viviez ou ſeule, ou éloignée de toute eſpéce de liaiſon avec aucun homme.

Quant à l'union que vous vous interdiſez, je ne ſçais pourquoi, voici quelles ſont mes vues. Je ne ſuis ni faux ni adroit ; je ne forme ſur vous, Madame, aucun plan en me livrant tout entier à mon goût, je n'ai d'autre projet que de ſuivre les vôtres. Si je vous plais & que je puiſſe vous

inſpirer,

inſpirer, ou voir développer en vous le même ſentiment, je ne prétends vivre que ſelon vos goûts, vos idées; quand mon amour plus tranquille me permettra de raiſonner, ſi je vous vois telle que vous me paroiſſez à préſent, & que vous ayez fantaiſie de rendre cette union indiſſoluble, je n'ai aucune raiſon de m'y oppoſer. Une cérémonie de plus, n'ajoutera ni ne diminuera à ma façon de penſer, lorſque j'aurai pû moi-même prendre confiance en moi. Comme je crois vous devoir beaucoup eſtimer, quand je vous aurai beaucoup connu, il me ſera égal de me lier à vous par quelle eſpéce de ſerment que ce ſoit, le jour que je croirai pouvoir vous demander votre amitié; & puiſque j'en ferai tout le cas qu'elle mérite, ce ne ſera qu'en vous aſſurant que je vous donne la mienne, & ce mot, ſelon moi, emporte plus d'étendue, & moins de réſerve, que tous les ſermens les plus forts & les plus ſolemnels. Dès ce moment, réſolu à ne plus vivre que pour vous, & que par vous, je ne pourrois plus diſpoſer d'un bien qui vous ſeroit acquis : ainſi vos volontés feront ma ſeule régle; &, à coup ſûr, mon ſeul & unique plaiſir ſera de les accomplir.

Voilà tout le but que je me propoſe. J'y

vois, dans un avenir dont le préſent me répond, à ce que je crois, une ſource intariſſable de bonheur; réſolu dès cet inſtant à ne rien négliger pour y parvenir, je me livre à toutes les eſpérances que doit donner un amour ardent, lequel eſt moins l'effet d'une prévention heureuſe, que d'une ſuite de réflexions que j'ai combattu avec aſſiduité, avec volonté même de ne pas ſuccomber, mais dont vous n'avez jamais ceſſé de triompher.

Si cet amour, comme je le crois, eſt un moyen plus déciſif pour parvenir à un bien ſi légitime, pourquoi négligerois-je de l'écouter, pourquoi vous y refuſeriez-vous, ſi je n'ai pas le malheur de vous inſpirer de la répugnance ?

Je ne ſçais ſi ces raiſons, Meſdames, vous paroiſſent aſſez fortes, ou ſi je dois attribuer l'effet qu'elles produiſirent ſur moi, à la ſituation où j'étois; il eſt au moins certain que je ne pûs y répondre. Je me retranchai à dire à Lérac, que ſon amour raiſonnoit trop bien pour être auſſi violent & auſſi ſincère qu'il le dépeignoit, que je ne combattois pas à arme égale, puiſqu'il avoit préparé ſes raiſonnemens de longue main, que je n'avois pas eu le temps pour me préparer à répondre; que ſi je faiſois

bien, je ne m'engagerois pas à le faire, & romprois dès l'inſtant ; mais votre ſociété me plaît, lui dis-je, j'eſpère vous convertir, & voir Lérac mon ami, me garantir, s'il m'eſtime, des piéges que Lérac, jouant l'amoureux, pourroit me tendre. Comme je n'ai plus, lui dis-je, le même droit à votre eſtime que j'avois avant de vous ouvrir mon cœur, vous vous croyez autoriſé à ne pas me ſoutenir contre ma propre foibleſſe, ſi j'en avois beſoin. Mais moi, qui vous eſtime comme un des plus honnêtes-hommes qui exiſtent, je veux vous armer pour ma propre défenſe ; & ſi vous vouliez vous en donner la peine, vous avez aſſez de liberté d'eſprit pour détruire vos propres raiſonnemens, par ceux que vous-même, vous y apporteriez ſi vous agiſſiez en ma faveur. Lérac, je vous croyois moins dangereux. Que je vais être fâchée de ne pouvoir plus vous voir ! vous auſſi, ajoutai-je, vous voulez abuſer du penchant que vous voyez à mon cœur pour s'attacher.

Lérac alors, avec l'air de la candeur & de la vérité, me dit les choſes les plus fortes, pour me prouver ſa douleur, de ſe voir ſoupçonné de trahiſon. J'ai vécu juſqu'ici, Madame, me dit-il, ſans m'attacher à aucune femme, parce que je n'en ai

pas encore rencontré, que j'aie pu aſſurer avec vérité que je l'eſtimois & me ſentois capable de l'eſtimer & de l'aimer toute ma vie. Je ſçais que ce ferment n'eſt plus qu'une façon de parler ; qu'il eſt ſi fort regardé comme inutile, qu'on ne l'exige plus; mais moi j'exigeois de mon cœur qu'il pût faire ce ſerment, pour oſer le prononcer. Je n'ai rien vû en vous, Madame, qui m'ait empêché de pouvoir vous entretenir de ma paſſion, que cette réflexion ſur moi-même. Je me ſuis tû, je ne vous ai fui que par raiſon. Je n'aurois peut-être pas été aſſez le maître de mes ſens, pour ne pas m'engager dans certains momens au-delà de ce que je ſentois intérieurement. Ma bouche eut participé à l'yvreſſe de mon cœur trop épris : l'état où je me trouve aujourd'hui, me laiſſe plus de liberté de m'exprimer ; j'en ai davantage auſſi pour réfléchir, puiſque ma foibleſſe ne permet à aucun de mes ſens de troubler ma tranquillité; ainſi c'eſt, libre de leur illuſion, que je vois au fond de mon cœur ce ſentiment ſi vif, qui n'eſt pas l'amitié, mais qui brûle du deſir de la devenir, lorſqu'il vous en croira auſſi digne qu'il l'imagine.

Comment ſe peut-il, repris-je, à mon tour, que vous n'oſiez me trouver entié-

rement eſtimable, & que vous croyez que je vous le paroîtrois davantage, quand je vous aurai rendu le témoin de mes foibleſſe ? Si ce n'étoit que des foibleſſes, Madame, me répondit-il, vous auriez raiſon; mais ſi, au contraire, je ne vois dans votre conduite que l'effet du véritable amour, que ce ſoit ſa force ſeule qui vous détermine, quelle raiſon aurois-je pour ceſſer de vous eſtimer ? Avez-vous reçu plus de force que la nature n'en a accordé, pour réſiſter à ce qu'elle a établi comme une de ſes loix les plus permanentes ? Tant que vous n'aurez fait qu'y obéïr, en reſterez-vous, par-là même, moins eſtimable au fond de votre ame; & ſi je crois cette ame digne de tout mon attachement, maintenant que je ne la vois qu'à travers de l'yvreſſe de ma paſſion, combien plus fortement dois-je m'y attacher, lorſque je pourrai me répondre de la vérité de mes idées.

Mais, Lérac, lui dis-je, ſi l'amour continue à vous faire illuſion? J'en jouirai d'autant plus long-temps de ſes biens, me répondit-il. Mais, repris-je, ſi vous vous êtes trompé, que je vous paroiſſe toute différente, quand le voile ſera levé? Alors, Madame, répliqua-t-il, ſi j'ai rêvé, mon

reveil me rendant à moi-même, je regretterai d'autant moins mon songe, qu'il n'aura pas duré.

C'est-à-dire, ajoutai-je, que vous me quitterez bien vîte. Sans doute, me dit-il froidement : que ferions-nous d'une union qui ne seroit plus fondée sur l'estime mutuelle ?

Quel est donc votre amour, lui dis-je avec colère ? Un sentiment qui ne se fie pas à lui-même, & qui envisage sa fin avec tranquillité. Vous êtes bien étrange ! Un peu moins de vivacité & plus de réflexion, reprit Lérac ; il est effectivement rare, Madame, de voir l'amour réfléchir sur l'avenir, puisque nous sommes accoutumés à ne le voir qu'au travers de l'illusion des sens. Mais, faites réflexion que je suis entièrement dégagé de ces sens trompeurs ; leur violence, quand j'étois en santé, m'a paru si dangereuse, que je n'eusse jamais osé me livrer à ce que je fais aujourd'hui, dans le temps de leur empire ; je me hâte même de vous exposer la vérité de ma situation, pendant l'instant de liberté qu'ils me laissent. Ma générosité aura peut-être le malheur de ne pas vous toucher ; mais j'emporterai du moins la gloire de ne vous avoir pas trompée.

Puisque vous êtes si généreux, lui dis-je, accordez-moi le temps de me préparer à vous

répondre; n'eſpérez rien, car vous renverſez toutes mes idées, & j'avois pris des réſolutions ſi fortes, que je ne crois pas changer de ſyſtême. Songez à rétablir votre ſanté; je ſuis vraie, ſi vous avez été auſſi généreux envers moi, que vous le dites, & que je veux le croire, je ne vous tromperai pas; voulant vous prouver au moins que, ſi j'ai eu des foibleſſes, j'ai quelques bonnes qualités.

La nuit qui ſuivit cette converſation me parut courte, quoique je n'euſſe nulle envie de dormir; mais j'avois tant de choſes à repaſſer dans ma tête, que je me trouvai au jour, avant d'avoir pu prendre un parti. Je voyois Lérac d'autant plus honnête homme, qu'il agiſſoit contre lui-même; ſes déclarations ſembloient craindre de me ſéduire; il s'en falloit bien qu'il ne me donnât des louanges, puiſqu'il m'aſſuroit qu'il lui falloit encore bien des choſes, avant que de m'accorder ſon eſtime, qui devoit entraîner cette amitié, ma chere idole, mais en même temps je voyois que ma conduite paſſée, bien loin d'éloigner cette eſtime, paroiſſoit, par l'aveu que j'en avois fait, une raiſon de plus pour l'obtenir. Je trouvois dans ſa converſation des reſſources infinies & des conſeils; car dans toutes les occaſions qui s'étoient préſentées, je voyois qu'il vouloit

mon avantage, même aux dépens de mes goûts, qu'il contrarioit ſouvent au riſque de me déplaire, & cette façon, peu uſitée par les amans, avoit pour moi des charmes, puiſque j'en avois plus de ſatisfaction, lorſqu'il étoit de mon avis.

Je me levai, je le vis comme à l'ordinaire; mais je le priai de ne pas remettre ſur le tapis la converſation de la veille, parce que je n'avois pas mes batteries préparées. Il en rit, & m'obéit en cela ſeul, puiſque, dans toute la journée, je ne le trouvai ni plus riant, ni plus flatteur. Il n'avoit pas changé une ſyllabe à ſa conduite, & le non ne lui coûtoit pas plus que le oui, parce que c'étoit ſa penſée qu'il rendoit toujours. Avec cela, c'eſt un homme complaiſant dans les actions, mais d'une vérité dans la converſation, qui le feroit prendre pour tout le contraire.

Quand j'eus laiſſé écouler quelques jours ſans lui répondre, je m'imaginai qu'il n'en étoit plus beſoin; il n'avoit aucune raiſon, pour deſirer une réponſe, puiſque ma façon d'agir avec lui, ne lui témoignoit aucun chagrin contre les choſes qu'il m'avoit dites. Il ſuivoit ſon penchant qui l'engageoit à ne me quitter que le moins qu'il étoit poſſible. J'aurois cru que cette façon de vivre, pouvoit fort bien durer, & que, l'un & l'autre, nous

en ferions fuffifamment heureux. Mais il étoit chaque jour plus éloigné de mes fyftêmes, & s'attachoit d'autant plus aux fiens.

Nous caufions un foir, dans le mois de Décembre, de la fortune militaire, & je le trouvois d'une tranquillité fur fon avancement, qui me rappella ce qu'il m'avoit dit à Plombières. Je lui demandois pourquoi il ne fongeoit pas à fuivre les idées de l'ambition, qu'il m'avoit laiffé entrevoir. Il me donna pour raifon, fes propres paroles d'alors. L'ambition, me dit-il, n'eft que la feconde de mes paffions. Près de vous, il ne me coûte rien de ne pas la fatisfaire. Lorfque j'étois à Plombières, j'avois une crainte qui s'eft évanouie. Quelle crainte, lui dis-je? celle de vous trouver ou engagée dans quelque attachement, ou de vous voir de l'éloignement pour moi. Il vous a été, lui dis-je, très-aifé de voir que je fuis libre : mais il y a un peu d'amour-propre, à fuppofer le fecond, d'autant mieux que je ne me fuis pas expliquée. Et quand vous vous expliqueriez, interrompit-il, vous ne diriez rien que je ne fçache. Croyez-vous, ajouta-t-il, que je veuille vous tyrannifer, pour arracher un aveu qui ne fert de rien à mon bonheur? Ce n'eft pas des mots qu'il me faut; j'en veux aux fentimens. Si je vous voyois de l'éloignement, je

ſerois déjà parti : mais ſi vous combattez peut-être encore au fond de l'ame, ne vois-je pas que le cœur eſt à moi. Il a prétendu depuis, que j'avois rougi à ce propos; je voulus le tourner en plaiſanterie. Il n'avoit que trop raiſon; j'ignorois les progrès qu'il avoit fait chez moi.

Ce que nous dîmes alors, ne valoit rien, parce que nous étions trop d'accord pour diſputer de bonne foi, mais je n'en convenois pas encore. Je retournai la converſation ſur l'ambition, que je deſirois le voir ſuivre. Vous ne me direz rien là-deſſus, me dit-il, Madame, que je ne me le ſois dit avant vous : voici mes calculs, de deux biens, je rechercherai toujours par préférence le plus grand, vos ſentimens pour moi ne me ſont pas aſſez acquis pour que je riſque de vous quitter, avant d'être bien aſſuré que l'abſence ne ſçauroit me les enlever. Je crois toucher au bonheur que je me propoſe; &, ſi j'allois le perdre, tous les régimens, les honneurs, les grades, ne pourroient pas me dédommager. Par conſéquent l'on fera très-bien la promotion ſans moi.

Mais Lérac, vous vous caſſeriez le cou, lui dis-je, quoi, pour cette ridicule fantaiſie vous riſqueriez de perdre le fruit d'une douzaine d'années de ſervice, d'une bleſſure ;

de la réputation que vous vous êtes faite ? ce ſeroit là une étrange folie, & que je ne veux, ni ne dois ſouffrir, ſans quoi je ſerois indigne de votre amitié. Ne devez-vous rien à mon eſtime, ajoutai-je, plus je vous verrai remporter celle du Public, plus j'aurai de plaiſir à vous accorder la mienne, & je ne ſerois nullement ſatisfaite de vous, ſi je vous voyois comme un jeune fol, oublier votre fortune, pour une paſſion qui vous couvriroit alors de honte.

Doucement, Madame, me dit-il, il n'y a jamais de honte, qu'à manquer à ſon devoir. Tant que je ſerai au ſervice, j'eſpére le remplir avec honneur. La honte ne fut jamais à manquer d'ambition ou à négliger de ſatisfaire cette paſſion; elle ſeroit, ſelon moi, à lui ſacrifier un bien infiniment au-deſſus d'elle, qui eſt la poſſeſſion d'un cœur que je crois né avec toutes les qualités qui peuvent contribuer au bonheur d'un homme vertueux.

C'étoit un parti pris. Tout ce que je pus dire & faire, ne ſervit qu'à l'affermir davantage dans la réſolution qu'il avoit priſe de ne me point quitter. Ainſi je vis qu'à coup ſûr il me ſacrifioit des vues preſque aſſurées, dont j'aurois toute ma vie un reproche à me faire. Cette idée m'affligeoit; je le preſſois

ſans ceſſe ; enfin ne ſçachant comment lui rendre l'important ſervice de le faire partir pour Paris avant la promotion, je lui dis que je le voulois, que je l'ordonnois, que je ne croirois rien de tout ce qu'il m'avoit dit, que je traiterois le tout de chimère & de vains ſermens s'il me donnoit une ſi méchante idée de ſa raiſon.

A quoi me ſervira de vous obéir, Madame, reprit Lérac, ſi j'obtiens mon avancement militaire, & que dans ſix ſemaines je vous voie revenir à Paris, dans la réſolution de ne plus me voir, & de fuir tout engagement. Vous combattez contre moi tous les jours, ſi je céde par mon abſence, je ne vivrai jamais heureux, & maudirai cent fois les honneurs qui m'auront coûté ſi cher. Que craignez-vous qui vous enleve ce prétendu bonheur, lui dis-je. Hélas, vous-même, me dit-il. Si vous m'aſſuriez que vous ne formerez, en mon abſence, aucune réſolution contraire à mes eſpérances, je ne voudrois peut-être pas encore courir riſque d'en retarder le ſuccès. Non, Madame, je ne veux plus partir. Je cauſois viſiblement la ruine de ſon avancement ; je m'en apperçus, je ne pus pas y tenir davantage, il fallut lui promettre que je ne travaillerois point à contrarier ſes vues, que je reſterois, à ſon égard, la même que

je me trouvois à ce moment, j'obtins à ce prix qu'il iroit à Verſailles. Il partit, & me laiſſa de ſes vertus un ſouvenir plus puiſſant même que ſa préſence, ou du moins qui fit, à ce que je crois, un effet plus prompt.

Il m'écrivit fort aſſiduement, & m'apprit tout ce qui paroiſſoit flatter ſes eſpérances, & ce qui les traverſoit. Il m'entretenoit de ſes arrangemens avec une philoſophie détachée, qui me faiſoit craindre qu'il ne fit pas tout ce qu'il falloit pour réuſſir. Je l'en grondai un jour; voici ſa réponſe : „ Je traite „ l'ambition, Madame, comme un homme „ libre traite l'amour ; elle ne m'enyvre „ pas aſſez pour me faire faire des fautes : „ je me conduis avec tant de ſang-froid „ dans mes converſations avec les Miniſtres, „ que je n'oublie pas la plus petite raiſon „ à dire. Soyez tranquille autant que je le „ ſuis moi-même. Je n'obtiendrai rien ici. „ Il y a tant de gens qui diſent qu'ils ont du „ mérite, & qu'on eſt aſſez bon de croire, „ que je vous reſterai tout entier, ſans a- „ voir cependant à regretter, quand même „ je redeviendrois ambitieux, d'avoir omis „ la moindre démarche néceſſaire. Je ſollici- „ te, mais c'eſt par délaſſement & pour ne „ pas m'ennuyer d'avoir fait une première „ démarche inutile, j'en fais trente de ſuite ;

„ c'eſt la vie de Verſailles, &c.

La promotion parût, il n'eut rien; il me l'apprit en ces termes : „ le Ciel eſt juſte, „ Madame, dans la répartition des biens & „ des maux. Tout plein de gens qui ſe ſe- „ roient déſeſpérés de ne rien obtenir, ſe „ croient ſolidement heureux, puiſqu'ils „ jouiſſent à ce moment d'une vraie ſatis- „ faction. Je n'ai rien eu, & je jouis d'une „ eſpèce de ſatisfaction bien au-deſſus de la „ leur. Moins j'aurai d'engagemens à rem- „ plir, plus je ſerai libre de ſuivre vos goûts. „ Je vous ai prouvé mon obéiſſance, car „ je n'ai rien omis pour diminuer mon bon- „ heur; il augmentera bien-tôt en dépit de „ la fortune, puiſque j'aurai le plaiſir de „ vous rejoindre, &c.

Quelques jours après le Miniſtre, qui vouloit lui faire ſupporter cette eſpéce de diſgrace, lui propoſa une penſion. Lérac la refuſa, en diſant que ces ſortes de bienfaits, de la part du Maître, ne ſont que pour ceux qui ne peuvent plus ſervir, ou bien qui font des engagemens tacites, qu'un galant-homme de ſon âge ne doit contracter que lorſqu'il veut y répondre par de longs ſervices ; qu'il étoit éloigné de cette idée, & que lorſqu'il croiroit pouvoir faire le ſacrifice de ſa liberté pour le reſte de

ſes jours, alors, pour prouver ſon reſpect à ſon Maître & le cas qu'il faiſoit de ſes moindres graces, il en ſolliciteroit une, fut-elle de la moindre valeur.

Je rapporte ces traits, peu intéreſſans par eux-mêmes, mais comme capables de faire connoître le caractère de celui dont je parle.

Je reſtai la plus grande partie de Janvier à la campagne. La ſolitude me plaiſoit. D'ailleurs, j'avois une eſpèce d'incertitude ſur mon avenir, qui me faiſoit redouter de rejoindre Lérac; je le deſirois & n'oſois me l'avouer. Comme Lérac avoit eu le loiſir de ſe mettre au fait d'une partie de mes affaires, pendant le temps que je reſtai abſente, il s'occupa à les ſuivre, ſans que j'aie pû ſçavoir, que long-temps après, les peines qu'il s'étoit données; ayant mis autant de ſoins à me les cacher qu'à prévenir mes deſirs ſur tout ce qu'il avoit appris que j'avois en tête.

A la fin de Janvier je revins à Paris. Je trouvai Lérac beaucoup mieux rétabli que lorſqu'il me quitta. Le plaiſir, à ſa vûe, fut mêlé d'un trouble qu'il ſçût très-bien démêler. Il me dit, en l'appercevant, qu'il étoit enchanté de voir que l'on pouvoit ſe fier à ma parole. Je voulus plaiſanter; il s'y prêta

d'autant plus volontiers, qu'il avoit l'ame ſatisfaite. Je le trouvai plus aimable que jamais: les réflexions qui ſuivirent cette première viſite, furent toutes différentes de celles que j'avois faites; enfin il me parut que mon bonheur dépendoit abſolument de lui. Dans les comparaiſons que je faiſois de mes ſentimens paſſés à ceux que j'éprouvois, je trouvois en moi autant de vivacité que dans ceux qui m'avoient attachés à Léreins, mais beaucoup moins d'aveuglement, à ce qu'il me paroiſſoit. Je me figurois que celui-ci vouloit & ne deſiroit que mon bonheur, même au préjudice du ſien. Autant il étoit peu attentif aux miſères, & à ce que l'on appelle petits ſoins, autant il étoit occupé de mon avantage dans les choſes eſſentielles.

Je remarquois en lui une choſe très-ſingulière, & qui ne me déplaiſoit cependant pas, il évitoit de me louer, lors même que je voyois dans ſon intérieur qu'il m'approuvoit; &, tout différent des autres hommes, il ne cherchoit guères les occaſions de m'entretenir de ſa paſſion. Quand la converſation tournoit là, il ne craignoit pas de me rappeller ſon attachement; mais, ſans employer ni d'exagérations, ni de ſermens, il perſuadoit d'autant mieux; mais toujours il s'exprimoit avec doute ſur ma façon

de

de penser ; cela ne me plaisoit pas.

Un jour je lui dis avec un peu d'émotion, que je ne voulois pas être mesurée à une autre mesure que lui ; que puisqu'il pensoit que je devois le croire, lorsqu'il me disoit tout uniment qu'il m'étoit attaché & qu'il avoit de l'amour, que je ne voulois pas non plus qu'il doutât de moi, qui, par mon silence & la façon dont je le recevois, prouvois assez que mes sentimens ne devoient pas lui déplaire. Il s'en faut bien, Madame, me dit Lérac, que j'en sois mécontent, je n'ai qu'à m'en louer ; mais qui peut me répondre de leur nature ? Vous m'avez toujours parlé d'une amitié, que je voudrois mériter & qui feroit mon plus grand bonheur ; puis-je, dans une conduite aussi mesurée que la vôtre, démêler si ce sentiment est le seul en vous, & s'il ne désapprouve pas quelques-uns des miens ! les loix de l'amour sont-elles différentes pour vous que pour moi ? Si vous concevez de l'estime pour moi, qui vous engage à cacher ce qui se passe dans votre cœur ; craignez-vous qu'un homme que vous destinez à être votre ami, voie votre ame trop à découvert ? Je vous crois capable de tout ce que l'amitié a jamais éprouvé & fait éprouver de plus tendre. Mais pour que

j'en ſois convaincu, pour que je m'y livre avec cette plénitude qui ne laiſſe rien à deſirer, il faut que le bandeau de l'amour ſoit ôté de deſſus mes yeux; l'incertitude de ne pouvoir exciter le même ſentiment peut l'enlever, mon amour n'eſt pas déſeſpéré; mais il s'en faut bien qu'il ſoit ſatisfait.

Je vous ai dit mes raiſons, lui dis-je, ne m'engagez pas à vous les repeter. Deux motifs me retiennent. Je ne veux point m'unir avec quelqu'un à qui j'ai laiſſé voir une foibleſſe du premier ordre, & je crains de voir finir des ſentimens auxquels je ſens que mon bonheur eſt de plus en plus attaché.

Si vous n'aviez pour moi, Madame, reprit Lérac, que de l'amour ſans eſtime, vous raiſonneriez moins faux; permettez-moi ce terme : laiſſons-là l'union indiſſoluble, elle ne fait rien à la durée des ſentimens; mais ouvrez les yeux ſur le paſſé, & ſur tout ce que vous voyez dans le monde. Si ce n'eſt que de l'amour que je reſſens, il ne ſçauroit vous rendre heureuſe, puiſque vous ne voulez pas le ſatisfaire. Vous vous forgez donc vous-même des chaînes bien peſantes; & ſi cet amour doit ceſſer étant ſatisfait, c'eſt que je ne ſuis pas tel que je vous parois. Seroit-il raiſonnable de vous occuper d'une chimère reconnue pour telle?

Si vous avez quelque eſtime pour moi, vous devez me croire ſolide, & ſi je n'étois au contraire qu'épris, en ce cas vous n'avez qu'à gagner à m'arracher ce bandeau, &, peut-être à vous-même auſſi, afin de n'avoir pas à regretter, dans un an, le temps que vous aurez ſi mal employé près d'un ami ſi indigne de l'être.

Mais ſi je me réponds de vous, lui dis-je, qu'avez-vous à m'objecter? Je ſuis sûre que vous ne changerez pas, & je vous veux tel que vous me paroiſſez. Alors, me dit-il, Madame, comme j'ai beaucoup moins de confiance en moi, & que je ne ſçaurois me répondre à moi-même de la durée de ce qui n'eſt peut-être que de l'amour, vous me permettrez de ne pas encourir le blâme d'avoir uſurpé votre confiance, ſous un faux dehors, & je me retirerai d'auprès de vous & du monde.

C'eſt un parti bien pris, ajouta-t-il, je ne veux ni vous tromper, ni être au ſupplice; ç'en eſt un que l'amour, lorſqu'il a la violence du mien, & la ſeule abſence pourra m'en guérir; je me déterminerai, dès que je vous croirai trop affermie dans vos refus, & n'employerai pas une parole de plus à vous ſéduire. Je vous l'ai promis, Madame, c'eſt à l'amour, s'il a du crédit ſur vous, à faire

le reſte ; je ne veux jamais avoir à me reprocher d'avoir emprunté un autre langage pour vous tromper. Si je dois vous quitter, il vaut mieux que ce ſoit avant de vous avoir connue davantage. Ma perfidie ſeroit, ſans cela, un crime qui empoiſonneroit le reſte de ma vie ; puiſque vous ne vous y ſeriez pas attendu. Je vous le répéte ; je ne vous promets pas de l'amour ne connoiſſant pas moi-même le fonds de mon cœur ; & ſi, comme je l'eſpère, il m'arrive d'y retrouver ces ſentimens ſolides que vous croyez auſſi dans le vôtre, hâtons-nous de voir clair, afin d'accélérer un bonheur qui n'a jamais eu d'égal, & n'ayons pas à nous reprocher de n'avoir pas eu le courage de lever les obſtacles qui cauſent notre aveuglement.

Je répondis, mais je ne gagnai rien. Lérac étoit ferme, il me fit ſon plan de vie, au cas qu'il prit le parti de s'éloigner de moi, & il me parut ſi ſéduiſant pour un homme raiſonnable, que je ne mis plus en doute qu'il ne fût à la veille de ſe retirer dans une Terre qu'il avoit loin de Paris, & par conſéquent loin des lieux où je pouvois eſpérer de le voir. Cette idée me toucha ; je ne pouvois penſer, ſans gémir, à me retrouver dans cette ſolitude que j'avois même éprouvée au milieu du monde. Enfin, je promis à Lérac de n'avoir

plus d'autres idées que les siennes & je réservai seulement, qu'il n'exigeroit rien de moi avant son retour. Il étoit prêt à partir pour la campagne qui alloit recommencer.

Comme vos volontés, me dit-il, Madame, sont la règle des miennes, je n'insisterai jamais sur le temps. Je sçais que les femmes aiment les sacrifices, vous connoîtrez peut-être quelque jour l'étendue de celui que je vous fais, puisqu'un bonheur de quinze jours sera peut-être le seul que j'aurois éprouvé, mais si vous devez en augmenter d'attachement, il est assez raisonnable de différer encore, afin de sçavoir quel doit être mon sort. Si j'eusse été plutôt assuré du bonheur que j'éprouve, je ne serois pas dans le cas de ce délai; j'aurois quitté les chimères après lesquelles je cours, pour la réalité que je vois, qui doit me rendre absolument heureux. Il est certain que si un homme, dans l'état où je suis, est capable de voir tranquillement, je ne dois pas former de doutes sur la durée des sentimens qui m'unissent à vous; je ne veux pas du moins que vous soupçonniez, ajouta-t-il, que je ne ressente autant d'amitié que d'amour. Je ne voudrois pas, attendu le trouble où ce dernier sentiment me jette, répondre absolument de l'autre; mais si je n'exposois

que mon cœur en assurant lequel est le plus vif, je n'hésiterois pas à parier pour l'amitié.

Lérac étoit si scrupuleusement vrai, même dans les moindres choses, que je ne doutai plus qu'il n'eut pour moi l'amitié la plus tendre, & je me livrai, avec une joie qui ne peut pas s'exprimer, à tout ce qui pourroit augmenter mon attachement pour lui.

Il me quitta avec des regrets qui n'avoient rien de semblable à ceux des autres hommes. Nulle inquiétude ne l'agitoit; la seule douleur de se séparer de moi l'occupoit, & je ne crois pas qu'il ait jamais imaginé qu'il fut possible que je pus changer.

Je lui faisois intérieurement cependant une injustice; puisque je m'applaudissois de n'avoir pas satisfait sa passion, principalement parce que je regardois ses desirs comme un lien certain, que je prétendois ne devoir qu'à mon adresse.

Il m'écrivit pendant la campagne, fort assiduement. Les expressions de ses sentimens étoient toujours fort courtes & sans tournures, ainsi que ses discours : mais ses lettres étoient longues. J'y appercevois un goût à m'entretenir, qui me flattoit plus que les fleurettes; & qui ne se ralentit jamais. Je n'eus pas de grandes inquiétudes sur les événemens de la guerre à son sujet. La Cam-

pagne ne fût pas meurtrière en Flandre où il étoit toujours demeuré. Dès qu'elle fut décidée à l'inaction par les circonstances qui attirèrent le Roi sur le Rhin, avec la plus grande partie de l'armée, Lérac me manda d'avance tout ce qui alloit arriver, en m'assurant que l'envie de me tranquilliser l'avoit fait percer dans l'avenir, chose qui lui arrivoit rarement par lettre; mais en revanche le passé lui fournissoit des réflexions dont la sagesse me plaisoit beaucoup.

L'événement, occasionné par la maladie du Roi, l'engagea à écrire une digression que j'ai toujours gardée, elle rouloit sur le bonheur de l'état de médiocrité, le seul, à son avis, où le cœur put vivre à l'abri de tout orage. Jamais aucun de ceux, que l'on appelloit en Grece ou Sages, ou Philosophes, n'avoit mis au jour tant de bon sens, de sensibilité & de connoissance du cœur humain, que j'en ai trouvé dans ce morceau de Philosophie, qui devint la matière de trois ou quatre lettres de suite, dont je vous ferai part un de ces jours.

Plus je réfléchissois sur l'avenir que je me préparois, plus je trouvois de vérité dans les réflexions de mon ami, & plus je sentois qu'il étoit essentiel à son bonheur & au mien, qu'il n'y eut plus aucun

bandeau ſur nos yeux ; je craignois peu ; ou point le changement en moi, & je ne le craignois pas davantage en lui, ſoit que je me fiſſe illuſion naturellement, ou que je cherchaſſe à me la faire. Enfin j'étois perſuadée, & j'aimois avec une confiance qui augmentoit chaque jour, par la vivacité qui m'étoit naturelle dans ce ſentiment.

Cependant je me diſois à moi-même, que je n'étois pas abſolument aveugle. J'avois vu Léreins ſans défauts, & je ne l'avois jamais tant aimé que Lérac, à qui j'en voyois : par exemple, je ne m'aveuglois point ſur ſon ton dur, & ſur cette vérité farouche qui l'éloignoit de beaucoup de gens que les autres recherchent, parce qu'ils ont des qualités agréables. Je conſiderois que cette façon de penſer, ainſi que fort peu de complaiſance en lui, menaçoit ma ſociété d'une eſpèce de contrainte quelquefois très-incommode. Il avoit une façon de vivre ſi réglée, tant de flégme, que je craignois qu'il n'y jettât du froid : il eſt vrai qu'il ne blâmoit rien dans celle des autres ; mais il s'écartoit ſi peu de la ſienne, que j'avois tout lieu de préſumer qu'il ne voulut m'aſtreindre à ſes uſages. Ces dangers s'évanouiſſoient quand le cœur étoit écouté, & je me diſois en d'autres occaſions, qu'il falloit

bien avoir quelque ressource pour le regretter moins, s'il venoit à me quitter. Cependant, disois-je, s'il falloit se sévrer de tous les plaisirs de la vie, par l'idée qu'ils peuvent & doivent finir, dès lors on ne vivroit plus.

L'amour sortoit toujours vainqueur de ces sortes de défis, que ma raison faisoit à mon cœur, & Lérac absent, triomphoit même par mes réflexions.

Il revint à la Campagne où j'étois, & où j'avois passé une partie de l'Eté à ne penser qu'à lui; il jouissoit de la meilleure santé : sa blessure étoit parfaitement cicatrisée. Je me promenois, quand il arriva, quelques-uns de mes voisins sortoient de chez moi, & j'étois restée seule; ainsi rien ne troubloit la joie sincere à laquelle nous nous livrions. Sa passion étoit douce & tranquille; il ne paroissoit occupé que du plaisir de jouir de mon émotion. Il en plaisantoit sans m'offenser. Lorsque le jour nous obligea à rentrer, je me gardai bien de vouloir que l'on s'en apperçut : j'entrai dans un cabinet qui faisoit mes délices pendant l'Eté, j'évitois mes gens, je m'enfermai, & le priai de m'attendre dans le cabinet d'assemblée. Il ne forma aucune plainte de ce que je le laissois seul; de sorte que je ne doutai plus que je ne pusse me rendre maî-

treſſe de ſes ſentimens, dès que je le ſe-
rois des miens.

Je fus près d'une heure à reprendre mes ſens, tant ils étoient agités. Enfin je vins le rejoindre. Il ſe plaignit un peu de ce qu'un jour d'arrivée, ne pouvoit rien déranger à mes heures de retraite. Il plaiſantoit avec une aiſance, qui me dépitoit contre moi-même, qui aurois voulu pouvoir en montrer autant, mais cette liberté qui me piquoit ne m'offenſoit point, ſes yeux me raſſuroient, ils n'avoient pas changé : cela ſe lit ſi bien dans ces miroirs du cœur.

Il me demanda à ſouper de bonne heure, n'ayant rien pris du jour, de ſorte qu'il n'étoit que huit heures quand nous fûmes hors de table. Nous reprimes, dès que nous fûmes ſeuls, la converſation aſſez ordinaire aux amans. Il m'entretenoit du plaiſir qu'il avoit eu en jouiſſant de tout mon trouble dans le jardin; effectivement, il avoit été au point que j'avois été prête à tomber, s'il ne m'eut ſoutenu. Vous êtes bienheureux, lui dis-je, Lérac d'être le maître des mouvemens de votre cœur, vous n'avez nulle contrainte à vous faire. Dites plutôt que j'ai plus de force que vous pour cacher mon trouble. Je mourrois de regret, ajouta-t-il; ſi quelqu'un pouvoit m'accuſer

de la moindre indiſcrétion auprès d'une femme que j'aime & que j'eſtime. Vous vous êtes livrée à votre joie, lui dis-je, dans le temps que j'étois obligée à renfermer la mienne. Que ce moment-ci m'a paru tarder ma chère Comteſſe, me dit-il en m'embraſſant ; il eſt bien juſte que je me dédommage de tant de crainte. Je voulus m'échapper de ſes bras, je fis des efforts dont il fut offenſé. Ne craignez rien, me dit-il, ſi je dois être heureux, que je n'aie pas la douleur de pouvoir douter de votre conſentement, je ſçais ce que coûtent à votre éducation commune avec toutes les femmes, certains aveux inutiles, & que je n'exigerai pas, mais du moins que je n'aie point le chagrin mortel de vous voir déſavouer des empreſſemens auxquels il m'eſt impoſſible de réſiſter. Ne me rendez pas le plus malheureux des hommes. Moi, vous rendre malheureux, Lérac ! ne le craignez jamais. Je ne doute donc plus de mon bonheur, me dit-il, en me reprenant dans ſes bras. J'euſſe voulu en vain le retarder, l'amour à trop de force, quand il eſt d'accord avec un amant.....

Il étoit deux heures quand nous fîmes réflexion qu'il falloit ſe retirer. J'aurois cru avoir paſſé les ſix heures de ma vie les plus heureuſes, ſi je n'euſſe éprouvé depuis des

ſatisfactions bien plus grandes pour un cœur comme le mien.

Tous les projets que j'avois fait, ſur-tout après la converſation du jardin, & l'empire que je croyois exercer ſur les ſentimens de Lérac s'étant bien évanouis, je ne m'occupois plus que de ſon bonheur. J'avois étudié ſes goûts pour les prévenir ; je me faiſois une loi de ne point contraindre la vie ſyſtêmatique qu'il adoptoit : en un mot, je voulois que celui de qui je deſirois tenir toute la félicité dont je commençois à jouir, fût heureux par mes complaiſances. Sans doute que Lérac penſoit de même, puiſqu'il ne me fut plus poſſible de découvrir en lui d'autres goûts que les miens. Ce caractère dur que j'avois connu, avoit fait place à des complaiſances qui lui coûtoient trop peu, pour être remarquées par quelqu'un qui ne l'auroit pas connu intérieurement. Jamais il n'avoit été capable de petits ſoins. Il les eut tous depuis le jour de ſon arrivée ; en un mot, jamais un extérieur n'a été auſſi changé que le fut le ſien.

Tout ce que j'avois craint dans ſon caractère diſparut, & il ſuffiſoit pour le corriger de quelques manières qui lui reſtoient encore de ſon ancienne franchiſe, que je lui en fiſſe la moindre plaiſanterie. Les perſonnes que

j'étois obligée de voir, & qui auparavant lui déplaiſoient, reçurent dès le moment des politeſſes de lui; il n'avoit point & n'a jamais eu ce ton avantageux des hommes auxquels une maîtreſſe de maiſon doit des égards, parce qu'elle craint de les perdre. Lérac devenu plus modeſte dans ſon maintien, auroit craint de laiſſer appercevoir à qui que ce fut, que j'avois pour lui les bontés les plus ſimples. Cette contrainte qu'il ſe donnoit devant le monde, le rendoit d'autant plus empreſſé en particulier; ainſi j'ai joui avec lui du plaiſir d'être aimée avec la plus grande vivacité, par un galant-homme que tout le monde aimoit & eſtimoit.

Il ne vous paroîtra pas étonnant, Meſdames, que j'oubliai Paris cet hyver-là, ajouta la Comteſſe; je propoſai à Lérac de le paſſer à la campagne; il n'oſoit me le demander, mais il en mouroit d'envie, d'autant mieux, me dit-il, qu'il auroit peut-être trop de peine à cacher au public des ſentimens dont il étoit rempli, & que d'aller à Paris pour nous enfermer, ce n'étoit pas la peine; ainſi nous paſſâmes l'hyver avec très-peu de monde. J'aurois voulu n'avoir perſonne. Quand je prenois de l'humeur de certaines viſites, Lérac me faiſoit ſentir mon tort, avec une vérité dans tous ſes

raiſonnemens qui me corrigeoit. Nous devrions, diſoit-il, remercier ces honnêtes gens, qui viennent nous rappeller au monde ; & nous faire appercevoir de notre félicité.

Croyez, me diſoit-il, que la vie uniforme eſt de toutes la plus dangereuſe, non-ſeulement contre les véritables plaiſirs, mais contre nos caractères qu'elle change, & notre ſanté qu'elle perd, ne pouvant plus nous aſſujettir à d'autres façons d'agir, qui nous deviennent néceſſaires malgré nous, lorſque nous ne nous y attendons pas. Il faut quelque contrainte pour ſentir tout le prix de la liberté. Examinez, me diſoit-il, les Princes, tout leur ennui ne vient que de ce qu'ils ne ſe gênent ſur rien : le plaiſir ſi ſéducteur pour tous les autres hommes de faire leur volonté, n'eſt plus un plaiſir pour eux.

Cet homme qui m'avoit paru ſi occupé du ſoin de faire la ſienne, étoit la complaiſance même ; il avoit ſon avis, mais le mien étoit toujours le préféré ſans aucune fadeur, & il trouvoit, dans beaucoup d'eſprit qu'il a, des raiſons qui autoriſoient cette préférence; deſorte que jamais il n'y eut de métamorphoſe auſſi ſingulière. Il ne lui reſta de l'ancien Lérac, que la candeur & l'attachement ſcrupuleux à la vérité, qui

le rendoit incapable de la moindre duplicité, même dans les bagatelles.

Cet hyver fut extrêmement court. Je voulus quelquefois lui rappeller ce qu'il devoit à son avancement, & l'engager à aller, ce qu'on appelle faire sa cour. Sa façon de s'en défendre étoit aussi sincère que raisonnée. Je connois assez ce pays-là, me disoit-il, pour sçavoir que les gens vrais & aussi peu lians que je le suis, ne peuvent se flatter d'y parvenir. Je n'ai pas assez d'ambition, pour que l'envie de la satisfaire me fasse changer de caractère. D'ailleurs, me disoit-il, si l'amitié que je vois qui va succéder en moi à l'amour est aussi vive que je l'imagine, je ne veux pas me lier plus que je ne suis. Quand j'en serai assuré, mon terme militaire sera rempli. Je n'ai pas besoin du Service pour vivre à mon aise, & j'ai besoin de ne pas m'éloigner de vous pour vivre heureux. Un grade que j'obtiendrois m'engageroit à des dépenses, qui, en me dérangeant, m'obligeroient à faire comme tant d'autres, auxquels le Service alors est devenu absolument nécessaire, & qui sont obligés à le continuer sans goût, sans zèle & sans talens, & pour vivre seulement comme ils ont vécu. Cela fait nombre sur une liste, & cela ne sert de rien au bien de la Patrie.

Le temps de recommencer la campagne

étoit proche; je ſçus qu'il faiſoit tous ſes préparatifs, pour partir; mais il me le cachoit avec ſoin. Je lui en parlai; je n'ai pas prétendu, dit-il, vous rien céler d'eſſentiel; pourquoi nous entretenir de quelque choſe qui nous fait de la peine avant le temps. Comme il approche, il faut bien en parler.

Le chagrin violent que j'avois de ſon départ me fit paſſer par-deſſus une réſolution que j'avois priſe: je n'en fus pas maîtreſſe. Quelle eſt donc votre idée, lui dis-je un jour, vous ne voulez rien faire pour votre avancement, & pourquoi aller faire cette campagne. Pour achever de me connoître, me dit-il, ſi je reſte votre ami, comme je le crois & l'eſpere, vous me ſuffirez, & ſi je vous ſuffis, alors il ſera temps de prendre ſon parti. Si j'étois aſſez malheureux pour m'être trompé, j'aurai du moins conſervé un ſujet d'occupation qui me ſervira à ne pas ſuccomber ſous l'ennui que j'éprouverois en pareil cas.

Je ſuis affligée, lui dis-je, de vous voir encore des doutes; il m'aſſura de ſi bonne foi, que je ne devois pas m'en offenſer, & qu'ils ne tomboient que ſur lui même. Que je fus ſatisfaite de mon indiſcrétion! J'étois ſûre de lui, il l'étoit de moi; rien ne devoit nous troubler.

Il partit après l'adieu le plus tendre : mon déſeſpoir n'étoit point de ces peines cruelles, qui ſemblent nous annoncer la fin de toute eſpéce de bonheur ; c'étoit une peine ſenſible, un poids ſur le cœur, que j'aurois craint d'en arracher, par toute autre voie que ſon retour. Il ne ſe paſſa guères de Courier, où je ne reçus de lui des lettres charmantes. J'y trouvois le bonheur de ma vie ; elles étoient aſſaiſonnées de tant de traits de ſageſſe & de ſaine Philoſophie, que ſi je vaux quelque choſe, je ne doute pas que ce ne ſoit le fruit de ſes lettres, dont la tournure étoit toujours auſſi ſimple que lui-même. Je les ai gardées ſoigneuſement pour vous ma fille. Quand vous entrerez dans le monde je vous prierai de les lire avec réflexion.

A la fin de la campagne, j'en reçus une qui eſt celle de toutes les lettres, que j'ai jamais reçues, qui m'a fait le plus ſenſible plaiſir. Elle commençoit par ces mots, que je n'oublierai jamais. „ Félicitez-moi, ma „ chère Comteſſe, je viens de faire une „ connoiſſance qui aſſure mon bonheur. „ L'amour m'a aveuglé juſqu'à ce jour ; à „ force de chercher à pénétrer au fonds de „ mon cœur, j'y ſens de la façon la moins „ équivoque, qu'enfin l'amitié que j'ai pour „ vous, eſt toute auſſi tendre, mais plus

„ puiſſante que l'amour. Si votre bonheur
„ pouvoit dépendre de la poſſeſſion d'un
„ amant, qui ne fut pas moi, j'irois vous le
„ chercher au bout du monde, pour vous
„ voir heureuſe, & jouir de votre reconnoiſ-
„ ſance. Le bonheur de cet amant fortuné,
„ ne pourroit en rien altérer le mien, puiſ-
„ qu'il ne pourroit vous détacher de moi;
„ je vous connois aſſez pour repondre de
„ vous, & je réponds de moi, depuis que
„ j'ai pu parvenir à me connoître. &c.

Je fis ſur cette Lettre, les projets les mieux arrangés; j'établiſſois, des conſéquences que j'en tirois, que Lérac, n'étant plus mon amant, je ne retrouverois que cette amitié, qui faiſoit depuis mon enfance, ma plus chère eſpérance. Tous mes préjugés rentrerent dans leurs droits; mais je ne touchois pas encore à ce bonheur ſuprême. Lérac revint & me ramena un amant. Cet amour dont je n'oſois me plaindre, avoit encore bien de l'empire ſur ſon cœur; mais l'amitié croiſſoit chaque jour; il me l'aſſuroit & me le prouvoit à chaque inſtant; dans les débats qui naiſſent entre ces deux paſſions, l'amour étoit toujours ſacrifié; il ne fut plus traité que comme ayant contribué à faire notre bonheur, ſans en faire partie. La reconnoiſſance que lui devoit l'a-

mitié, l'a fait endurer dans notre ſociété pendant encore quatre à cinq ans; après quoi, ennuié de n'avoir plus la préférence, il a ceſſé de nous tourmenter, en ceſſant de nous plaire; mais en revanche, je ne crois pas que l'on puiſſe rien ajouter à la vive tendreſſe que j'ai conſervée pour Lérac, ni au bonheur que je goûte dans ſa ſociété.

Entiérement à moi, il quitta le ſervice l'année ſuivante, & n'en voulut faire la démarche, que lorſqu'il eut reſté quatre mois avec moi, après ſon retour de la campagne de Fontenoi. La ſeule choſe qu'il ait exigé de moi, alors, fut de paſſer ce temps à Paris, pour s'éprouver, diſoit-il, dans toutes les ſituations. Comme il m'avoit tiré du monde, il vouloit m'y rendre, de peur que je n'euſſe des reproches à lui en faire quelque jour. Il étoit vrai que j'avois pris pour la retraite un goût qu'il voyoit avec douleur, prétendant que je n'étois pas née pour elle, & que je forçois mon tempérament.

Il y a aujourd'hui quinze à ſeize ans que ſon attachement pour moi n'a pas ſouffert la plus légère altération, & que je lui dois le bonheur le plus conſtant que jamais femme ait goûté.

Il me fait chaque jour reſſentir combien

ſi eſt néceſſaire aux perſonnes de notre ſexe d'avoir un appui dans nos foibleſſes, un conſeil dans les affaires, un confident dans nos peines, comme dans nos plaiſirs, & un miroir fidèle qui nous peint à nous-mêmes telles que nous ſommes, afin de nous ſauver les ridicules que nous adopterions ſans lui.

Vous voyez Meſdames, ajouta la Comteſſe, que ſans la recette du Chevalier, je courrois encore après le bonheur inexprimable dont j'ai joui. Mais comme je l'eſtimois le plus grand dont on puiſſe éprouver la jouiſſançe, il étoit bien juſte que je fiſſe de grands frais pour l'obtenir; je crois, ainſi que M. le Chevalier, que ce moyen eſt le plus court, & je penſe le ſeul, car qui peut ſe connoître, lorſqu'il ne s'y prend pas avec cette entière confiance ?

Cette dernière converſation décida mon triomphe. Une des Dames qui l'avoit occaſionné fut perſuadée parce qu'elle l'étoit déjà; une autre crut que la Comteſſe ſe vantoit, & reſta dans ſon opinion contre mon ſyſtême; mais comme il n'a jamais fait le ſujet de ſes diſcours, on ne peut dire ce qu'elle en penſoit. Pour Mademoiſelle de Bellerive, elle fut, à coup ſûr, fort aiſe de ſçavoir que c'étoit choſe honneſte & raiſonnable que de rendre ſon amant heureux.

FIN.



Puységur, Jacques François Maxime de Chastenet
Histoire de Madame de Bellerive